

H
Jean TOUSSEUL

Jean CLARAMBAUX

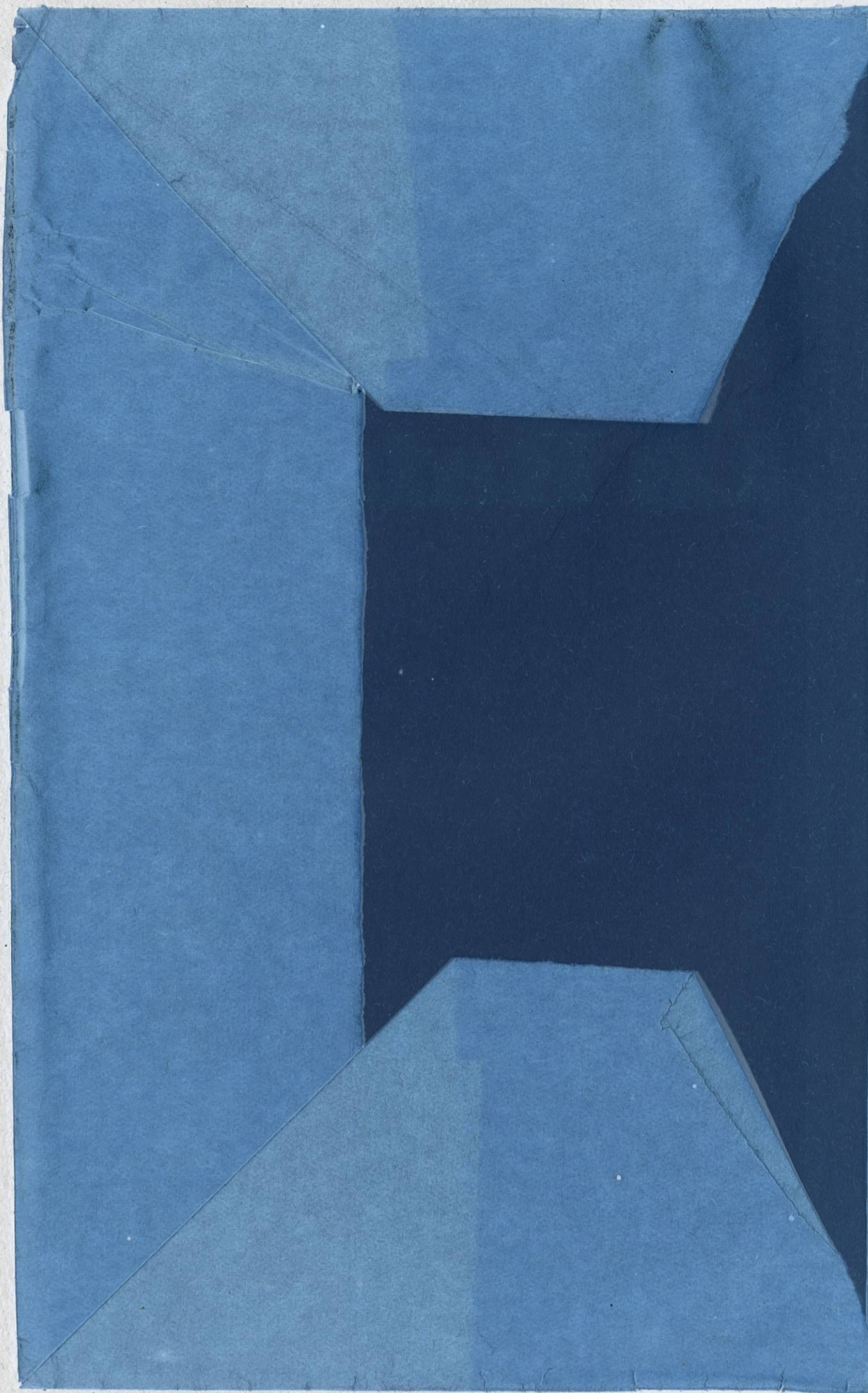
IV

222

La Rafale



LES ÉDITIONS DE BELGIQUE



à Marthe et Raymond Hins,
un affectueux souvenir,



Jean Fousseul ML

A

8988

A Lily et Paul BRIEN.

LA RAFALE

Imprimé en Belgique.

DU MÊME AUTEUR :

Le Passé (Les Editions de Belgique).

La Mouette (Les Editions de Belgique).

La Parabole du Franciscain (La Renaissance du Livre, Bruxelles).

Humbles visages. Bois gravés de Claire Pâques
(Editions Lumière, Anvers).

La Veilleuse (Les Editions Rieder, Paris).

Au Bord de l'Eau (Les Editions Rieder, Paris).

Jean Clarambaux : 1. *Le Village Gris* (Les Editions Rieder, Paris).

2. *Le Retour* (Les Editions Rieder, Paris).

3. *L'Eclaircie* (Les Editions Rieder, Paris).

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Les Oiseaux de Passage (Les Editions de Belgique).

Jean TOUSSEUL

Jean CLARAMBAUX

IV

La Rafale



LES ÉDITIONS DE BELGIQUE

Max. MENTION, directeur

20, Avenue Jean Volders

BRUXELLES

1933

Il a été tiré de cet ouvrage trente exemplaires sur papier Japon, numérotés de 1 à 30.

Copyright by les Editions de Belgique (1933). Tous droits d'adaptation, de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

AVERTISSEMENT.

Ce livre fut écrit il y a quelques années et si un éditeur étranger, à qui nous l'avions d'abord remis, eût respecté ses engagements, la publication de LA RAFALE devançait le bouleversement récent de l'Allemagne. En présence de ce bouleversement sans réaction interne, l'attitude des personnages les plus sympathiques de notre ouvrage paraît bien naïve. Mais le livre appartient au passé : il nous était interdit de reviser certaines opinions exprimées ici, car nous aurions défiguré nos personnages et leur histoire eût manqué de sincérité.

Nous songeons, en écrivant cet avertissement, à un vieillard que nous avons connu pendant la guerre. C'était un savant botaniste. Nous nous rendions parfois chez lui et tous deux nous herborisions sur les coteaux du Condroz. Un jour, nous lui parlâmes de la maudite boucherie dont l'écho martelait les collines de la Meuse. Il eut un sourire poli et triste et nous désigna, au pied d'un mamelon, une plante rare. Nous vénérons notre vieil ami, mais, ce jour-là, nous le considérâmes comme un original sans copie et son indifférence nous révolta.

Aujourd'hui, nous avons compris que c'était un philosophe, que les hommes l'avaient déçu et qu'il s'était réfugié dans le monde végétal. La guerre

affligera peut-être, une fois encore, un autre paysan qui, si le destin lui a prêté vie, sera devenu vieux à son tour. Ce paysan (l'auteur du livre) imitera son ami d'autrefois : il s'inclinera philosophiquement sur les plantes et les insectes pour ne pas songer aux crimes que les hommes (des incurables) commettront autour de lui. A l'heure qu'il est déjà, il se penche parfois sur une fourmilière, et les herbes et les haies le séparent du monde.

Il se sent alors plus allègre, pareil à un enfant malade qui a changé d'air et il se rappelle l'évasion silencieuse de son ami le botaniste. Ce vieillard n'était ni un original, ni un égoïste, ni un lâche, mais un clairvoyant. Nous avons prématurément hérité de son amère vertu. On comprendra donc que la naïveté de certains acteurs de LA RAFALE nous fait tristement sourire aujourd'hui, puisque nous avons entrevu l'éternelle sordidité morale de la société humaine et que nous avons fait retraite, définitivement.

J. T.

I.

Le vendredi, dans la soirée, le tocsin annonça que la guerre était proche. Les hirondelles volaient presque au ras du sol et, comme la journée avait été chaude, les gens s'étaient assis sur les seuils. Le crépuscule était doux, l'horizon ambré et la voûte du ciel, couleur d'eau ; et, sur la colline, les images des arbres et des toits prenaient une teinte violette. Une grande paix tiède caressait les hommes et les choses. Mais, brusquement, la cloche mit debout les paysans, et des gestes se détachèrent de leurs silhouettes affairées. Ils crurent d'abord qu'une maison brûlait et ils interrogèrent la ligne des hauteurs, puis ils se souvinrent que, depuis quelques jours, les soldats s'en allaient, l'un après l'autre, raides et gauches dans leur uniforme défraîchi. On allait donc faire la guerre dans l'est de l'Europe. Ce matin, on avait rappelé plusieurs classes : des hommes de trente-trois ans étaient partis. On ne songeait pas à l'invasion puisque la Belgique était neutre. L'armée monterait la garde aux frontières. On ne comprenait d'ailleurs rien aux origines du conflit, le drame de Serajevo était lointain et mystérieux, et un petit village de la Meuse moyenne n'avait rien à faire dans cette histoire. C'est pourquoi les soldats avaient quitté leurs maisons en plaisantant.

Le vieil allumeur de réverbères, sa petite flamme féconde au bout de sa perche, disait donc en passant :

— Bah ! c'est comme en 1870.

Il s'en allait en remontant ses épaules arrondies et les anciens parlaient du canon de Sedan qu'on entendait gronder au fond des carrières. Pendant des années, de malheureux mendiants n'ayant plus qu'un bras ou une jambe, ou affreusement défigurés, avaient parcouru la région, et chacun leur donnait ce qu'il pouvait, car on savait que ces minables mutilés avaient été de beaux soldats français que les boucheries des frontières du sud-est laissèrent vivants. Cependant ces images étaient si effacées qu'elles ne troublèrent pas le sommeil lourd des paysans. Mais déjà, le lendemain, l'exode affolé des bêtes commença : on les dirigeait vers Liège, et le fermier Blémont — un ingénieur agricole qui voyageait beaucoup —, le cœur navré de se séparer de son bétail, dit au curieux M. Ronamieux, qui le répéta cent fois ce jour-là d'une voix rouillée et en prenant de petits airs mystérieux sous son chapeau de paille :

— La situation est grave. Vous allez entendre parler du péril jaune.

Ce fut l'événement capital de la journée et il lassa tout le monde : on ignorait ce qu'était le péril jaune et l'annonciateur ne s'expliquait pas. Le dimanche se passa à lire et à commenter les journaux. Des groupes remuaient aux quatre coins du village, on bégayait les noms des diplomates étrangers et on se rit du discours de recrutement que M. Ronamieux servait aux jeunes gens qu'il rencontrait. Le vieux fonctionnaire retraité et neurasthénique se réjouissait, sans méchanceté, de cet imprévu qui secouait la monotonie de sa petite existence provinciale : il suivrait ardemment dans les journaux les péripéties

des batailles et il se promettait de bonnes heures. Le soir, en entendrait tonner le canon et on fumerait tranquillement des pipes en songeant à la garde inexpugnable que l'armée belge monterait aux frontières. La fin de l'été serait palpitante.

Depuis le matin, M. Ronamieux parcourait donc les rues, exagérant volontairement le danger, buvant deux petites gouttes dans chaque cabaret et les recrachant patiemment au visage des futures recrues. On le prit en grippe et, soucieux de l'éviter, on se le signalait en se grattant le menton, parce qu'il portait une barbiche effilée qui, pour sa femme, marquait la pluie et plus rarement le beau temps :

— Le bouc est là, disait-on à voix basse.

Le lundi, on acclama un train de soldats qui fila vers Liège sans s'arrêter en gare, mais personne n'abandonna sa tâche coutumière et, de faire les mêmes gestes qu'une semaine plus tôt, on ne parla plus que des menus événements de la région, de la richesse des récoltes et du bienfaisant brouillard qui, chaque matin, flottait sur la vallée et mouillait les herbes altérées.

Le quatre août, avant midi, le tocsin sonna de nouveau, d'autres cloches lui répondirent par delà les collines dont la crête semblait bouillonner sous le soleil et, dans tout le village, la vie s'arrêta un instant. La nouvelle vint de proche en proche, extraordinaire et inquiétante : l'Allemagne avait déclaré la guerre à la Belgique. On ne perdit cependant ni un coup de bêche ni un coup de marteau. Le drapeau national fut hissé sur le toit de l'école. Jean-François Bonneux, une forte tête, le fils du bûcheron, laissa vers deux heures sa brouette sur les fours à chaux pour aller s'engager. On ne le

prit pas au sérieux, mais, dans les conversations du soir, au cours desquelles on signala l'entrée des ennemis à Gemmenich, son nom fut mêlé aux noms bizarres des hommes politiques anglais, allemands, autrichiens et russes. Bonneux le bûcheron, qui avait accompagné son fils jusqu'au train, repassa en titubant, les jambes amollies par l'alcool et le buste raidi par l'orgueil. Il remuait ses mains énormes :

— On les étranglera jusqu'au dernier... ainsi, disait-il pour lui-même.

Jean Clarambaux, le jeune maître d'école, sentit battre son cœur : cet héroïsme paysan l'exaltait, et il se tourna en souriant vers M. Nalonsart. La figure polie et dure du vieux rentier était impénétrable comme un masque de pierre. Julien Malengraux, qui arrachait des pommes de terre au jardin, croisa les mains sur sa houe, respira largement et souffla :

— Il ne se passera rien.

La maître d'école observa de nouveau le visage de M. Nalonsart qui resta impassible. Le nuit venait. Le galop d'un escadron de lanciers anima l'horizon au sud et un nuage de poussière suivait les élégants cavaliers dont le pantalon bleu pâlisait dans le crépuscule. La chevauchée s'effaça derrière un bouquet d'arbres. La nuit serait tiède et pure : déjà, l'une après l'autre, les étoiles brillaient au ciel et le parfum des roses embaumait l'air. Marie Clarambaux arrivait dans l'entrefaite, tout essoufflée, parce que M. Ronamieux venait de lui dire qu'on mobilisait tous les hommes de moins de trente ans. Elle se raidissait, menue et pâle dans ses vêtements sombres, les yeux fatigués et arrondis par l'inquiétude :

— C'est M. Ronamieux...

M. Nalonsart décrocha son lorgnon, plissa son long nez et dit :

— Ronamieux est un imbécile et ce n'est pas la guerre qui lui rendra l'esprit. Nous allons songer à faire quelques provisions.

Il ne s'était jamais occupé de toutes ces histoires, mais, la voix adoucie, il énumérait patiemment ce qu'il fallait acheter tout de suite : farine, sucre, conserves, pétrole... Il souriait lorsqu'il commettait une erreur, confondant les poids et les mesures. Comme Marie Clarambaux s'exclamait en répétant les chiffres exagérés que citait l'homme, il dit :

— N'oubliez rien : nous mangerons le tout. Jusqu'à demain. Je vais essayer de téléphoner à Huy.

La mère et le fils le regardèrent fermer sa grille et s'éloigner à larges pas, et ils regagnèrent leur petite maison dont le pignon neigeux méditait derrière les sureaux.

Le lendemain, les journaux apportèrent de mauvaises nouvelles : les Allemands étaient donc entrés à Gemmenich vers huit heures du matin, et le fort de Pontisse bombardait l'armée ennemie qui tentait de passer la Meuse à Lixhe. Au cours de la journée, des détonations immobilisèrent à trois reprises la vie du village : on apprit dans la soirée que les Belges avaient fait sauter les ponts d'Engis, d'Ombret et de Hermalle-sous-Huy. Les locaux de l'école furent réquisitionnés pour les troupes d'infanterie dont on annonçait l'arrivée depuis la veille. Jean Clarambaux congédia donc les enfants radieux et bruyants, déserta le bâtiment, le cœur serré, et, cherchant un peu de réconfort, alla sonner chez

M. Nalonsart. Le visage de l'homme restait fermé ; seules, les lèvres avaient un gonflement singulier : M. Nalonsart était inquiet.

— Mon gros, dit-il en tirant sur sa pipe éteinte, les affaires se gâtent. Dans un mois, les Allemands seront ici et ils se conduisent comme des bouchers.

Un journal bruxellois signalait, en effet, des massacres de civils et l'incendie de plusieurs maisons à Dalhem et à Warsage. L'homme repoussa la feuille sur la table, essuya son front pelé (la chaleur était suffocante) et décrocha son lorgnon du bout de son pouce. Il allait parler, ses lèvres se dégonflèrent, mais des troupes passèrent sur la route, suantes, poussiéreuses, alertes, goguenardes dans leurs capotes d'un bleu sombre. Un long officier mélancolique, déjà grisonnant, se laissait bercer au pas de sa monture. L'instituteur avait déplié le journal : les forts de Liège étaient imprenables, annonçait la manchette, et il la lut à haute voix. M. Nalonsart haussa nerveusement les épaules, et le jeune homme, n'ayant pas trouvé le réconfort qu'il cherchait, rentra chez lui. La maison était vide : Marie Clarambaux allait d'une boutique à l'autre, remuant les lèvres pour ne rien oublier. Le maître d'école ressortit donc aussitôt. Dans la rue, M. Ronamieux, la barbiche en bataille, répétait ce qu'il avait lu dans les feuilles du matin :

— Les Allemands ne verront jamais les clochers de Liège.

Sans méchanceté, répétons-le, M. Ronamieux aimait la guerre. Il n'avait jamais vécu des heures aussi intenses que durant le conflit anglo-boer (en ce temps-là, il avait voué une haine éternelle aux Anglais) ou le siège de Port-Arthur. Or les Alliés

allaient, cette fois, anéantir l'Allemagne à quelques dizaines de kilomètres de sa maison d'où il surveillerait attentivement les opérations. Il était déjà éméché. Des yeux, les femmes cueillaient ses mots ou suivaient le bout de la canne qui traçait un plan dans la poussière du chemin. La vieille Mar-Josèphe Juprelle, le visage tout plissé sous sa coiffe, cherchait son fils dans ce jeu de marelle :

— Et notre Firmin, Monsieur Ronamieux ?...

Un avion marqué d'as de trèfle bourdonna vers le bois : une fusillade l'accueillit au-dessus de la gare et on sut ainsi que c'était un appareil ennemi. Tout cela était si étrange et les événements se multipliaient avec tant de précipitation qu'on n'avait pas le temps de se ressaisir. On se laissait traquer sur place par les nouvelles les plus absurdes et les plus contradictoires, et la haine de l'envahisseur se mêlait à l'angoisse des journées étouffantes et stériles : on ne songeait plus à travailler. On avait d'ailleurs licencié les mineurs de l'autre côté de l'eau et les carrières chômaient, puisque les wagons chargés ne quittaient pas le quai des fours. Vers quatre heures, un peloton de gardes civiques passa, hétéroclite et ridicule : vieux fusils sans crosse ou sans chien, chapeaux, casquettes, souliers, pantouffles. M. Ronamieux les salua d'un geste protecteur :

— Cent mille Anglais ont débarqué à Anvers.

La nouvelle fit aussitôt le tour du village. Vers le soir, les silhouettes pâles d'un groupe de lanciers galopèrent de nouveau sur la colline et des faisceaux lumineux rayèrent le ciel. Les forts de Namur veillaient sur la vallée de la Meuse. Les gens regardaient bouger les rayons étranges, le cœur

serré, comme s'ils avaient eu affaire à un météore menaçant dont les anciens parlaient à la veillée. La nuit fut longue et fiévreuse. Un orage gronda au loin — on crut d'abord que le canon tonnait du côté de Huy —, mais la pluie vint rafraîchir la contrée et la rassurer un peu. Cependant, lorsque, dans l'aube blême, Marie Clarambaux aperçut pétiller les becs de gaz qu'on laisserait s'éteindre d'eux-mêmes pour dégager les canalisations rompues à Huy par la dynamite, elle crut à un mauvais présage : les petites flammes avaient l'air de veiller des morts dans tout le village.

Les journaux du matin donnaient déjà d'affreux détails sur le sac de Berneau où les Allemands prétendaient avoir rencontré des francs-tireurs. Dix civils avaient été fusillés, dont le bourgmestre âgé de quatre-vingts ans et une jeune fille. Visé brûlait : sept habitants avaient été assassinés à coups de bayonnettes ; à Melen, une jeune fille de dix-huit ans et son père, abattus à coups de fusils dans leur prairie. A Micheroux, des femmes étaient restées dans leurs maisons incendiées. A Forêt, le curé et un groupe d'hommes avaient été tués après qu'on leur eût lié les mains derrière le dos : on acheva les blessés à coups de bayonnettes. Une feuille signalait une rencontre entre francs-tireurs et Allemands à Florenville et l'exploit d'un jeune homme qui avait arrêté un uhlán dans le bois de Tilff. M. Nalonsart repoussait nerveusement les journaux l'un après l'autre :

— Les innocents vont payer pour les coupables, disait-il au maître d'école. Et comme ces journalistes sont maladroits ! Ils exaltent l'esprit populaire. Dans un mois, les meilleurs d'entre eux en auront des remords.

Puis il se penchait sur sa carte. L'infiltration allemande était évidente. Elle enveloppait déjà les forts de Liège qui faisaient face à la Prusse. Sur la route, M. Ronamieux qui, depuis six jours ne dormait plus et maigrissait à vue d'œil, rassurait les passants :

— Ils ne bougeront pas de place et ils se vengent. Ils n'avanceront pas de cinq cents mètres. C'est moi qui vous le dis.

Le vieux fonctionnaire était devenu la providence du village. Xavier Legendre ne le quittait plus de sa bonne oreille et riait intérieurement du pessimisme de M. Nalonsart. On ne parlait plus que par la bouche de l'annonciateur, il suffisait de dire : « Je tiens cela de M. Ronamieux », pour que chacun s'en fût content et répétât la bonne nouvelle. Il en arrivait d'ailleurs des fronts lointains : les Français conquéraient l'Alsace, et les Russes, innombrable armée invincible, marchaient sur Berlin. M. Ronamieux buvait de petites gouttes à la santé du tzar.

— Vive la Russie ! criait-il avec un élan du torse en passant le seuil des cabarets, et les gens semblaient vouloir se serrer autour de lui.

Les trains de marchandises ne passaient plus : de temps en temps, quelques voitures surchargées de soldats filaient à toute vapeur vers Huy. On avait fait la chasse à un espion — un châtelain étranger domicilié sur les hauteurs de l'autre rive de la Meuse —, arraché ses lunettes cerclées d'écaille et sa fausse barbe, et conduit le gremlin à Namur.

Vers le soir, un marchand d'œufs de Franc-Warêt apporta un mot d'Agnès à Jean Clarambaux. Toute la famille, sur l'ordre du frère, qui était lieutenant au génie, était partie la veille pour Anvers. La fin

de la lettre était mystérieuse : « *Venez avec Man jusqu'ici. Je ne peux vous en dire plus long* ». Les fautes d'orthographe décelaient la nervosité et l'inquiétude de la jeune fille. La gorge du maître d'école se serra : il vit la maison vide que tous deux avaient choisie quinze jours plus tôt, sur les hauteurs, pour y faire leur nid et une douce silhouette passa devant ses yeux mouillés. Anxieux de nature, il songea un instant que la belle histoire était finie, mais il se réjouit de savoir sa fiancée en lieu sûr, sous la garde de son frère et des lointains forts d'Anvers...

— Qu'y a-t-il ? demanda M. Nalonsart qui avait vu le marchand d'œufs et le trouble du maître d'école.

Man arrivait à son tour. La nuit venait, pure et tiède comme le soir d'avant, et la feuille de papier semblait absorber la dernière clarté du jour. L'inquiétude du vieillard devint visible, mais il se ressaisit aussitôt.

— Attendons jusqu'à dimanche, dit-il en allumant sa pipe.

Au loin, sur la colline, le grand Pincemille jouait la « *Brabançonne* » de tout le déploiement de son accordéon et une bande de soldats bruyants entraient chez Mardigras le cabaretier. Pas une ligne du paysage ne bougeait : il avait son visage paternel et rêveur des soirs de juillet. Les bruits se turent l'un après l'autre et on s'aperçut que déjà toute une théorie de réverbères s'étaient éteints le long du fleuve. La douce silhouette d'Agnès ne quittait plus Jean Clarambaux.

Le lendemain, on apprit par les journaux que, durant la nuit orageuse du cinq août, l'armée alle-

mande, guidée par d'anciens mineurs du charbonnage de Bellaire, avait gagné les hauteurs de la Chartreuse à Liège. Au cours d'un terrible combat, le 11^e de ligne avait été décimé et un bataillon de forteresse mitraillé. La pluie trempait les combattants qui s'étaient rués, dans le bois de Boncelles, les uns sur les autres, avec une ardeur inouïe. Des signaux trouaient l'obscurité, et le « *Wacht am Rhein* » dominait parfois le grondement de l'orage et les rafales des balles. Les arbres étaient déchiquetés ou abattus comme après le passage d'une horde de bûcherons sauvages. Les journaux s'étaient efforcés de cacher la gravité de la situation, mais on la devinait entre les lignes. Cependant les forts ne lâchaient pas leur proie grouillante : l'armée ennemie pataugeait dans son sang et des monceaux de cadavres — des milliers — couvraient les champs.

M. Ronamieux, ayant lu dans la presse que les pompiers de Schaerbeek avaient annoncé au son du clairon la contamination des eaux de la ville, entra dans une violente colère et se rendit à la maison communale pour qu'on scellât les fontaines publiques. Il en revint bientôt avec une grosse nouvelle :

— L'Amérique déclare la guerre aux Boches. Il n'en restera plus un seul.

Par contre, M. Nalonsart devenait de plus en plus silencieux. Il ne s'occupait guère que de la vieille Mar-Josèphe qui lessivait le linge de son fils, aidée de Fulvie Legendre. Les événements semblaient hébéter celle-ci : elle travaillait de travers et oubliait les repas. Julien Malengraux mâchonnait sa chique et ses pensées et se promettait d'envoyer un maître coup de fusil au premier Allemand qui passerait sur la route — comme au bon temps où il braconait en quittant la fosse, les matins d'hiver.

— Il m'en faut un, disait-il à sa femme, et Rosalie terrifiée priait au jardin, dans la cave, au grenier, dans les boutiques, pour que Dieu réduisît en poudre l'inférieur fusil accroché au-dessus de la cheminée dans la cuisine.

Julien ne quittait plus M. Ronamieux qui lisait à tout venant un appel aux francs-tireurs publié par un exalté dans un petit journal de province et une relation de la guerre de partisans dans le Luxembourg.

— Les Belges sont les plus braves des Gaulois ! s'exclamait le fonctionnaire en essuyant sa barbiche humide.

Or, à ce moment-là, M. Nalonsart racontait au maître d'école que deux malheureux avaient été pendus à Warsage, douze civils et deux soldats belges fusillés à Retinne. A Magnée, un homme avait eu la tête coupée — les poules mangeaient sa cervelle sur le seuil de l'église — et le village brûlait. On avait arraché les yeux au curé de Forêt. Les noms de ces petites localités, inconnues la veille encore, et cependant si proches, acquéraient une valeur historique considérable : ils représentaient, en effet, les étapes sanglantes et fumantes d'une invasion qui déferlerait sans doute jusqu'ici et y commettrait les mêmes horreurs.

— Ou bien, disait M. Nalonsart, parmi eux, de malheureux exaltés ont tiré sur les troupes, comme le racontent bêtement les journaux, ou bien les Allemands sont des bandits qui veulent obtenir par la terreur le libre passage de leur armée.

Déjà celle-ci entourait Liège de toutes parts, sauf sur la rive gauche de la Meuse, entre Loncin, Hologne et Flémalle. Un batelier bavard, qui avait fui le

bombardement de la cité, vint terrifier le village vers le soir. Les Allemands étaient arrivés la veille, à quatre heures du matin, jusqu'au seuil du quartier général belge. On s'était battu dans les rues. La ville était privée de lumière et les gares bondées de fugitifs. M. Ronamieux prétendit que le batelier était saoul, mais on ne fut vraiment rassuré que par l'arrivée d'un régiment, le 8^e de ligne, qui, au dire des officiers, allait occuper la région pendant plusieurs jours. Des mitrailleuses, traînées par des chiens — pauvres bêtes au corps pantelant et à la langue pendante —, montèrent vers le Plat-Pays. Le soir, on signala que la mobilisation était générale. Le petit bossu Nimolin, qui sortait en titubant du cabaret de Mardigras, avoua cyniquement :

— On ne me prendra tout de même pas à cause de mon « accordéon ».

Le huit, les journaux donnaient des détails sur le sauvage combat de Rabosée. La maître d'école en fit la lecture à M. Nalonsart. La lutte avait eu lieu dans la nuit, sous une pluie fine et dense. Les rafales des fusillades déchiraient l'ombre. Les cris, les plaintes, l'aigre musique des fifres, les rauquements des clairons, le crépitement des mitrailleuses, le craquement des branches, la brève lumière des lampes de poche affolaient les hommes de part et d'autre. La boucherie dura toute la nuit et, à l'aube, une prairie proche était couverte de morts allemands, pareils à des sacs abandonnés. Un peloton du 14^e de ligne était resté dans la tranchée, déchiqueté par les mitrailleuses ennemies. Deux larmes grelottaient aux bords du lorgnon de M. Nalonsart.

— Les pauvres gosses, dit-il en se tournant vers la fenêtre.

Le maître d'école lisait. L'avance de l'armée française s'accroissait en Alsace. On confirmait le récit du batelier : aux cris de « Vivent les Anglais ! » poussés par les badauds liégeois qui, dans l'obscurité, avaient cru à l'arrivée brusque des Alliés, les Allemands avaient tenté de s'emparer du quartier général belge à Liège. La ville était décorée de la Légion d'honneur et les forts étaient intacts : Pontisse et Barchon décimaient la vague grise des envahisseurs. Jean Clarambaux alla cacher sa douleur cuisante au jardin : les images du combat nocturne lui serraient le crâne et lui brûlaient la nuque. Il rentra chez lui pour se plonger la tête dans un seau d'eau. Ses nerfs étaient malades et il occupa ses doigts tremblants à cueillir des pois au potager.

Vers midi, on signala la présence de uhlans dans le Condroz. Mais M. Ronamieux, dont les vêtements se fripaient comme s'il eût dormi tout habillé, M. Ronamieux fut très crâne :

— Je donne cent francs à celui qui me montrera la moitié d'un de ces revenants.

Le vieux visage de Julien Malengraux (qui commençait à voir clair) se plissa drôlement et l'homme ricana entre ses dents noircies par le tabac :

— Ils viendront vous tirer par votre bouc... ainsi.

M. Nalonsart semblait avoir oublié sa chatte et son canari. Il ne quittait plus ses cartes ni ses journaux. Il inquiéta l'instituteur, le seul à qui il se confiât depuis une semaine. Les massacres de civils continuaient à ensanglanter les communes de la frontière. On attachait des hommes aux canons qui bombardaient les forts et l'invasion progressait d'heure en heure. Dans les « dernières nouvelles »,

on signalait qu'une soixantaine de personnes avaient été fusillées à Olne et que le village brûlait.

— Liège succombera, dit M. Nalonsart. Les Allemands passent entre les forts dont les garnisons devront se rendre ou mourir de faim. Nous avons perdu six mille soldats jusqu'à maintenant. Je me demande où sont les Anglais et ce que font les Français.

Puis l'homme, ne tenant plus en place, prit son chapeau et rejoignit Mar-Josèphe Juprelle qui repiquait des poireaux.

— Notre Firmin est au 14^e de ligne, dit-elle en se relevant, les mains sur les hanches. Il y a beaucoup de morts, n'est-ce pas, Monsieur Nalonsart ?

Il alluma sa pipe et détourna son regard du pauvre visage devenu jaune depuis quelques jours. Il essaya de sourire :

— Firmin était parti pour Bruxelles, vous le savez bien, Mar-Josèphe...

Le maître d'école qui, du seuil de la maison, avait tout entendu, s'en alla... Il se mêla à un groupe de voisins qui commentaient une grosse nouvelle : le kaiser s'était suicidé parce que toute l'armée qui devait prendre Liège battait en retraite. Pour minuit, il n'y aurait plus un seul Allemand en Belgique. M. Ronamieux arriva dans l'entrefaite, parut hésiter un instant devant pareil miracle, puis courut l'annoncer vers le haut du village où il avait de fidèles estafettes. Sa femme — mince silhouette noire aux cheveux blancs, effacée, inexistante — disait à voix basse qu'elle ignorait de quoi il vivait : il ne mangeait plus et il avait solennellement promis de ne plus se raser que le jour de la défaite totale des ennemis.

Quatre minables gardes civiques passèrent, et le caporal, un magasinier des fonderies, jurait en gesticulant :

— Nous prennent-ils pour des bêtes avec leurs fusils sans chien et sans crosse ?

— Qu'y a-t-il ? demanda M. Nalonsart qui avait traversé le jardin.

Le caporal releva son chapeau de paille dans le cou et se croisa les bras :

— Nous avons vu un uhlan dans le bois, Monsieur Nalonsart. Et comment voulez-vous que nous nous servions de ces ferrailles ? Nous serons massacrés comme des lapins. Un uhlan, je vous le dis...

M. Ronamieux était arrivé au trot. Il haleta :

— C'est un isolé. L'armée allemande est en déroute. C'est un isolé. Il fallait le descendre.

Le caporal se fâcha, frotta vigoureusement ses moustaches avec son chapeau de paille qu'il plaça ensuite sous son aisselle, et tendit son morceau de fusil de 1870 au fonctionnaire scandalisé.

— Mes amis, disait gravement celui-ci, prenez garde aux sanctions prochaines. Le devoir national exige...

Le maître d'école s'en alla... Il se demandait s'il perdait la tête ou si le reste de l'univers était devenu fou. Il passa la soirée au fond de son jardin, seul. Man, ne voulant plus voir les faisceaux lumineux des forts de Namur qui balayaient le ciel et la colline, mystérieux et angoissants comme des météores, Man avait rejoint Mar-Josèphe Juprelle qui faisait un paquet de galettes pour son fils. Imperturbablement, protégé par sa surdité contre les mauvaises nouvelles, Xavier Legendre bêchait en fumant sa pipe.

Les journaux du matin ne donnaient que de brefs détails sur les mêlées qui s'étaient déroulées autour du fort de Fléron. Une poignée d'hommes héroïques luttait contre l'envahisseur avec la frénésie de paysans qui voulaient arrêter une bande de malandrins sur la grand'route, comme au temps des Huguenots, de Marlborough ou des sans-culottes. On disait aussi que le Monténégro avait déclaré la guerre à l'Allemagne et que le rouleau compresseur russe avançait en Prusse orientale.

Les méfaits de la furie allemande devenaient de plus en plus terribles. A Warsage, on avait enlevé aux hommes leur veston, déchiré leur chemise et tiré à bout portant. A Blegny-Trembleur, on avait brûlé avec des cigares le nez et les oreilles d'un malheureux avant de le fusiller. A Berneau, des prisonniers civils mourant de soif, avaient dû boire de la soupe salée. A Melen, des petits enfants avaient dansé en chantant : « *Il pleut, il pleut, bergère...* » autour des corps de leurs parents assassinés, et l'un des ensevelisseurs, sa tâche terminée, avait eu la tête broyée à coups de crosse de fusil. A Soumagne, le nombre des martyrs s'élevait à cinquante-cinq. A Romsée, l'ennemi avait placé des hommes et des femmes derrière les canons qui bombardaient Chaudfontaine et Embourg. Le village brûlait et vingt-sept personnes avaient été abattues. Toutes ces pauvres localités presque anonymes prenaient, aux yeux de ceux qui vivaient dans l'attente de l'envahisseur, les proportions des plus grands champs de bataille du passé.

Mardigras et Malengreaux se querellaient sur la route. Le gros cabaretier était blême de peur et tremblait dans son pantalon de velours. Julien se

démenait, les poings serrés, un filet de jus de chique au menton :

— Les affiches du ministère de l'intérieur ? Où est-il le ministère de l'intérieur ? Pas à Warsage, à coup sûr ! Le Boche qui pénètre dans ma maison n'en sortira pas.

Mais M. Ronamieux, qui avait enfin compris, depuis le matin, que les Allemands viendraient jusqu'ici, intervint en se dressant sur la pointe des pieds :

— Minute, minute, Malengraux. Je vous félicite de vos sentiments patriotiques, mais vous devez vous dénoncer tout de suite pour que des innocents ne paient pas à votre place. Moi aussi, je suis homme à tuer un ennemi...

Julien, qui avait repris haleine, releva lentement son pantalon, cracha son rôle dans la poussière et ce qui lui restait de souffle à la face du vieux fonctionnaire :

— Vous n'êtes qu'un pignouf, Monsieur Ronamieux...

Il s'en alla, en redressant, comme il pouvait, son dos arrondi par la mine, et Mardigras emmena Ronamieux atterré. D'ailleurs, l'angoisse étreignait tout le village. Les soldats eux-mêmes avaient l'air préoccupé et ne disaient plus grand'chose. Mais, vers deux heures, quatre dragons français, chamarrés et sordides, la queue de cheval au casque, passèrent comme un éclair sur la route. On les acclama follement. Enfin, la France était là ! On annonçait l'arrivée de cent mille hommes, on courait d'une maison à l'autre, les soldats belges sortaient de leur torpeur, on citait des noms de généraux et on affirmait que la grande bataille, décisive et victorieuse, allait se livrer entre Liège et Huy.

A Marie Clarambaux, qui n'ajoutait plus foi aux bonnes nouvelles, dont l'inquiétude ne quittait plus les yeux fatigués et qui ne s'asseyait plus que pour manger, M. Nalonsart avait dit :

— Les communes ravagées sont habitées par des armuriers : les Allemands auront cru avoir affaire à des francs-tireurs. D'ailleurs, ils lisent peut-être certains journaux belges où l'on commet les pires sottises depuis dix jours. Ne craignez rien, je surveillerai Malengraux.

Le soir, on prétendit que cent mille Français campaient près de Namur. Deux soldats des guides, rouges et verts, le bonnet dans une main et la bride de leur cheval dans l'autre — les pauvres bêtes ruisselantes de sueur se laissaient traîner par leur cavalier —, deux soldats des guides, qui cherchaient leur régiment, s'arrêtèrent sur la route, les jambes arquées par la meurtrissure des cuisses. Ils avaient laissé un camarade tué sur les hauteurs du Condroz dans une rencontre avec les uhlans. L'un d'eux, le menton tremblant, racontait, en loques d'images, les péripéties du combat à un officier du 8^e de ligne qui avait le visage candide d'un séminariste :

— ...Le dolman, comme un buvard, avait pompé le sang en huit endroits. Un Allemand mort, la gorge trouée. Equipement de premier ordre...

Il se tut et vida d'un trait le verre de vin que M. Nalonsart lui avait tendu. Son compagnon, à qui on signalait l'arrivée des Français, et qui sortait du cabaret de Mardigras, se mit à chanter la « *Marseillaise* » que les enfants et M. Ronamieux reprirent en chœur.

Le lendemain, les journaux confirmaient enfin qu'un corps de cavalerie française veillait sur le

Condroz. Les forts de la Meuse étaient imprenables disait-on. Mais le jeune officier au visage de séminariste, qui avait logé chez M. Nalonsart, avoua à celui-ci que Barchon était tombé depuis deux jours et la ville de Liège investie depuis le sept. Le lieutenant (il était du pays de Dinant) pleurait silencieusement dans le verre de bourgogne qu'il tenait dans ses mains frêles, comme pour le réchauffer. Pontisse venait de céder et on n'avait plus de nouvelles de Chaudfontaine. L'hôte s'était croisé les bras et la tristesse faisait descendre et remonter sa pomme d'Adam. Le lieutenant s'en allait, le dos courbé, semblant porter sur ses maigres épaules tout le désastre qui rasait le pays :

— Les Français arrivent dans le Namurois et le Hainaut, mais on ne parle pas encore des Anglais.

Sur la route, une dame des environs de la gare, la gorge soulevée par l'indignation, racontait qu'un soldat belge dormait depuis deux jours sur une fourrure de renard qu'elle avait cachée au grenier. L'attitude aussi galante que son désarroi le permettait, M. Ronamieux la consolait de son mieux, sans trop se compromettre.. Mais un avion passa, volant bas, le ventre blanc, avec un bourdonnement de locomobile errante et il fut acclamé par les enfants :

— Vive la France ! D'autres criaient : Vive l'Angleterre !

De nouveaux journaux arrivèrent au coup de midi. Les Russes avançaient en Galicie, mais on ne faisait que reproduire les détails déjà connus des opérations de l'avant-veille sur le front belge, et les visages s'allongèrent. En outre, un train chargé de débris de l'armée de forteresse se traînait vers

Namur et l'on vit ainsi, de loin, les premiers blessés : des bandes blanches dans les uniformes sombres. L'un des fils Charneux, de son poing emmailloté, fit signe au passage à niveau que la situation était mauvaise. L'après-midi, on licencia la garde civique et réquisitionna toutes les armes : des uhlands rôdaient dans la Hesbaye, affamés, disait-on, mendiant une croûte de pain. Ils portaient une tête de mort sur leur bonnet.

Il y eut un véritable drame chez les Malengraux. Rosalie, les mains jointes, se mit à genoux devant son homme qui ne voulut rien entendre. Il gardait son fusil. Il n'avait jamais eu une parole plus haute que l'autre avec sa vieille femme, mais il jurait tout bonnement de l'abattre comme un lapin si elle le dénonçait à la maison communale. L'asthme déchirait ses phrases :

— S'il n'y a pas eu au moins quelques francs-tireurs, c'est une honte pour les gens qui laissent tuer leurs femmes et leurs petits enfants. Les Belges sont des pignoufs ! Vous êtes tous des pignoufs ! J'irai tirer dans la campagne pour que ces brigands voient que je suis seul !

Tout redevint silencieux dans la maison qui parut soudain avoir été abandonnée par le vieux couple : on ne le revit plus ce jour-là. Un soldat du 8^e de ligne qui gardait le pont d'Andenne, avait rapporté d'une de ses reconnaissances en vélo dans le Condroz une lance de hussard, et M. Ronamieux passa l'eau pour aller la voir. Vers le soir, on crut entendre le canon, mais le bruit cessa tout de suite. A dix heures, une fusillade sema l'alarme. Une fausse alerte : des sentinelles avaient tiré d'un bout du pont à l'autre. On passa une mauvaise nuit. Le fanal

d'un fort de Namur caressa tout un temps la contrée de son faisceau pâle. Les derniers réverbères étaient morts.

Dans la matinée du onze, les soldats du 8^e de ligne allèrent, dans un tram vicinal, en reconnaissance jusqu'à Bierwart et en revinrent vers midi avec des blessés. Les uhlans se trouvaient donc à cinq kilomètres de la Meuse, et ils avaient saccagé le village ! On signala aussitôt le départ de plusieurs familles riches — d'imperturbables annonciateurs de bonnes nouvelles — qui voulaient gagner la France. M. Ronamieux perdit ainsi les meilleures de ses estafettes. Quant aux soldats, ils étaient nerveux, mais très crânes : c'était cependant la première fois qu'ils allaient au feu. L'un d'eux parlait de son camarade mort sur la route : un sabotier du Plat-Pays. Il avait été tué raide, mais le uhlan fut immédiatement abattu, et trois chevaux sans cavalier galopaient sur une éteule.

— Où sont les Français ? demandait M. Ronamieux.

Sa belle assurance était tombée. Il s'effaçait de jour en jour, d'heure en heure, il se momifiait dans ses vêtements fripés et ne desserrait plus les dents. Mar-Josèphe Juprelle avait dépouillé tous ses groseilliers et elle apportait des tasses de fruits aux soldats qui l'appelaient la Maman. Elle demanda des nouvelles de son fils à un sous-officier qui fit la moue, une main arrondie sous le nez, et la vieille se réfugia auprès de M. Nalonsart et du maître d'école, sa tasse vide dans son tablier.

Les journaux du douze ne parlaient plus que des forts de Fléron, de Hollogne et de Flémalle. Les Français avançaient en Alsace et les Russes en Gali-

cie. On attendait la déclaration de guerre du Japon à l'Allemagne. Malheureusement, le village d'Hermée était détruit et l'église de Lixhe brûlait. A Fouron-le-Comte, un homme avait été carbonisé dans sa ferme ; à Baelen, dans le Limbourg, une fillette de treize ans, abattue à coups de fusil ; à Olne-Saint-Adelin, un enfant de cinq ans, massacré parmi soixante-quatre autres victimes. Le village de Battice était en cendres et ne formait plus qu'un cimetière. Herve avait subi le même sort. Ce fut ce jour-là que, la mort dans l'âme, Julien laissa tomber son beau fusil dans le puits de Xavier Legendre. La tâche de M. Nalonsart avait été dure, mais finalement le vieux braconnier dit :

— Personne ne l'aura mon fusil. Voilà !

Ce fut l'oraison funèbre de l'arme : canon frotté à l'émeri et à la vaseline, crosse douce de noyer poli... Julien alla boire trois grandes gouttes chez Mardigras où M. Ronamieux passait des heures. Le fonctionnaire n'était plus qu'un fantôme et l'alcool lui laissait la langue sèche et nouée. Il errait comme un homme traqué d'une ruelle à l'autre dans l'attente de bonnes nouvelles. De pires arrivèrent bientôt : à quatre kilomètres, dans la campagne de Burdinne, des uhlands avaient incendié une ferme et le cultivateur était resté dans les flammes. Un valet avait une balle dans le dos.

— D'où viennent-ils ? demandait M. Ronamieux.

Dans l'après-midi, on entendit tonner le canon, mais il fut difficile de préciser où l'on se battait. On ne savait quand on mangeait, on dormait mal, les nuits étaient accablantes, des bruits anormaux emplissaient le village ou parfois le silence semblait l'immobiliser mystérieusement. M. Nalonsart vidait

ses bouteilles de bourgogne l'une après l'autre, mais il se taisait. Vers le soir, dans la cour embaumée du parfum des roses qui blanchissaient au crépuscule, il alluma sa pipe et parla enfin. Il voulait s'en aller, emmener l'instituteur et sa mère. Ces brigands ne respectaient rien, disait-il. Mais il ne savait pas encore où l'on pourrait se réfugier. Son visage fermé était pâle comme de la pierre. Pour la première fois, Jean Clarambaux vit son village saccagé et l'école vide, toute une vie. Pourquoi ne pas partir, aller dormir très loin, tout son saoul? La douce silhouette d'Agnès passa, elle montait vers la petite maison que tous deux avaient choisie... Il fit « non » de la tête et M. Nalonsart vit son geste :

— Tu veux rester ici ?

— Il ne se passera rien, dit l'instituteur avec un sourire triste qui demandait grâce aux événements, à Dieu et aux hommes.

Une détonation lointaine les attira sur la route. On ne voyait rien, on ne savait rien, mais on sentait que déjà l'ennemi entourait la région et l'attente était anxieuse. On souhaitait de voir les Allemands tout de suite et de savoir à quoi s'en tenir, puisque les Français n'arrivaient pas. Un avion passa très haut. Il semblait suivre les bords de la Meuse et se dirigeait vers Namur. On dut laisser une petite lumière aux fenêtres et des patrouilles rôdèrent toute la nuit dans le hameau.

Les journaux du treize célébraient la victoire belge de Haelen où les carabiniers cyclistes, les guides et les lanciers avaient culbuté l'armée ennemie qui battait en retraite. Des milliers de morts couvraient les champs et des chevaux blessés erraient en hennissant entre les ruines fumantes des

maisons. Les assauts de la cavalerie s'étaient déchaînés dans les tourbillons de poussière et les clameurs des trompettes. Des trombes de uhlans et de dragons étaient hachées par les mitrailleuses. Le sable limbourgeois buvait le sang de trois mille Allemands qu'assaillaient déjà des nuages de mouches. Les pertes belges, disait-on, étaient assez sérieuses. Dans le soir qui tombait, on avait vu les silhouettes harassées des cavaliers ennemis galoper vers Tongres. Des cadavres de chevaux, les jambes écartées, bosselaient les chaussées. Jean Clarambaux serrait les mâchoires pour ne pas éclater en sanglots et M. Nalonsart, les yeux baissés, murmura :

— Pas de nouvelles de l'Angleterre ?

— Non.

L'instituteur lisait. A Herstal, douze soldats belges du 11^e de ligne avaient été fusillés dans une prairie ; une jeune fille de quinze ans et quatorze autres civils avaient subi le même sort. A Lincé-Sprimont, quarante personnes avaient été abattues après un long martyre. Une femme et sa fille avaient dû boire de l'eau ensanglantée. Le village brûlait. Un enfant de neuf ans avait été tué à Francorchamps où l'on comptait quatorze morts. Le curé de Hockay était assassiné...

Le drame se rapprochait donc d'heure en heure, la terreur habitait les yeux des pauvres gens et les soldats étaient nerveux et fatigués. On entendait tonner le canon du côté d'Eghezée. Vers le soir, Julien Malengraux, assis en compagnie de Xavier sur le seuil de sa porte, racontait la résistance de Herstal où, paraît-il, de toutes les maisons, tout le monde avait accueilli les Allemands à coups de fusils et avec de l'huile bouillante : hommes, femmes,

enfants, vieillards avaient participé à la tuerie. Il recommença son récit lorsque M. Nalonsart s'approcha.

— On l'a lu dans le journal.

— Ton journaliste est un sinistre crétin, dit le vieux rentier. Et s'il raconte la vérité, tu peux être sûr qu'il ne reste pas une maison debout à Herstal.

Bonneux le bûcheron, qui ne dessoûlait plus depuis le départ de son fils, gesticulait sur la route et pétrissait le crépuscule dans ses mains énormes, sans mot dire. Julien souffla :

— Le Boche qui tomberait dans ses pattes tirerait une belle langue.

M. Nalonsart se contenta de hausser les épaules. Un passant annonça que le petit soldat du 8^e de ligne ramené l'avant-veille de Bierwart avec une balle dans le ventre, était mort au cours de la matinée. Sa femme, venue pour voir un convalescent, avait trouvé un cadavre déjà raidi dans la salle du temple protestant affecté au service de la Croix-Rouge. La veuve, son frais visage troué par ses cris, hurlait comme une louve dans la rue. C'étaient de jeunes mariés.

La douce silhouette d'Agnès se dessina devant les yeux de Jean Clarambaux et il toussa pour se dénouer la gorge. L'officier qui ressemblait à un séminariste tendait la main à M. Nalonsart à travers les barreaux de la grille. Il ne voulait pas entrer, il venait dire au revoir, tout simplement. A voix très basse, comme à confesse, il signala que les Allemands se trouvaient au sud de Namur dans le Condroz, depuis trois jours. La nouvelle était incroyable et M. Nalonsart, malgré lui, secouait la tête. Le lieutenant eut un sourire pâle :

— Il n'y a pas loin de Stavelot à Spontin. Et dans votre vallée de la Meuse, l'ennemi a atteint la commune d'Amay. Adieu.

L'officier s'était éloigné. Une patrouille traînait ses souliers dans la poussière. Le maître d'école entendit son vieil ami tirer bruyamment sur sa pipe éteinte. Il songeait qu'on avait peut-être eu tort de ne pas s'en aller, mais il n'osa plus parler d'un départ. Depuis des jours, d'ailleurs, personne n'allait plus au bout de ses pensées : les événements n'en donnaient plus le temps.

Le quatorze, on n'eut plus de journaux et on fut séparé brusquement du reste du monde comme si l'armée ennemie eût encerclé la région. Une file de fugitifs, chargés de paquets, cheminaient sur l'autre rive de la Meuse. On ne sut pas d'où ils venaient. La journée fut interminable et silencieuse. M. Ronmieux ne se montrait plus et ne mettait plus les pieds chez Mardigras. La veille, il avait confié à l'oreille de Fulvie Legendre :

— On aurait peut-être dû laisser passer les Allemands.

On apprit vers midi que l'envahisseur incendiait un hameau d'Amay. Le Plat-Pays ne donnait plus signe de vie : il était infesté de hussards de la mort, et les patrouilles belges ne s'éloignaient plus de la ligne du chemin de fer. Vers le soir, des fantassins, poudreux et fatigués, passèrent sur la route. La cheminée de leur cuisine de campagne — prise aux Allemands, disait-on — fumait dans le crépuscule.

Le quinze août, dans la matinée, un Condruzien — grand gaillard décidé sous son large chapeau d'aoûteron et dans sa veste d'orléans — vint voir un parent au centre du village. Il avait rencontré

les premiers uhlands le cinq août : les cavaliers coupaient les fils téléphoniques vers Havelange. Ils avaient été cernés le lendemain à Assesse et s'étaient rendus aux éclaireurs belges. L'étranger fut très entouré : il était « l'homme qui avait vu les Allemands ». Il décrivait leur uniforme sombre, leur casque et leurs chevaux. Il s'en alla, escorté de ruelle en ruelle par de nouveaux auditeurs. Le passage d'un train, filant vers Namur et emportant les troupes qui avaient gardé Huy, libéra le narrateur. Mar-Josèphe agita son mouchoir jusqu'à ce que le convoi eût disparu entre les murs du château.

— Sommes-nous jeudi ou vendredi ? demanda-t-elle.

Seul, M. Nalonsart put lui répondre. On vivait depuis trois jours comme sur une épave perdue en mer et menaçant de sombrer au moindre remous de l'eau. Dans l'après-midi, un vieux couple du Plat-Pays qui voulait gagner Huy où demeurait une nièce, et qu'on dissuada de faire le voyage, raconta qu'un fort combat avait eu lieu à Eghezée, le treize, entre les hussards de la mort qui avaient pillé Bierwart, et l'artillerie belge. Les cavaliers ennemis étaient massacrés, disait le vieillard à voix basse et en roulant des yeux inquiets sous son petit chapeau melon. Il portait au dos une mallette d'écolier. La femme, plus loquace, coiffée d'une capote garnie de violettes grelottantes, le bras raidi sur un énorme panier d'osier, la femme assurait qu'à Noville-Taviers, des lanciers et des cyclistes avaient refoulé les Allemands. Le couple menu et fragile venait de Burdinne : le fermier assassiné le douze avait été retrouvé dans les cendres de sa maison. Puisqu'ils ne pouvaient se rendre à Huy,

les deux vieux partirent vers Namur où ils avaient un neveu : ils ne voulurent ni boire ni manger. Ils vacillaient tous deux dans leurs beaux habits noirs de dimanche.

— A la garde de Dieu, disaient-ils.

Marie Claramboux déchirait son mouchoir de poche avec ses dents. Mais un nouveau train passa, surchargé de pauvres hommes épuisés, aphones, en loques, sales, pieds bandés. Il y en avait sur les marchepieds et les toits des voitures. Ils ne bougeaient pas, ils ne disaient rien, ils ressemblaient à des soldats pétrifiés par une vision infernale. Ils dormaient, la tête sur les genoux, ou debout, les yeux fermés ou ouverts. Cependant, le fils Bonnet avait laissé tomber un papier devant la station : « *Pour mon père Jules Bonnet du Beau-Sart. Avons marché toute la nuit. Sommes restés seuls huit jours entre Chaudfontaine et Embourg au milieu de l'ennemi. Vous embrasse tous ainsi que Sylvie. Pas une égratignure. Vive la Belgique !* » Le petit billet fut recopié et fit le tour du village avant la nuit. Mar-Josèphe rôda le long du chemin de fer jusqu'à ce que le jour tombât.

Le seize, qui était un dimanche, l'église ne désemplit pas pendant la matinée et, à la grand'messe, le vicaire Mauvis prêcha. Dans le fond du chœur, le vieux curé, le visage transparent, ressemblait à une momie dans sa chasuble. Enfant du peuple, peu soucieux de bien parler, le vicaire n'était pas éloquent, mais il charmait les fidèles par sa bonhomie. Ce dimanche-là, sa face de pleine lune était plus congestionnée encore que de coutume et plus ronde, eût-on dit, dans son vêtement blanc. Sa voix tremblait un peu en annonçant que les Allemands se

trouvaient à Huy depuis la veille et que, le lendemain, au plus tard, ils pénétreraient dans la commune. Il fallait garder son sang-froid, disait le prêtre — on entendit une hirondelle voler derrière les chandeliers du chœur —, soigner tous les soldats blessés s'il y en avait, amis ou ennemis, ne pas provoquer la colère de l'envahisseur. Le vicaire avait repris toute son assurance et le jeune instituteur l'admirait. Un instant, Jean Clarambaux pensa même que l'église était comme une arche inexpugnable qui prévaudrait contre la marée de fer et de feu. Mais l'abbé Mauvis eut un geste las pour constater :

— Dieu nous a réservé de grandes épreuves...

Il se recueillit en s'essuyant les paumes des mains avec son mouchoir. Avait-on toujours été bon envers les siens, envers les voisins, envers les bêtes, envers tout ce que le Créateur avait mis autour de nous, pour nous, à condition de ne faire souffrir personne, ni rien ? Le ton s'élevait, héroïque déjà et suppliant. Une brève allusion aux massacres des prêtres catholiques dans la région envahie. Un sourire résigné, les mains ouvertes. La rafale passée, on vivrait plus sagement, plus saintement en souvenir des morts qui auraient payé pour tous. On mangeait le prêtre des yeux, parce qu'il n'avait jamais si bien parlé, et on pleurait. Il restait simple comme les autres dimanches, mais sa voix avait changé : elle était tour à tour d'une douceur fraternelle ou d'une sérénité magique. Celui-ci, pensait Jean Clarambaux, avait déjà remis son sort entre les mains de Dieu... Dieu ? Depuis seize jours, l'instituteur doutait de son existence. Il baissa la tête. Au plus profond de son être, la plus belle

histoire de sa vie et son plus beau décor s'effaçaient... Le prêtre quittait la chaire de vérité et chacun retournait sa chaise. Les orgues reprirent leur chant et le maître d'école s'inclina sur l'accoudoir et prit son front dans ses mains. Pour lui, il le sentait bien, la musique berçait la mort de son Dieu, tué dans un des villages martyrs de la frontière ou dans une tranchée du pays de Liège...

A la sortie, M. Ronamieux — qui n'avait plus mis les pieds à l'église depuis trente ans — serra les mains de Jean Clarambaux :

— J'ai confiance, dit-il. Et vous, cher ami ? Il faut avoir confiance.

L'homme, les doigts tendus, se perdait dans un groupe de fidèles. L'instituteur se rendit tout droit chez M. Nalonsart, qui lui annonça le bombardement de Namur par un avion allemand. Il y avait plusieurs victimes. Un fugitif lui avait raconté que trois hommes avaient été fusillés à Florée et une ferme incendiée. Dans le Luxembourg, de petits villages du canton de Sibret étaient réduits en cendres et des maisons avaient brûlé aussi à Champion dans le canton de Laroche. M. Nalonsart décrocha son lorgnon pour se pencher sur une carte :

— La Hesbaye et le Condroz sont entièrement envahis.

Jean Clarambaux entendit tonner le canon du côté de Dinant. Le cercle de fer et de feu se resserrait autour de la région. On ne se demandait plus où se trouvaient les Français ou les Anglais, on se sentait abandonné de Dieu et des armées. Les troupes du 8^e de ligne se raréfiaient et la journée fut morne et presque silencieuse.

Le dix-sept, jusqu'au soir, on n'eut pas la moindre

nouvelle d'au delà des collines : on eût dit que le village était mort. On avait baptisé, sans sonner la cloche, une petite fille née la veille au hameau des carrières : elle se nommerait Victoire-Désirée. L'abbé Mauvis passa à la tombée de la nuit, le visage clos. Il donna à M. Nalonsart, d'après un journal hollandais qu'avait lu un sous-chef de la station, des détails sur la chute du fort de Fléron. Les morts étaient écrasés sous les blocs de béton ; un artilleur serrait dans ses bras la masse qui lui avait défoncé la poitrine ; des cadavres étaient déchiquetés ou carbonisés ; d'autres avaient l'air de dormir, anéantis par une explosion. Les malheureux survivants s'étaient rendus le quatorze. On disait que Loncin avait sauté le seize.

Le vicaire refusa un verre de bourgogne :

— Une goutte de genièvre, si vous en avez.

Il partit tout de suite. Derrière les arbres de la colline, le grand Pincemille — il était un peu timbré — commença à jouer les premières phrases de la « *Brabançonne* » sur son accordéon, mais il n'acheva même pas le premier couplet. La soirée fut interminable comme les précédentes.

Le lendemain, dans la matinée, le canon tonna brusquement, très proche, vers Burdinne, et son grondement bourdonna dans la vallée. Julien Malengraux voulait aller voir ce qui se passait, mais le maître d'école l'en dissuada. La mince silhouette du lieutenant au visage de séminariste, qui avait disparu depuis deux jours, se dressa devant la grille. Elle fit un signe discret et M. Nalonsart accourut.

— Je pars définitivement tantôt, chuchota l'arrivant. L'artillerie ennemie est à deux kilomètres

d'ici, sur votre rive. Nous allons faire sauter le tunnel du chemin de fer. Voici une lettre pour ma mère, si je n'ai pas de chance... Merci. Les deux derniers forts de Liège sont tombés avant-hier et Namur est presque encerclée.

La figure mélancolique s'anima et des gouttes de sueur perlèrent sur ses lèvres :

— Le fort de Loncin a été broyé comme celui de Fléron. Mais nos hommes, agonisant déjà sous les brûlures et les débris, se défendirent avec leurs morceaux de fusils. L'un d'eux avait la jambe écrasée par un bloc de béton : on dut la lui couper sur place. Les Allemands se sont découverts quand les plus valides sortirent du volcan. Bonne chance ! Merci ! Adieu !

M. Nalonsart gardait la lettre dans sa main nerveuse. Mar-Josèphe accourut et se mit à rôder, d'un air détaché, autour de l'homme.

— Ce n'est rien, Mar-Josèphe, dit-il.

La pomme d'Adam mobile, il promit à la vieille de se rendre à Liège aussitôt que le passage serait libre. Firmin était si débrouillard. On aurait de ses bonnes nouvelles avant quinze jours.

— Ses galettes vont moisir, gémit doucement Mar-Josèphe en rejoignant, d'un geste de petite fille, les coins de son tablier.

Jean Clarambaux était monté sur la colline. Pas une ligne du paysage ne bougeait et la région était singulièrement vide. Là-bas, les dures arêtes des rochers ; ici, les cônes des dizeaux sur la nappe blonde des éteules ; des toits qui semblaient interroger l'horizon. Rien d'anormal, sauf le vide et le silence. Une volée d'oiseaux, qu'il ne put identifier au passage, fila, rapide, mais en bon ordre comme

à l'époque des migrations, vers la Meuse. Il lui sembla que la douce silhouette d'Agnès venait vers lui d'un creux boisé que le brouillard caressait déjà de son haleine. Puis il secoua la tête. Il était si fatigué depuis des jours et des jours. Très loin, un cheval tondait l'herbe séchée du bord de la route : en plissant les yeux, Jean Clarambaux vit reluire le cuir neuf de la selle.

— Un cheval allemand, pensa-t-il tout haut.

Le son de sa voix lui rappela qu'il était seul et l'anxiété lui chatouilla l'échine. Après tout cela, il aurait besoin d'une bonne tasse de tilleul pour se remettre les nerfs et dormir son soûl. Il avait le vertige. Du regard, il se raccrocha à la ligne violette de la colline boisée de l'autre bord de l'eau, à la crête des rochers, au balancement doux des champs rasés. Autrefois, au collège, quand on citait le nom d'un célèbre champ de bataille, il lui avait semblé que ces plaines étaient vraiment désignées pour d'aussi sanglantes rencontres. Il comprenait enfin qu'au cours des siècles les armées avaient violé de généreux paysages et que jamais la nature ne s'y était prêtée.

Le vieux Souffret qui, de sa fenêtre, observait le jeune homme dit à sa femme :

— Il se passe quelque chose : notre maître d'école ne bouge plus.

Il ne se passait rien. Le petit maître d'école regardait son village...

Le lendemain matin, un avion allemand survola Andenne et, peu après, un geyser jaillit de la Meuse : le 8^e de ligne avait fait sauter le pont. Sur la route, des étrangers passaient minables et fatigués, ne sachant où aller : des Liégeois bavards et des

Hesbignons silencieux. Ils fuyaient le désastre, cherchant Namur comme un asile, pressentant vaguement que le mince triangle belge dont le sommet devait se trouver vers Huy se resserrait de plus en plus et finirait par s'aplatir contre les forts. Les Liégeois racontaient des horreurs déjà vieilles de dix jours, les Hesbignons muets gardaient au fond des yeux la flamme d'incendies non encore éteints et le pourpre du sang à peine caillé. Une fusillade crépita soudain sur la colline de l'autre rive. On ne vit rien : l'escarmouche capricieusement se déroulait le long du bois.

Marie Claramboux se mit à pleurer et le maître d'école essaya de la rassurer :

— Man, on se cachera au fond de la cave.

Julien Malengraux se fâcha entre deux quintes de toux (l'asthme le gênait terriblement depuis quelques jours) :

— On nous conseille de jeter nos fusils dans les puits et l'armée nous laisse seuls. On eût beaucoup mieux fait de partir.

Mais M. Nalonsart haussa les épaules, selon son habitude. Elles s'étaient arrondies encore depuis deux semaines.

— La moitié de la Belgique est couverte d'Allemands. Où irait-on ? C'est le premier août qu'on eût dû décréter l'exode des civils.

Jean Claramboux exhala sa rancune, parce que le sang-froid de son vieil ami l'offusquait. On eût cru que M. Nalonsart ne partageait pas la haine unanime qui attendait l'envahisseur.

— Mais on ne savait pas que ces soldats se conduiraient comme des brigands.

Le vieillard essuya les verres de son lorgnon avec attention et parla lentement :

— Une invasion est une invasion. Il est pénible à un homme de respecter les lois durant dix, vingt ou trente ans. La guerre lui permet de se secouer et il ne perd pas une bouchée. Ce que les Allemands font ici, les Russes le leur rendent bien en Prusse orientale...

Sur la route, un habitant de Héron racontait le bombardement de la veille. On se demandait sur quoi l'artillerie ennemie avait tiré : il n'y avait plus un soldat belge dans la région. Un civil était blessé : on l'avait transporté à l'hôpital de Huy avec la permission d'un grand chef au manteau blanc. Un autre habitant était atteint par un éclat d'obus. Une maison brûlait. Mais les Allemands n'étaient pas trop méchants : ils rapinaient seulement et enlevaient le bétail. L'homme, qu'on connaissait fort bien — il se nommait Jules Misson —, inspirait confiance. Il avait une bonne figure loyale de terrien et il faisait le voyage dans ses vêtements de tous les jours : pantalon et sarrau de toile bleue. Il cherchait la maison du curé.

— Les gens de Héron sont déjà tranquilles, dit Fulvie. Et chacun songea qu'elle avait parlé pour tout le monde.

On se sépara pour manger. On apprit que les soldats du 8^e de ligne se trouvaient le long de la Meuse à un kilomètre en amont. Le village semblait mort. Vers deux heures de l'après-midi, une nouvelle fusillade éclata sur la rive droite du fleuve et attira les gens sur les seuils. Le fantôme de M. Ronamieux surgit au coin d'une haie. Il désignait, d'un doigt prudent, une galopade saccadée sur la grand'route, de l'autre côté de l'eau :

— Les Anglais sont arrivés.

M. Nalonsart ricana en se tournant vers la maison de Malengraux :

— Des Anglais de Poméranie. Ce sont des uhlands, Julien.

Tout redevint silencieux. La chaleur était accablante. De sourds grondements venaient du Plat-Pays : peut-être les combats avaient-ils repris du côté de Diest. Vers quatre heures, un gamin dévala un sentier entre les massifs de sureaux et annonça l'arrivée des uhlands. On n'entendait rien. Puis il y eut un crépitement de sabots sur la chaussée au sommet de la colline. Plus rien. Au loin, sur une éteule, M. Nalonsart aperçut trois cavaliers qui galopèrent entre les dizeaux. Plus rien. Une fusillade. Un silence de mort : le village était désert. Le vieillard resta sur sa porte. Une galopade. Un uhland passait, le revolver au poing, en dirigeant le canon à droite et à gauche, et, de cette main armée, il salua l'homme qui avait les bras croisés. Déjà l'éclaireur disparaissait. L'uniforme se confondait avec la robe grise de la monture et le casque était enveloppé d'une housse : puérilement, le vieillard songeait que, lui aussi, avait enfin vu un Allemand de près. Les gens réapparurent sur les seuils et la nouvelle vint d'un jardin à l'autre :

— Deux uhlands sont tués.

On se montrait un cheval sans cavalier qui filait entre les dizeaux. M. Nalonsart, dont le cœur semblait obstinément fermé, dit au maître d'école qui s'était avancé jusqu'à la grille :

— L'aspect le plus odieux de la guerre est l'emploi de ces pauvres bêtes et des chiens de mitrailleuses. Eux au moins n'ont pas admis les massacres et personne ne trouvera le temps de panser leurs plaies.

Mar-Josèphe revenait tout essoufflée du talus du chemin de fer. M. Ronamieux, vieilli, ridé, blanchi, demanda :

— Que va-t-il donc se passer, mon voisin ?

M. Nalonsart fit mine de ne pas l'avoir entendu. D'ailleurs, une masse grise attira tous les regards : elle se répandait lentement sur les hauteurs d'Andenne et les aciers étincelaient au soleil. Une sourde rumeur et une musique étrange, où dominaient les notes grêles, l'accompagnaient. Le soir tombait lentement. Xavier Legendre devint blême : une fenêtre rougeoyait sur les hauteurs. Mais M. Nalonsart le rassura :

— C'est un reflet de soleil.

Marie Clarambaux et son fils, Julien et sa femme, Fulvie Legendre et Mar-Josèphe étaient là. Le vieillard regarda ses voisins l'un après l'autre. Il devint très pâle, lui aussi, et sa pomme d'Adam remua dans son faux col.

— Mes amis, dit-il en essuyant son lorgnon, je vous propose de venir loger chez moi. Tous. Fermez vos portes, sans toutefois tourner la clef. Chassez les chats au jardin. Clarambaux et moi connaissons un peu d'allemand : nous essayerons de nous tirer d'affaire.

Il eut un sourire triste. Mar-Josèphe dit :

— A la garde de Dieu.

Le sourire triste s'accentua. Il n'y avait plus une âme aux alentours. Les six firent comme M. Nalonsart avait dit. Ils s'affairèrent un instant dans leur cour. Le vieux alluma sa pipe, en tira de grosses bouffées et dit à Jean Clarambaux resté seul auprès de lui :

— J'espère sauver les femmes. Quant à nous,

mon gros, nous ne devons pas oublier qu'on ne meurt qu'une fois. Si le malheur nous en veut, nous tâcherons de ne pas faire une trop mauvaise mine. Nous allons boire une bouteille de bourgogne en attendant. Voici nos gens qui reviennent. Pas un mot qui puisse les effrayer. Laisse-moi faire. Au besoin, tu me serviras d'interprète.

Le vieux redressait son dos comme il pouvait. La nuit se passa dans une accalmie superbe, sous sa garde. Le vin avait eu raison des pauvres gens fatigués qui ne s'éveillèrent qu'à l'aube. Pas une ligne du paysage ne bougeait.

Dans la matinée, on aperçut les premiers Allemands : des fantassins qui allaient par groupe d'une demi-douzaine, martelant lourdement les chemins de leurs bottes. On ne fit que les entrevoir : ils passaient tout simplement, revêches dans leur uniforme gris tacheté de chiffres plus clairs et sous le hérissément des fusils. La rive droite du fleuve fourmillait de soldats. Vers onze heures, une fumée monta au-dessus des jardins de la rive gauche. M. Nalonsart alla s'informer sur la route. Le long Katwinkel, le valet grand-ducal de la ferme, qui brouettait des cruches à lait, ralentit sa marche et sans tourner la tête dit avec son accent coupant :

— Quatre maisons brûlent Sur-la-Hauteur. Ils disent qu'on a tiré sur les uhlands. C'est chez Morelle et les autres. Vous savez bien...

La brouette grinçait et couvrait parfois la voix de l'homme. M. Nalonsart se hâta :

— Et les gens ?

— On ne leur a rien fait. On les a chassés.

Katwinkel était parti. On entendait crépiter le brasier. Puis, par-dessus les haies basses, M. Nalon-

sart vit passer Morelle qui portait une cage d'oiseau. Tirer? Qui pouvait bien avoir tiré là-haut?.. En regagnant son seuil, le vieillard vit un autre incendie sur les hauteurs de Peu-d'Eau. De son jardin, Julien Malengraux lui dit que le uhlan tué la veille par les soldats du 8^e de ligne était un officier et qu'il avait été enterré à l'aube dans le cimetière du village. Jean Clarambaux, aux aguets derrière sa fenêtre, put lire le numéro des lourds promeneurs : ils appartenaient au 83^e régiment d'infanterie et le jeune homme vint le signaler à M. Nalonsart. Puis Marie Clarambaux les rejoignit. On ne parlait guère. Le vieillard observait les pionniers qui construisaient un pont de bois sur la Meuse. Le maître d'école et sa mère s'entretenaient parfois à voix basse des quatre familles sinistrées.

— On ne leur a rien fait, disait Man. Mais on n'a pas voulu qu'ils sauvent leurs meubles, ni leur linge. Qui est-ce qui a tiré?

Elle cita les noms des gens. Pour détourner la conversation, M. Nalonsart demanda une tartine et des sardines. Ils mangèrent en silence. Le temps s'écoulait dans une morne lourdeur. Debout, à la fenêtre, la bouche pleine, le vieillard remarqua un mouvement de troupes sur le quai de l'autre rive :

— Le pont est construit, dit-il.

On entendit bientôt les charrois rouler sur la route d'Eghezée et une nouvelle masse grise se répandit sur la colline, venant des hauteurs du Condroz. Le mouvement était innombrable et sans fin. De temps en temps, un canon surgissait sur le pont et des cavaliers au manteau pâle se dressaient au-dessus du fourmillement uniforme. Le grelottement grêle de la musique déchira l'air soyeux comme la veille.

— Pourquoi les forts de Namur ne tirent-ils pas ? demanda Jean Clarambaux.

Une longue fusillade éclata à un kilomètre à peine et une autre lui répondit et passa au-dessus du hameau comme une averse horizontale. M. Nalonsart courait au jardin et ralliait les voisins :

— Mar-Josèphe !... Julien !... Au galop !... Xavier !... Baissez-vous ! Mar-Josèphe, baissez-vous !...

Les braves gens affolés, pliés en deux, arrivaient. M. Nalonsart tenait la vieille Juprelle sous les bras et il allait debout, lui, criant encore aux autres de se baisser, et, à la fenêtre, Jean Clarambaux sentit les larmes lui sourdre au bord des cils : le vieux rentier, sceptique et railleur, n'avait jamais été aussi crâne que sous la pluie des mouches meurtrières qui bruissaient au-dessus du jardin. Les six entraient.

— Tout le monde à terre ! commanda M. Nalonsart.

Ils obéirent immédiatement sans demander d'explications, se regardant en silence, relevant parfois les yeux vers l'homme qui était toujours debout, derrière le rideau et tirait sur sa pipe éteinte. Déjà Mar-Josèphe égrenait son chapelet et les lèvres de Fulvie bougèrent aussi, puis ses doigts sur lesquels elle comptait les *avé*. Rosalie Malengraux avait mis ses mains noueuses sur ses oreilles pour ne rien entendre. Marie Clarambaux, le visage soudain tout plissé, priait, elle aussi. Xavier Legendre en bras de chemise, déplaçait une jambe, puis l'autre. Julien ne bougeait pas plus qu'une souche, mais il respirait bruyamment et le maître d'école ne quittait plus du regard l'homme qui veillait sur eux. Les balles cessèrent un instant de bourdonner. Sans se retourner, M. Nalonsart dit :

— Mon gros, va prendre trois bouteilles dans la cave. Traîne-toi jusqu'à la porte. Tu entends bien ?

La fumée montait de la ville, les troupes avaient disparu et le pont était vide. Des soldats étaient couchés dans la campagne, le ventre sur l'éteule. La fusillade reprenait vers la station du chemin de fer. On entendit brusquement l'éclatement sourd des obus.

— Ce sont peut-être les Français, dit enfin Julien Malengraux.

— Je ne sais pas, dit M. Nalonsart. Tu es là, mon gros ? Emplis des verres. Prends ceux qui se trouvent dans la partie basse du buffet.

Mar-Josèphe priait à haute voix, mais Xavier la toucha du coude en mettant un doigt sur ses lèvres. La vieille, résignée, se tut en regardant son chapelet. M. Nalonsart longea le mur et s'accroupit pour trinquer avec ses hôtes dont les mains tremblaient et renversaient la liqueur sur leurs vêtements. La fusillade avait repris au sud, drue et bourdonnante.

— Ce sont peut-être les Français, fit à son tour Xavier Legendre.

Le vieillard était passé dans son salon. Dans le village aussi, vers le sud, la fumée moutonnait au-dessus de la colline. Le cercle de feu qui était venu, seize jours plus tôt, de la frontière, se resserrait donc de maison en maison. M. Nalonsart sortit prudemment, constata que la route était déserte et ferma les volets du devant. Puis on l'entendit monter à l'étage. Rien d'anormal à l'est par où les Français auraient pu venir. Le bombardement avait cessé. L'homme redescendit au rez-de-chaussée.

« Verse un nouveau verre, dit-il à Jean Clarambaux. »

Il se remit au guet derrière le rideau. Les taches grises de l'éteule n'avaient pas bougé : elles étaient toujours étendues sur le ventre. L'incendie faisait rage dans les maisons de la levée. Soudain des cavaliers passèrent à cinq mètres, sur la route qui longeait la grille. Les sept se regardèrent : l'ombre descendait déjà dans le fond de la pièce et les visages y devinrent blêmes. Les cavaliers s'éloignaient. Puis une sourde rumeur grossit derrière les haies : des fantassins passaient à leur tour. Le silence ou plutôt des millions de petits bruits insolites. Mais la fusillade avait cessé. Enfin M. Nalonsart se tourna vers ses hôtes et sourit tristement :

— Je crois que nous sommes sauvés. Mais Andenne brûle.

■ Ils vinrent voir sans mot dire, sauf Fulvie qui ne quitta pas le pied de la table. Dans le soir qui tombait, le feu devenait rouge sur la colline et le long de la Meuse et, en se penchant, Jean Clarambaux constata que les maisons de la rive gauche, des habitations du village, brûlaient, elles aussi. Une longue chenille sombre s'étira dans la campagne à six cents mètres de la maison. Une autre lui succéda bientôt. La chatte de M. Nalonsart miaula au jardin pour rentrer. Le maître d'école dit :

— Je vais lui ouvrir.

— Non, fit l'hôte. Laisse-la. Et asseyez-vous où vous étiez .

— Pourvu que Firmin ne soit pas ici tout près, songea Mar-Josèphe à haute voix.

Des charrois roulaient sur la colline à l'est, l'incendie crépitait au sud et à l'ouest, le nord

restait impénétrable et sournois. M. Nalonsart monta de nouveau à l'étage. Un hameau brûlait à cinq cents mètres, mais comme une nouvelle troupe de fantassins arrivait en bon ordre, il fut un peu rassuré. Les points rouges des cigarettes vivaient sur la masse compacte des uniformes. Des officiers au manteau pâle longeaient les haies et un bruit guttural de voix dominait le rythme lourd des bottes.

L'invasion était complète. L'armée grise déferlait sur toute la région. Le canon commença à gronder dans le lointain : les détonations couvraient la rumeur de l'incendie et, contre la grille, des centaines d'hommes martelaient la route de leurs chaussures ferrées. M. Nalonsart redescendit :

— Nous allons prendre un morceau, fit-il. Que personne ne bouge. Marie, voici le pain et le beurre. Vous savez bien que je n'ai jamais fait une tartine. Il y a du jambon dans la cave. Au garde-manger, mon gros.

Le grondement du canon se cogna furieusement aux collines : toute la région tremblait. Rosalie Legendre se boucha les oreilles avec ses pouces.

— Je crois qu'ils bombardent Namur, expliqua M. Nalonsart.

L'étendue des cieux devenait rouge. Dehors, des soldats chantaient en marchant. Puis des chariots passèrent. Dans l'obscurité, sur la nappe pliée en quatre, Marie Clarambaux beurrerait le pain. Les vitres grelottaient dans leurs châssis. Le vieillard descendit à tâtons dans la cave avec le pot au lait. La fureur du bombardement déchiquetait les syllabes rugueuses de l'hymne allemand.

— Ils chantent « *Die Wacht am Rhein* », dit le maître d'école.

— Sont-ils fâchés? demanda Rosalie.

— C'est leur « *Brabançonne* », Rosalie.

Où donc se trouvait Agnès?... Xavier Legendre mangeait comme un chancre parce qu'il avait dû abandonner son café au moment où la fusillade commençait. Dans la clarté tragique de la nuit, les bras de sa chemise blanchissaient. M. Nalonsart réapparaissait dans le cadre de la porte. Marie Clarambaux s'informa :

— Où est la chatte?

— Je l'ai laissée dans la cave. Mangez bien.

A tâtons, il glissa le fauteuil dans un coin et y souleva Mar-Josèphe, puis il vida de leurs coussins les canapés du salon et installa ses hôtes le long des murs.

— Je voudrais bien fumer, dit Julien, mais j'ai laissé ma pipe chez moi.

— Je vais t'en allumer une dans le vestibule. Il ne faut pas éclairer ici. N'oublie pas cela pendant la nuit. Pas la moindre lumière. Buvez un verre de vin ; il n'y a pas de café. Et si quelqu'un doit descendre, il y a une chaise percée dans la cave.

Jean Clarambaux s'aperçut que le ciel s'empourprait vers le Condroz. L'obscurité était complète dans la pièce. Le parfum du tabac monta jusqu'à la fenêtre et le jeune homme bourra sa pipe et demanda une braise à Julien qui la lui servit dans la paume de la main. Un peu de silence isola la maison qui fut comme un asile divin dans la tourmente. On eût cru qu'elle pouvait résister à tout : au feu, à l'assaut de l'armée innombrable, au carnage des obus. Mar-Josèphe priait en sourdine et son

chapelet grelottait à chaque *avé*. Xavier avait fait signe à Malengraux de lui passer la pipe. M. Nalonsart était remonté à l'étage. On ne l'entendait pas bouger. Une nouvelle vague de silence berça la demeure. Mar-Josèphe dormait déjà. L'ombre de M. Nalonsart traversa la pièce : « Ça va », souffla-t-elle et elle disparut. La respiration sifflante de Rosalie Malengraux monta à son tour du parquet.

Jean Clarambaux chuchota :

— Dormez-vous, Man ?

Marie ne répondit pas. Elle ne fermait plus l'œil depuis deux jours. Le maître d'école s'assoupit à son tour, se réveilla après un premier somme, et, comme tout était silencieux autour de la maison, que le brouillard avait masqué le paysage, qu'il ne passait plus de troupes, il se rendormit malgré la canonade. Le vin de M. Nalonsart avait fait son œuvre.

Il fut brusquement réveillé à l'aube par Mar-Josèphe qui le tirait par la main. La porte d'entrée était ouverte et des Allemands discutaient dans le jardinet. La voix de M. Nalonsart se mêlait à la leur. Il hésita un instant, puis il sortit. Le vieillard était entouré de six soldats et laborieusement s'expliquait avec eux, disant après chaque bout de phrase : « *Nicht wahr? ... Nicht wahr? ...* »

— Ah ! te voilà, Clarambaux. Je disais donc que nous étions huit (il élevait huit doigts) à la maison. De braves gens d'ici (il désignait autour de lui les demeures vides).

Le maître d'école confirma tout de suite la chose, avec beaucoup d'aisance. La mine rogue des fantassins s'éclaira un instant. Ils étaient jeunes et robustes et ils avaient des faces identiques sous leurs casques, farouches et fermées.

— Quatre femmes et deux hommes plus âgés que moi, articula lentement M. Nalonsart.

Pas un muscle de son visage ne bougeait et Jean Clarambaux découvrit brusquement que ce masque de pierre, taillé à facettes, avait une beauté virile vraiment inoubliable. Le dos redressé, l'homme rentrait chez lui.

— Pas de fusils ? questionna l'un des fantassins : un long mince aux moustaches rousses.

— Rien, affirma le maître d'école.

— Vous n'êtes pas soldat ?

Le jeune homme expliqua que la conscription ne l'avait pas touché et, à une autre demande, répondit qu'il avait étudié l'allemand au lycée. Les faces maussades s'éclairaient de plus en plus. M. Nalonsart amenait son monde atterré :

— De vieilles gens, disait-il.

L'Allemand aux moustaches rousses questionna le maître d'école en désignant Xavier Legendre qui avait les yeux arrondis par la terreur. Jean Clarambaux ne comprit pas tout de suite, puis il sourit. Un sourire las et résigné.

— L'homme habite là, dit-il. Il a eu peur hier soir lors de la fusillade. Il est accouru sans son veston.

Le roux mit son fusil sous l'aisselle et pénétra dans la maison, suivi des cinq autres, sans plus s'occuper de la compagnie angoissée. Mais M. Nalonsart disparut en même temps qu'eux dans le vestibule.

Jean Clarambaux rassurait Xavier et Fulvie. Ils grelottaient tous dans le matin brumeux et Julien toussait et râlait, une main sur la bouche. Le brouillard était très épais. Le canon grondait vers Landenne-sur-Meuse ou Hingeon. Le cochon de Mar-Josèphe grognait dans sa soue et la vieille dit :

— Il n'a plus eu à manger depuis hier matin.

Les soldats sortaient et, seul, le roux avait gardé son visage sévère. Cependant ce fut lui qui prit la craie de la main de M. Nalonsart pour inscrire sur la porte d'une écriture lente et ferme : « *Zù verschonen* ». Le vieillard entraîna les gaillards à sa suite, entrant dans les maisons et ne s'en éloignant qu'après avoir vu s'allonger l'inscription des doigts spatuleux du *feldwebel*. Ils allèrent ainsi jusqu'à la demeure de M. Ronamieux qui était close et silencieuse.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Julien.

— C'est pour qu'on ne fasse rien chez vous, répondit le maître d'école qui était près d'avoir une crise nerveuse.

On était sauvé, lui semblait-il. Les deux petits mots écrits par une main étrangère sur les portes des maisons de Wallonie avaient une force formidable. Le brouillard se dissipait peu à peu et c'est ainsi que Marie Clarambaux effarée vit, à cinq cents mètres, le squelette d'une demeure incendiée.

— Chez Ravet, fit-elle en joignant les mains.

— Et chez Moussa, répondit Julien en se levant sur la pointe des pieds.

Mais ils se turent parce que M. Nalonsart et le *feldwebel* apparaissaient à la grille :

— Je les accompagne à la maison communale, cria le vieillard. Rentrez chez vous. Clarambaux, veille sur tout le monde. Je vais revenir.

Le maître d'école reconduisit Mar-Josèphe chez elle et il dut visiter toutes les pièces avant de s'en aller. Il courut jeter un coup d'œil chez Man, donna à manger au chat et aux lapins, à boire au canari, et vint retrouver Marie Clarambaux qui mettait de

l'ordre dans le bureau de M. Nalonsart. Le brouillard cachait encore l'autre rive de la Meuse, mais des troupes passaient dans la campagne, et de longs chariots évasés. Le canon tonnait de plus belle. Des soldats, le fusil contre la hanche, gardaient la voie du chemin de fer. Man préparait une bonne tasse de café. L'instituteur, tout à la pensée d'Agnès, alla sur la route, comme si la jeune fille apparaissait au tournant. Mais il ne vit que M. Nalonsart qui se hâtait, la pipe à la bouche. La pâleur du vieillard était visible et le cœur du jeune homme se serra :

— Qu'y a-t-il ?

— Rien... Ou plutôt ne dis rien aux femmes. Andenne est saccagée. Cent civils ont péri pendant la nuit, les maisons de la route d'Eghezée sont brûlées et une cinquantaine d'hommes ont été fusillés à cinq cents mètres d'ici. Ne dis rien aujourd'hui aux femmes. Les Allemands affirment qu'on a tiré sur eux.

Le vieux suçait le tuyau de sa pipe éteinte. Le maître d'école demanda :

— Les Français ?

— Mon pauvre gros, il n'y a jamais eu de Français dans le village. Je ne comprends rien à cette affaire.

Par un trou de la haie, une tête passa : « C'est moi », soufflait-on, puis les épaules, et enfin Omer Vinâve rampa jusqu'à eux, le visage noirci, les vêtements déchirés et les mains saignantes :

— C'est moi.

— Vite à la maison ! Lavez-vous le visage et les mains !

A quatre pattes, l'homme obéissait et terrifiait Man dans le vestibule.

— C'est moi, Omer Vinâve, disait-il humblement. C'est moi.

Il s'assit dans un fauteuil en se grattant la tête des dix doigts et, pendant que Marie Clarambaux lui essuyait la face et les mains avec une serviette mouillée, il sifflait par un coin de la bouche, pour lui seul et pour reprendre haleine :

— Quel enfer !

Il sourit faiblement et secoua la tête, comme s'il eût douté de ce qui lui était arrivé.

— D'où venez-vous ? demanda M. Nalonsart. La poitrine du fugitif souleva sa veste :

— De la route d'Eghezée. Jules Pondant est tué, et son frère, et Corneille Bustin. Isidore le Gros-Gueux aussi. Puis Jules Bizet. Le petit Nassart... vous savez bien. Fusillés. Guillaume Potin a crié toute la nuit. J'ai fait le mort. Joseph Gobert a été percé à coups de baïonnette. Philippe Grandmoulin est tué aussi.

— Et les femmes et les enfants ?

— Partis dans le bois, du côté du Surlemez.

M. Nalonsart versait un grand verre de rhum au malheureux. Celui-ci l'avalait d'un trait, puis, un deuxième, et au troisième il demanda, sans oser lever les yeux :

— M. Nalonsart, gardez-moi chez vous aujourd'hui.

La pomme d'Adam du vieillard remua.

— Mais c'est entendu. Tu vas changer à l'étage. Il y a une large tache dans ton veston.

L'homme ôta le vêtement, mais la chemise aussi était rouge. Il l'enleva. La peau était souillée. Vivement, le maître d'école la frota avec la serviette.

— Tu n'as rien, constata M. Nalonsart tout étonné.

L'autre réfléchit en regardant au loin, les yeux tournés, eût-on dit, vers le lieu du massacre. Puis il trouva :

— C'est Guillaume Potin.

Il respira bruyamment, et ses côtes et son ventre plat remuèrent. La tête basse, il suivit son hôte à l'étage. De l'escalier, le vieillard criait :

— Mon gros, enfonce tout cela dans le cabinet.

En passant, Jean Clarambaux délivra la chatte plaintive qui ne fit qu'un bond jusqu'à la cuisine et lorsqu'il regagna le rez-de-chaussée, Omer Vinâve, très gauche dans ses vêtements neufs, mangeait déjà, en regardant ses mains déchirées. Le temps s'écoulait. M. Nalonsart ne quittait pas la fenêtre : quelque chose d'anormal se passait sur l'autre rive que le brouillard dégageait. Une masse confuse fourmillait sur le quai. L'homme essuya son lorgnon et le raccrocha, puis, comme Marie Clarambaux s'informait anxieusement :

— Je regarde les maisons brûlées, fit-il.

On voyait en effet le ciel entre les murs noircis. Le canon ne cessait plus de gronder. Au sud, comme la veille, mais aussi au nord. Un demi-cercle de feu entourait Namur. Le vieillard eut si grand mal aux yeux en fixant la confusion du quai qu'il se tourna vers Omer Vinâve.

— Je leur montrais mon livret de mariage, disait le fugitif. Pierre Jacoris est tué, lui aussi. C'était près de la tuilerie. Ils sont venus nous chercher dans nos caves. Près de la tuilerie, sur le bord de la route. J'ai marché à quatre pattes jusqu'ici, d'une haie à l'autre. Il y avait beaucoup de brouillard.

Les maisons du dessus brûlaient. J'ai vu le petit Nassart dans un jardin. Mort. J'ai eu peur : je croyais que c'était un Allemand. Il y a aussi un étranger qui portait un petit paquet. Un vieux. Fusillé...

M. Nalonsart ne l'écoutait plus : il voulait voir ce qui se passait sur le quai. Puis, les yeux fatigués et pleins d'eau, il alla sur la route, chez Mar-Josèphe, chez Julien, chez Xavier, bavardant un peu, extrêmement nerveux, oubliant d'allumer sa pipe. Le temps s'écoulait, bousculé d'une colline à l'autre par la canonnade. L'abbé Mauvis vint à la grille : il avait maigri en quelques jours. Il appela :

— Eh bien ?

— Ah ! c'est vous, disait M. Nalonsart du seuil de Malengraux.

Comme l'arrivant lui faisait un signe discret, il s'avança. Le vicaire chuchotait dans ses grosses lèvres amollies :

— On a fusillé et massacré à coups de hache une centaine de malheureux près de la papeterie. Ne dites rien aux femmes. Je m'en vais. Si. Tout de suite. Au revoir. Bonne chance. Il y a des blessés Sur-la-Velaine.

Le joyeux vicaire s'en allait tristement, plus minable que jamais dans sa soutane luisante :

— Félix Rumelle de la gare est tué, et Benoît Chantrain. Je vais chez Fernand Leurquet. Il a reçu une balle dans la gorge. Bonne chance, cher ami.

La soutane disparut derrière la haie. M. Nalonsart jurait comme un charretier dans son jardin. L'instituteur l'ayant rejoint, il lui raconta la tragédie : « Vois, tu as de meilleurs yeux que moi. Je suis sûr qu'on les enterre... Tu vois ?... Des brigands,

mon gros. Des bandits de grand chemin. La horde déchaînée après quarante ans de contrainte...» Marie Clarambaux vint sur le seuil. Il se tut brusquement.

— Le pauvre Omer dort, fit-elle à voix basse.

— Conduisez-le à ma chambre pour qu'il soit tranquille. Je vais rentrer. Mon gros, va me chercher un peu d'eau : ces malheureux phlox meurent de soif.

Une troupe grise passa peu après. Elle vit l'homme qui, en bras de chemise, arrosait attentivement ses fleurs. Un officier rogue demanda de l'eau pour son cheval, et le vieillard vint avec son seau et caressa les oreilles de la bête pendant qu'elle buvait. Ainsi il ne regardait pas les gens et il ne vit pas le salut de l'officier qui redressait la tête de sa monture et partait. L'après-midi fut si calme que les cinq maisons auraient été tranquilles si le canon, toute la journée et toute la nuit, n'avait pas fait trembler leurs vitres et si le ciel n'avait pas été rouge du côté de Namur. Cependant les neuf dormirent un peu dans la bonne maison jusqu'à l'aube. Jean Clarambaux, ayant pris du tilleul, s'éveilla le dernier et songea qu'il ne s'était plus lavé depuis deux jours. Déjà M. Nalonsart avait été faire sa tournée.

— Je crois que le valeureux Ronamieux est filé, dit-il avec un sourire indulgent. J'ai frappé à la porte. La maison est vide.

Le canon semblait avoir changé de place ou plutôt on pouvait penser que des milliers d'obusiers serraient Namur dans leur étreinte. La route grouillait de troupes : masse d'un vert pâle dans le matin où reluisaient faiblement les cuirs neufs. Des hommes, des chevaux, des chariots couverts de bâches blanches, des cabriolets volés en route

bondés de paille, un landau disloqué, écrasé par les sacs. Une forte odeur de sueur et d'écurie flottait sur la colonne sans fin, et des voix rauques grondaient par-dessus les haies. Les visages étaient pareils sous les casques ternis par les housses, et les obusiers eux-mêmes avaient la couleur des étoffes. Le tonnerre de l'innombrable pèlerinage couvrait la voix des canons accroupis sur les collines autour de Namur, et les coups de sifflets des cavaliers au manteau couleur de brouillard agissaient aussitôt sur les hommes, et les bêtes, et les véhicules, qui hésitaient un instant, s'arrêtaient et repartaient.

Au cours d'une éclaircie, Omer Vinâve voulut s'en aller. L'étroit chapeau de feutre de M. Nalonsart tenait à peine sur sa grosse tête et le veston le serrait dans les entournures. Mais il se remettait visiblement et il eut un sourire rouge sous ses moustaches blondes pour partir : il gagnerait le bois de Surlemez et rejoindrait sa femme et ses enfants. Son hôte le prit par le bras en arrivant à la grille.

— Nous sommes seuls. Dis-moi la vérité : as-tu tiré sur les Allemands ?

La face ronde du malheureux s'allongea de stupéfaction :

— Je vous jure que non. Sur la tombe de mon père. Je n'ai jamais eu de fusil.

— Et le Gros-Gueux ? Il braconnait, je crois. N'a-t-il pas tiré ?

L'homme leva la main :

— Il ne m'a pas quitté. Que le canon m'écrase, Monsieur Nalonsart...

La pomme d'Adam du vieillard remua dans son faux col sali :

— As-tu du tabac ?

— Je n'osais pas vous en demander.

Vinave disparut derrière la haie : il emportait la blague en vessie de porc et la plus belle pipe d'écume de mer de M. Nalonsart. Le vieux regarda s'en aller le fugitif, les mains prudemment enfoncées dans les poches, et il vit aussi Mar-Josèphe qui, devant sa fenêtre ouverte, repassait le linge de son fils.

L'abbé Mauvis vint demander à manger vers quatre heures. Il avala deux tartines, puis il emmena le rentier et Jean Clarambaux au jardin. Les doigts accrochés aux poches de sa pauvre soutane, sans un geste, il racontait... A Andenne, on avait dû ramasser des membres épars et des entrailles. Les morts étaient méconnaissables : les haches avaient taillé comme dans de la viande de boucherie. Des malheureux étaient liés dos à dos. On avait marqué d'une croix entre les épaules ceux qui devaient être exécutés, car il y avait eu un conseil de guerre sur la Place des Tilleuls.

— On connaît le nom du misérable qui a ordonné le massacre : le capitaine Junge des chasseurs de la garde.

L'abbé cueillit quelques groseilles oubliées, les mâcha lentement et reprit son récit. Le drame avait commencé à Haute-Bise. Les gens furent attachés ensemble avec des liens de bestiaux. Une jeune fille de dix-sept ans était tuée, une autre transpercée d'un coup de bayonnette, un bébé de huit mois fusillé dans les bras de sa mère ; on avait fait rouler un autre enfant de deux ans, le frère du bébé, d'un coup de botte dans un fossé. Une adolescente avait la langue toute noire ; elle lui sortait de la bouche. Les bayonnettes avaient travaillé autant que les fusils.

— Que s'est-il passé? demanda M. Nalonsart qui, à son tour, mâchait des groseilles.

— Il y a des soldats tués, mais ce n'est pas étonnant : toute la horde était saoule. Des cavaliers qui campaient sur les hauteurs de la gare ont tiré vers Andenne et trois pièces de canon ont aussitôt fait feu dans leur direction. Je n'ai pu arriver Sur-la-Velaine hier : les troupes m'en ont empêché. Je vais tâcher d'y réussir aujourd'hui. Beaucoup de disparus. Peut-être se cachent-ils dans le canal...

Le prêtre s'éloignait : ses grosses joues mal rasées avaient fondu et ses yeux, si clairs et si rieurs, baignaient dans une tristesse indicible. M. Nalonsart et le maître d'école se taisaient. Des détonations grondaient entre les collines : on eût dit que la ville de Namur elle-même était bombardée. Assis sur son seuil, Malengraux, le menton dans ses mains, ressemblait à une vieille statue de bois. Des fantassins, qui bivaquaient dans la campagne au bord de la Meuse, s'affairèrent et repartirent vers le nord. A Man qui entrait dans le jardin, M. Nalonsart parla des nouvelles provisions qu'on devrait faire entre deux passages des troupes.

— Je vous accompagnerai demain, dit-il.

— Et notre Firmin... ainsi, vint demander Mar-Josèphe.

Vers le soir, le ciel rougeoya encore dans la direction du Condroz et à l'est au-dessus de Namur. On ne savait plus rien de ce qui se passait par delà le cercle de fer et de feu. Depuis trois jours, les huit vivaient entre leurs haies : le drame et les terribles nouvelles ne dépassaient plus la vallée étroite du fleuve. Le canon ne cessa pas de tonner. On dormit, comme la veille, dans la salle à manger de M. Nalonsart.

— Si les forts résistent longtemps, il nous en cuira, avait dit celui-ci à Jean Clarambaux.

Le matin du vingt-trois, les maisons tremblaient dans le vacarme de l'artillerie. Le grand Katwinkel passa avec sa brouette et ses cruches de lait. Depuis trois jours, maigre, efflanqué, barbu, poudreux, il faisait la navette entre la ferme et les postes de la Croix-Rouge, et son air hébété lui avait sauvé la vie plus d'une fois au cours de ses périlleux voyages. Les soldats se moquaient de ses sabots, de sa casquette rapiécée, de son accent bizarre — il vivait au village depuis quarante ans — et du sourire idiot qui lui ridait la face lorsqu'il voulait savoir quelque chose.

— Eh bien ? demandait M. Nalonsart qui se tenait aux aguets à sa grille.

L'homme, mâchant sa chique et ses mots, racontait... Des gens d'Andenne avaient eu la calotte du crâne enlevée, un poing coupé, l'estomac ouvert, une joue arrachée recouvrait les yeux. Un autre était gonflé comme une outre : il vivait encore. A la station, Pierre Samuel avait été carbonisé dans la maison Poulseur. Sur-le-Dessus, Jules Leroux n'avait plus de mâchoires : brisées à coups de crosse de fusil. De ce côté de la Meuse, cent cinquante maisons brûlées. Deux hameaux vides. On ne savait ce que les habitants étaient devenus. Katwinkel repartait parce que des soldats débouchaient sur la route. Derrière ses groseilliers, la vieille Mar-Josèphe repiquait des poireaux.

— Ah ! tu étais là, dit M. Nalonsart à Jean Clarambaux. Voilà une invasion. Comme au temps de César et d'Attila, mon gros. Les hommes n'ont pas changé : ils ont trouvé la brouette et l'aéroplane,

mais leur âme est restée la même qu'il y a dix mille ans : lâche et cruelle. Notre civilisation n'est que superficielle.

Le vieillard se tut toute l'après-midi. Le maître d'école ne songeait plus qu'à Agnès. Pourvu qu'elle ne fût pas rentrée à Franc-Warêt... Que s'était-il passé là-bas? Il ne fallait même pas penser à s'y rendre : il n'y avait plus de chemins, il n'y avait plus que des milliers et des milliers de soldats qui grouillaient sur toute la région. M. Nalonsart fumait sa pipe en allant d'un jardin à l'autre, s'intéressant au travail de Mar-Josèphe, tâchant de tirer Malengraux de sa torpeur haineuse, bavardant du temps avec Xavier Legendre qui ressemblait un soulier. L'instituteur donna enfin un coup de main à Man qui fabriquait quelques gaufres : il n'y avait plus de pain. Marie ne parlait plus guère depuis bien des jours et ses cheveux s'étaient brusquement décolorés. Son fils le remarqua, sa gorge se serra et il alla au jardin, écouter tonner le canon.

— Les forts de Cognelée et de Marchovelette sont détruits, cria Katwinkel sur la route. Je m'en vais : voici encore une bande de Zoulous.

Le bombardement faisait rage et son écho martelait les carrières. Des prisonniers civils (entourés de soldats, le fusil contre la hanche) passèrent sur la voie du chemin de fer. Ils allaient déblayer le tunnel. Dès le coucher du soleil, le ciel devint sinistrement rouge du côté de Dinant : Rosalie Malengraux s'enferma chez elle, comme dut le faire une de ses aïeules sous le brusque épanouissement d'une aurore boréale au Moyen Âge. Andenne semblait morte : on ne voyait pas une lumière dans les maisons. Le pont de bois craquait sous le passage

des troupes. M. Nalonsart rallia encore une fois ses voisins lorsque vint la nuit.

Le vingt-quatre, la canonnade avait diminué d'intensité et les grondements s'éloignaient. Les routes furent couvertes de soldats toute la matinée. On ne vit personne jusque vers cinq heures de l'après-midi et ce fut l'une des plus longues journées de la guerre pour les gens du hameau qui n'osèrent sortir de chez eux. Mais l'invulnérable Katwinkel se glissa avec sa brouette entre deux masses grises. Il boitait et portait des espadrilles.

— J'ai les pieds meurtris, dit-il. Je n'en sors plus : ils boivent du lait, comme nous de l'eau.

Il cracha un long et méprisant filet d'ambre dans la poussière. Il avait des nouvelles, évidemment. Depuis deux jours, le fort de Maizeret était détruit. Des soldats belges prisonniers venaient de passer sur la grand'route de Namur à Huy. Ici, on savait enfin que plus de quarante civils avaient été fusillés. A Andenne, deux cents peut-être. Beaucoup de réfugiés se trouvaient à Surlemmez où tout était tranquille. A présent, les soldats n'étaient plus de « mauvaise humeur », mais ils disaient que Dinant avait été rasée la veille parce que les civils avaient tiré sur les troupes. Les gens de Haut-Bois avaient été emmenés vers Huy : on ne savait ce qu'ils étaient devenus.

— Ah ! la ville de Tamines a brûlé samedi, ajouta-t-il en partant.

Après une brève accalmie, toutes les routes devenaient grises et des nuages de poussière marquaient le passage de l'envahisseur, sur la colline, le long du fleuve. L'artillerie était nombreuse, la cavalerie se raréfiait, mais des milliers et des milliers de

fantassins, pareils à d'inférieurs automates, se mouvaient en longues colonnes sous le hérissément des fusils. La nuit tomba sur les régiments en marche. Enfin, le ciel gardait son ambre pur : il n'y avait plus de rougeurs à l'horizon. Le canon grondait, lointain et affaibli. Les vitres des maisons ne bougeaient plus. Très tôt, les huit s'étendirent dans la salle à manger.

— Namur agonise, avait dit M. Nalonsart.

Lorsqu'ils s'éveillèrent le matin du vingt-cinq, l'air était d'une pureté merveilleuse et des oiseaux chantaient au jardin comme au bon mois de juillet. La pompe communale qui, depuis bien des jours, s'était tue, avait retrouvé son grincement clair. Le bombardement ne cessait pas, mais il ne touchait même plus l'écho de la vallée. On eût dit que les terribles dogues avaient fait un bond par delà Namur pendant la nuit. Bientôt, le voisinage fut au travail. Fulvie Legendre lavait sa maison et Julien Malengraux retournait un bout de jardin. Man cueillait des légumes pour la soupe. Mar-Josèphe repiquait encore des poireaux. M. Nalonsart et le maître d'école étaient penchés sur une carte, l'oreille au guet.

— C'est sur Emines ou Suarlée qu'ils tirent, dit le vieillard.

Qu'était devenue la petite maison de Franc-Warêt et où donc se trouvait Agnès?... Une nouvelle marée de troupes déferla sur la région jusque vers cinq heures. L'abbé Mauvis arriva peu après. Beaucoup de personnes de Sur-la-Velaine qu'on croyait assassinées réapparaissaient : elles avaient vécu dans l'eau du canal trois jours et trois nuits. Un malheureux en était sorti avec une paralysie faciale

qui lui tordait le menton. Une femme avait été tuée en fuyant, mais le soldat meurtrier, en la voyant tomber à la lueur de l'incendie, l'emporta dans ses bras et la veilla jusqu'au matin. Il pleurait comme un enfant.

Jean Claramboux renifla bruyamment. M. Nalonsart le vit chanceler et le rattrapa par le bras :

— Qu'as-tu ?

Le jeune homme leva un doigt :

— Il en reste un dans toute la bande, dit-il, et deux grosses larmes se perdirent dans ses moustaches.

La pomme d'Adam du vieillard remua, et les grosses lèvres décolorées du vicaire. Ils se turent un instant, puis l'abbé Mauvis reprit son récit. Jacques Porignaux le potier était mort en crachant vers le peloton d'exécution. Les trois évoquèrent un instant la silhouette familière et fière du vieux pochard et M. Nalonsart se mit à rire nerveusement.

— C'était un gaillard, dit-il la gorge sèche.

Il cueillit une grappe de groseilles flétries et la dépouilla entre ses dents avec avidité. Le visage du prêtre s'éclaira et ses gros yeux fatigués semblèrent revivre et recouvrer un instant leur sérénité d'autrefois.

— Un médecin allemand, appelé Uhlmann (retenons son nom) a protesté auprès des officiers contre l'assassinat d'une femme qu'on venait d'apporter sur une civière à l'hôpital. Un Allemand a refusé de tuer un père entouré de ses six enfants. Les condamnés devaient être massacrés à la bayonnette : des soldats ont reculé devant l'ordre. On a dû faire appel à des volontaires. Le jeune

bandit qui présida aux tueries de la papeterie est le lieutenant von Bünau : il faut retenir aussi son nom. En revanche, un autre officier à cheval fit donner de la soupe et du chocolat aux ensevelisseurs, après avoir éloigné à coups de revolver les gardiens qui brutalisaient les malheureux : parmi eux, il en était qui enterraient leur père, leur fils ou leur frère horriblement mutilé. « Gentils civils », criait l'officier, qui ne savait que dire pour rassurer les prisonniers. D'ailleurs, ici même, près de la station, trois soldats ont dissimulé Victor Jeuniaux sous un tas de fagots et monté la garde auprès de lui toute la nuit...

Le vicaire, M. Nalonsart et le maître d'école se tenaient par le bras sans qu'ils y eussent fait attention. Du fond du jardin, Julien Malengraux les observait depuis tout un temps : ils étaient ridicules. Puis le vieux songea que l'abbé, qui se trouvait entre les deux autres, était malade, et il s'avança discrètement. Mais un avion survola la colline — le prêtre remarqua que le canon s'était tu —, une musique grêle monta de la campagne, les sentinelles du chemin de fer se mirent à chanter, et comme deux soldats passaient sur la route, M. Nalonsart alla à la grille, échangea quelques mots avec eux et revint, très pâle et tout en eau :

— Le dernier fort est tombé, dit-il.

Une locomotive roulait vers Namur et les sentinelles présentaient les armes à l'officier dont le manteau couleur de brouillard servait d'écran à la silhouette du machiniste.

II.

L'hiver allait venir et la guerre ne finissait pas. L'arrière-saison ayant dépouillé les arbres, on entendait tonner le canon au front français et dans les Flandres. Là-bas, la lutte prenait, depuis peu de temps, un aspect inattendu. L'armée belge avait, sur le conseil des éclusiers Geeraerts et Cogge, ouvert les bassins de Nieupoort à marée haute, inondé la région entre la voie ferrée de Dixmude-Nieupoort et l'Yser, et arrêté ainsi la marche de l'ennemi. Pour cinq francs, M. Nalonsart avait gardé deux heures un journal hollandais qui donnait des détails sur le miracle. Au moment où les Allemands se préparaient à bondir sur Calais et à tenter de culbuter les Belges dépourvus d'artillerie, les eaux montèrent lentement, coulèrent en lacets circulaires, dévorèrent leur proie de sable et transformèrent la ligne accidentée du front en un grand lac. Les batteries lourdes de l'envahisseur avaient été noyées et les tranchées envahies par la marée sous laquelle disparurent les hommes. Les survivants cherchaient les chaussées et fuyaient comme ils pouvaient sous la rafale des batteries belges qui déchiquetaient les processions affolées. Plus de dix mille cadavres allemands furent submergés dans le lac entre Pervyse, Ramscapele et Schoore. L'armée belge,

à bout de sa force, allait souffler un peu en restant en vigie au bord de l'eau sinistre.

— Les Allemands signeront la paix à la Noël, disait l'optimiste M. Ronamieux qui sévissait de nouveau dans tout le village.

Il portait à sa chaîne de montre un insigne marqué du drapeau national et avait obligé sa vénérable femme à se coiffer d'un chapeau copié sur le chapska des lanciers belges. Quant à Mar-Josèphe, elle était vêtue de noir. Son visage ridé était tout pâle dans son mouchoir de mérinos. Firmin était resté à Sart-Tilman, la nuit du six au sept août. Un habitant d'Ougrée, qui l'avait enseveli, avait apporté à M. Nalonsart le porte-monnaie du mort et un portrait de jeune femme que Mar-Josèphe ne connaissait pas. Elle ne pleura pas, mais elle garda deux longs plis verticaux et amers dans ses joues décolorées. Elle sut que son fils reposait avec deux cent vingt-sept autres soldats dans une tranchée comblée de chaux, et M. Nalonsart ne raconta à personne, pas même au maître d'école, que Firmin avait la moitié du crâne enlevée par un éclat d'obus. Pour ne pas grincer des dents, le vieux rentier ouvrit très fort la bouche :

— Une balle au milieu du front, Mar-Josèphe. Il n'a rien senti du tout.

— Rien du tout, avait confirmé le messager en tordant ses lourdes moustaches. Il avait l'air de dormir.

Puis, à deux, ils l'avaient éloignée de la haie et ramenée chez elle. Julien et sa femme étaient venus, Xavier et Fulvie, Marie Clarambaux et son fils. L'abbé Mauvis passa à son tour, les Mardigras, les Purnalle, M^{me} Ronamieux, apportant du beurre,

de la houille, des pommes de terre, du riz, du lard. Cornet lui remit même deux pigeons. L'homme était blême et tremblant :

— Voici des jeunes de mon Rouillé, Mar-Josèphe. Le gagnant du concours de Compiègne. La race est finie, puisqu'on nous oblige à les tenir au colombier.

Personne ne parlait du disparu. M. Ronamieux était arrivé, lui aussi, mâchonnant un discours en même temps que la pointe de sa barbiche. Mais M. Nalonsart leva un doigt si impérieux que le fonctionnaire en eut le sifflet coupé. Les jours s'écoulèrent autour du désespoir muet de la vieille. Elle recouvra un peu de sérénité en égrenant son chapelet à l'intention particulière du mort et elle reprit finalement ses habitudes laborieuses en racontant aux visiteurs les histoires d'un gamin qui se nommait Firmin et semblait ne l'avoir jamais quittée :

— Il avait des cheveux d'or, vous savez bien...

Jean Clarambaux avait pris les cours du second degré : l'instituteur en chef, M. Clocheteux, était tombé mort, le deuxième dimanche de septembre, le nez sur une police d'assurances. Le jeune maître travaillait sans enthousiasme. Il ne retrouvait pas la belle foi créatrice des années précédentes et il ne s'en désolait même pas. A quatre heures, il licenciat son petit monde en se disant qu'il avait gagné son pain. Et quel pain ! On eût pu le coller au mur comme un paquet de mastic, ou bien la farine de maïs, venue de la Hollande, était fade comme de la craie. Man avait vieilli et blanchi. Elle s'attristait aussi, sans le dire, parce que son fils ne se rendait plus à la messe le dimanche. Les soirées auraient

été mornes autour de la lampe à acétylène si M. Nalonsart ne les avait animées un peu en commentant les journaux étrangers, entrés clandestinement au pays et que le vieillard payait très cher. Agnès avait écrit de Folkestone : la guerre serait longue, disait-elle.

— Au moins jusqu'à Pâques, avait précisé le messager : un visage rasé et clos.

Il avait tiré la lettre de la doublure de son pardessus. Chez Vernoux, il enleva l'enveloppe du cuir de son chapeau melon, et chez Massin, de son soulier. Qui était-il ? D'où venait-il ? Il n'alla pas lui-même chez Bonnet : un poste de Bavarois occupait la maison contiguë. Ce fut le vicaire qui transmit le message.

De bonnes nouvelles. Malheureusement, le fils Marton, un petit bonhomme courageux et timide, brouettier aux fours à chaux, qui, poudré comme un Pierrot, avec sa tache de vin sur la joue gauche, revenait de son travail en souriant doucement à tout le monde, le petit Marton était resté le six octobre dans le fort de Waelhem, où les Allemands avaient fait sonner les clairons en l'honneur des survivants. Jules Sébaste était tombé sur la Nèthe le trois octobre : sa femme avait dix-neuf ans, une fillette d'un an et un autre enfant à la mamelle. Ernest Poiret, dont le chapska et le dolman aux brandebourgs blancs séduisaient les jeunes filles de la villette voisine, Ernest Poiret avait été tué le douze août à Haelen. On comptait neuf disparus dont on citait les noms en faisant une grimace. Le village avait donné ses fils comme autrefois, sous les ducs de Bourgogne et les rois d'Espagne, au service de qui des jeunes gens d'ici, aux vieux noms d'ici,

étaient restés en Lorraine et dans les Pays-Bas. Priez Dieu pour leur âme, disaient les anciens registres. Et l'abbé Mauvis, la voix brisée, avait chanté des messes pour les nouveaux morts.

— Demandez le *Courrier de la Région*...

C'était Vonnesche, le marchand de journaux : un gros visage pâle et couturé de petite vérole. Il passait dans la matinée. Il ne vendait plus de moules ni de harengs, mais ses cris aigus montaient comme autrefois par dessus les sureaux :

— *Le Courrier de la Région*... A lire entre les lignes. Vingt-cinq centimes le numéro.

A quoi bon ? La feuille était censurée par l'occupant et on savait, d'ailleurs, que les Allemands se trouvaient au-delà de Lille, d'Arras, d'Amiens et de Reims. Ils avaient fait un bond formidable dans le Pas-de-Calais et vers Paris, et, depuis la fin du mois de septembre, on se battait sur place, se disputant les ruines d'un hameau ou d'une ferme qui coûtaient quelques milliers d'hommes. D'interminables trains de troupes passaient, jour et nuit. De grands et forts gaillards, aux uniformes neufs, chantaient et jouaient de l'accordéon, assis sur de gigantesques canons garnis de banderoles, de serpents et de branchages. Par contre, les Bavarois qui occupaient le village étaient aussi fripés que leurs vêtements bleus. Ils avaient dépassé la quarantaine. Ils tâchaient de se faire bienvenir des habitants. On voyait de temps en temps le commandant de la place — un brave homme, disaient les soldats —, énorme et rond comme une tonne de bière, aux yeux de hibou, sommeillant sur son cheval blanc et suivi d'un dogue haletant à face humaine, dont le ventre ballottait entre ses pattes.

Le charbon manquait, les chemins de fer étant réservés aux troupes, et la pauvre mine de la colline était noyée. Mais, un dimanche matin, Julien Malengraux, qui avait déjà fait une tournée dans les champs, vint au jardin appeler son beau-frère :

— Eh ! Legendre... J'ai trouvé de la houille. Prends une pelle.

Xavier, peu convaincu, ne se décida à le suivre que lorsque M. Nalonsart et le maître d'école voulurent accompagner le découvreur. Ils allaient par la campagne où de grosses taupinières retenaient des croix saoules : les villageois assassinés se décomposaient dans la terre trempée par les pluies d'octobre. On citait des noms et rappelait des souvenirs. Les braves gens avaient dû mourir avec stupeur : des vieillards, des adolescents, d'anciens condisciples de Jean Clarambaux. Ils étaient là et leur tragique aventure restait invraisemblable. La ruée de l'armée étrangère les avait surpris dans leur jardin ou leur champ, ils n'avaient rien compris à ce qui se passait et moins encore à ce qui leur arrivait... Mais Malengraux disait en changeant sa riveline d'épaule :

— J'avais mon idée et elle était bonne.

La veine de charbon se trouvait presque à fleur de terre, à la lisière du bois, entre les buissons d'une clairière. Ses compagnons écoutaient, sans l'interrompre, le vieux d'ordinaire très avare de ses paroles, et ils allaient à sa suite dans les sentiers spongieux le long desquels les arbustes se rouillaient déjà. Tout devint silencieux un instant et ils entendirent tonner le canon.

— Ici, dit Malengraux.

Il cracha dans ses mains, souleva le gazon de la

pointe de son outil, tailla dans le schiste et découvrit une poudre noire dont la vue anima brusquement l'outil de Xavier. Les deux hommes piochèrent et pelletèrent sans s'arrêter. Les bronches de Julien sifflaient, pareilles à des tuyaux d'orgues, et la veste de Legendre se mit à fumer comme si elle venait de sortir de la lessive.

— Cela n'est ni riche ni épais, disait modestement Malengraux. De la terre-houille. Mais cela nous fera passer l'hiver.

Or Xavier dansait sur sa bonne jambe en jurant comme un possédé. Il abattait les arbres, ouvrait un immense chantier, y agriffait des machines, y faisait éclore des couvées de wagonnets, ramassait l'or à la tonne. Julien cracha sa chique dans un buisson :

— Plus vieux, plus bête. Il s'agit de tirer d'ici de quoi chauffer le village pendant la mauvaise saison. Comprends-tu, demi-doux ? A vingt-cinq mètres, c'est fini, sot panier ! Mon grand-père connaissait cela. Tu vois ces trous ? En 1848...

Puisque Xavier continuait à fumer comme une lessive et que la sagesse de son beau-frère le refroidissait tout d'un coup, M. Nalonsart le couvrit de son pardessus.

— En route, disait-il.

— Trois ou quatre puits, des cerceaux de charme et de noisetier, expliquait encore Malengraux.

Le pas allègre des hommes touchait à peine les chemins humides. M. Nalonsart allait trouver tout de suite le bourgmestre. On rencontra en chemin Omer Vinave et sa belle pipe en écume de mer : il fut engagé sur-le-champ. Le maître d'école embaucha encore deux autres mineurs et deux brouettiers.

— Ce n'est pourtant pas le premier avril? lui demandait-on d'un air sceptique.

— Julien Malengraux est un malin, disait fièrement l'instituteur.

Le lendemain, l'équipe était au grand complet, et comme les curieux surgissaient entre les buissons et les arbres, le vieux Julien fit de nouvelles recrues :

— Pas besoin de chandelles : nous voyons clair. Allez chercher des pics, des pelles et des brouettes. On creusera six puits.

Le surlendemain, dix fosses donnaient leur plein rendement. Après trois mois d'inaction, les hommes étaient tout heureux de se démener, car ils n'avaient pas voulu travailler à la reconstruction des ponts de la Meuse pour le compte des Allemands. Les brouettes n'allaient plus fort loin : des tombereaux attendaient leur charge au bout du sentier qu'on avait dû empierrer le premier jour. Le cri des treuils, enlevés aux puits du hameau ou fabriqués à la hâte, avait éloigné les derniers oiseaux. Et, le samedi suivant, l'équipe tout entière alla chercher ses bons communaux, comme au temps heureux des jours de paie.

Le fils Garin revint du siège d'Anvers. Il avait eu la jambe gauche brisée par une balle. La retraite de l'armée belge l'avait semé, avec des centaines d'autres, sur le talus d'une route et les Allemands lui avaient permis de regagner le village après sa convalescence. Il ne disait pas grand'chose. Certaines images semblaient le hanter : l'incendie gigantesque des tanks à pétrole et le voyage infernal des péniches en feu que halait la marée. Le bombardement lui avait dérangé le cerveau : un dépérissement nerveux, disait le médecin. Aidé de son

bâton, il s'en allait en boitant d'un hameau à l'autre, évoquant ici une église aux vitraux rouges qui éclairait le champ de bataille et soudain s'effondrait, et là, la folle sensation de s'enfoncer, en même temps que la coupole d'un fort, en plein sol, comme sous une cloche.

— Plus tard, voisins, murmurait-il en repartant. Plus tard, je vous raconterai...

Un matin, les gens filèrent, une bouteille à la main pour ne pas attirer l'attention de tout le monde, chez M. Craquebise, qui avait trouvé, disait-on, le secret de la fabrication du pétrole. Chacun pensait que le boutiquier ne volait pas trop ses clients : un franc le litre. Mais on tâchait de l'obtenir, par acquit de conscience, à quatre-vingts centimes ou même à soixante. M. Craquebise fut intraitable et les derniers venus s'en retournèrent bredouilles en cachant leurs bouteilles. Le tonneau fut vide au bout d'une heure. Quelques ménages fortunés avaient envoyé au magasin leurs enfants, l'un après l'autre, pour s'assurer une provision.

Cette soirée fut mémorable chez les Clarambaux. M. Nalonsart était parti l'avant-veille, avec la carriole du fermier, dans la province de Luxembourg où il avait des frères et des sœurs, paraît-il. L'original ne parlait jamais de sa parenté, mais des bruits terribles circulaient depuis tout un temps : la région avait été saccagée par les Allemands, on comptait plusieurs milliers d'assassinés et M. Nalonsart s'était décidé à entreprendre ce long voyage. Ce soir-là, la lampe à pétrole éclairait amicalement la solitude des Clarambaux. Le maître d'école en profita pour achever la lecture d'*Un ennemi du peuple* d'Ibsen et il soulignait à la règle et avec de

l'encre rouge quelques phrases d'une tonicité singulière en ce temps stupide et maudit : « *Un homme libre n'ose pas se couvrir de honte. Il doit pouvoir se regarder dans une glace sans avoir envie de se souffleter* ». Ou bien : « *Ils veulent m'enlever ma clientèle. A leur aise ! Il me restera toujours celle des pauvres gens qui ne paient rien. Eh ! mon Dieu ! ce sont eux, après tout, qui ont le plus besoin de moi* ». Le jeune homme rit à haute voix lorsque Stockmann s'excusa, au cours du charivari zoologique de la conférence, de n'être pas vétérinaire, et il souligna très proprement : « *L'homme le plus fort au monde est celui qui est le plus seul* ». Une belle soirée capable de vous redresser pour plusieurs mois. Man tricotait allègrement, pour rattraper le temps perdu, car elle avait peur de l'acétylène et de ses caprices : Julie Purnalle avait été brûlée par une explosion. Soudain, vers neuf heures, la mèche de la lampe se mit à crépiter sournoisement.

— Tiens ! Tiens ! dit Marie toute craintive.

L'instituteur releva le coton, la flamme fit un suprême effort, pétilla et s'éteignit. On dut rallumer la boîte de calcium et on n'osa pas aller voir ce qui se passait chez les voisins, à cause des patrouilles. Mais, le lendemain matin, la route et les jardins entendirent les doléances du village entier. Jean Clarambaux avait d'ailleurs découvert que seule une mince couche de pétrole couvrait le litre d'eau sale. Une procession de bouteilles et de bidons prit le chemin de la boutique de M. Craquebise qui, patiemment, remplit son tonneau et remit l'argent.

— Il vient de Huy, disait-il. De la maison Noiret. Elle le reboira, son pétrole.

M. Nalonsart revint de voyage un soir, les joues mal rasées et les traits creusés. Il ne parla pas le moins du monde de sa parenté, il signala seulement deux jours après que la famille se trouvait en bonne santé. Il ne la reniait pas, mais on sentait qu'il la méprisait : l'homme était si mystérieux ! Le soir de son retour, il partagea son ballot de tabac de la Semois entre le maître d'école, Xavier et Julien. Avec une volupté égoïste, les trois gaillards respiraient l'arome des feuilles que Legendre se chargeait de hacher.

— Je vais aiguiser mon couteau, dit Xavier en emportant naïvement sa part dans un essuie-main.

Profitant d'une absence de Man qui était allée remettre des crêpes à Mar-Josèphe (le pain manquait de nouveau et on broyait du froment dans les moulins à café), le vieillard raconta à Julien et au maître d'école la tragique invasion du Luxembourg. Un peu partout, la horde s'était servie de balles explosives pour incendier les maisons ; un simple d'esprit avait été mis dans un sac et traîné derrière un cheval qui galopa autour de l'église avec sa charge : le pauvre diable eut ainsi une mort affreuse. Des éclaireurs allemands se firent précéder par des civils, et, lors d'une rencontre avec une patrouille française, les soldats se couchèrent et les gens durent rester debout : les Français ne tirèrent pas et disparurent. Ailleurs, un malheureux avait été pendu à un arbre. Le village de Porcheresse était rasé par l'incendie. Partout les Allemands avaient commis des vols d'argent. Trois hommes furent carbonisés dans leurs maisons en flammes. D'autres étaient introuvables, emmenés en Allemagne, disait-on. Dans toute la province, des prisonniers français

furent martyrisés et laissés sans le moindre soin sous la pluie. Ethe comptait deux cent dix-huit fusillés sur quinze cents habitants, et deux cent cinquante-six maisons étaient brûlées. Un blessé français, couché sur une herse et qui levait les mains en l'air en demandant grâce avait eu la tête fracassée d'une balle. Les civils furent exécutés en présence des femmes. A Latour, septante hommes réquisitionnés par le service de la Croix-Rouge, furent fusillés et le curé avait eu le crâne brisé d'un coup de crosse de fusil.

— Voilà, ajouta M. Nalonsart en rallumant sa pipe à la lampe, la beauté de la guerre, auguste et sainte, qui berce les héros dans ses bras sanglants, comme dit ce vieil amuseur d'Anatole France.

Le vent miaulait à la fenêtre. Malengraux n'était plus qu'une masse arrondie et son souffle semblait railler le silence qui, sournoisement, emplissait la pièce. Le narrateur continua tout de suite son récit. Un uhlan avait achevé un soldat français d'un coup de lance, appuyant des deux mains sur son arme. A Bleid, quatre-vingt-quatre de ces malheureux blessés avaient été fusillés et le vicaire d'Etalle, pendu à un poteau du croisement des chemins. Le petit village de Rossignol comptait cent vingt et un martyrs civils, et plusieurs prisonniers de guerre français avaient été abattus par les bandits.

— L'officier responsable est le colonel von Tessmarr. Un nom à ne pas oublier.

La masse arrondie de Julien se mit à jurer et à gesticuler en faisant mine d'étrangler quelqu'un. M. Nalonsart ralluma de nouveau sa pipe. A Fouches, le bourgmestre fut attaché par les poignets aux ressorts d'une voiture et emmené ainsi jusqu'au

village voisin où on le pendit à un réverbère. Ailleurs, on viola des jeunes filles. Partout le vol et l'incendie. On ligota une femme et la menaça de la jeter dans une maison en flammes près de laquelle son mari mourait de deux balles dans la poitrine. Le petit village d'Izel était brûlé.

— On a vu, disait encore le narrateur en faisant signe au maître d'école qu'il avait soif, on a vu à Ethe des blessés français ramper sur les mains et les genoux, saignants, en chemise, les pansements détachés, se traînant enfin sous les marronniers du cimetière où on les fusilla. Des hommes ont dû rester agenouillés depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir et des otages furent privés de nourriture et de boisson pendant deux jours et deux nuits.

M. Nalonsart mit sa pipe en poche et vida sa tasse de café d'un trait.

— Ouvrez la porte, je deviens malade, dit Julien.

Le maître d'école se leva tout de suite, sortit et revint avec une bouteille de genièvre et ils burent tous trois, en silence, sans se regarder, et la main de Malengraux tremblait très fort. Le narrateur semblait s'être débarrassé d'un cauchemar. Il ralluma une fois encore sa pipe.

— Tout le sud de la province a été martyrisé. Je veux citer encore un fait...

Mais Man rentrait et M. Nalonsart parla de l'hiver qui allait venir. La veillée fut très courte : on s'ennuyait autour de cette misérable lumière capricieuse et on se souhaita la bonne nuit. Le sommeil de Jean Clarambaux fut très agité : il rêva qu'il faisait partie d'une troupe de cavaliers victo-

rieux qui prenaient possession d'une ville inconnue. Il entendit nettement l'air des trompettes d'*Aïda* de Verdi qui célébrait l'entrée triomphale des vainqueurs. Le jeune homme redressait la taille sur sa monture dont il caressait amicalement l'encolure. Il pénétrait donc dans la cité déserte — une vieille ville aux maisons à l'ancienne mode — et, magnanimement, comme l'imposaient les trompettes, il souriait vers les visages blêmes des habitants collés aux fenêtres... Il s'éveilla et longtemps il se demanda où il avait entendu cette musique. Il ne se le rappela point cette nuit-là et il se rendormit en murmurant :

— Comme cet air de marche est généreux.

Le lendemain était un dimanche. Le jeune homme vint saluer son vieil ami qui fumait une pipe à la fenêtre. La Meuse maussade semblait sortir d'un four à plomb. La bise, qui se plaignait sous la porte, agitait les rameaux des sureaux, nerveusement. Les sommets des ormes de la levée ressemblaient à des fumées dans le flou du matin, et la crête de la colline boisée, à une caravane en marche. Un peuplier d'Italie caressait les nuages de son gigantesque épi. Une vieille femme, revenant du bois, brouettait un buisson au bout du chemin.

— C'est Mar-Josèphe, dit le maître d'école. Je vais à sa rencontre.

M. Nalonsart le retint par la manche. Déjà un homme avait écarté la vieille et poussait allègrement le véhicule devant lui. Un soldat allemand. Les deux amis se regardèrent en silence, le visage rayonnant, et ils semblèrent poursuivre un rêve parallèle en contemplant le paysage. Un peu de grésil poudrait les toits. Le parc du château se dépouillait et les

maisons du hameau des bateliers étaient visibles derrière les bouleaux blancs, les sapins métalliques et la toison de lierre des murs. L'automne laissait traîner au jardin des laques et du bronze. Des feuilles mortes, roses et sanguines, dansaient en rond dans la cour. Un train passa lentement : un convoi de blessés. Croix rouge sur champ blanc : du sang sur de l'ouate. Il disparut. L'Allemand poussait la brouette de Mar-Josèphe dans la cour, saluait la vieille et s'en allait.

M. Nalonsart et Jean Clarambaux se regardèrent de nouveau en souriant, mais un deuxième train de blessés passa, suivi aussitôt d'un troisième. Le visage du maître d'école se crispa : le pauvre garçon n'aurait jamais dû voir de laides choses. Quelques semaines après la tragédie d'Andenne, il avait eu pitié d'une colonne de quinquagénaires du *landsturm* qui se traînaient péniblement le long de la route boueuse sous une pluie torrentielle. Et, en ce moment encore, les frontières sanglantes de la guerre surgissaient devant ses yeux grands ouverts par la douleur. La silhouette de M. Ronamieux passa derrière les maigres sureaux : l'homme avait un sourire diabolique en regardant s'étirer le train. L'instituteur blêmit et le vieillard s'en aperçut :

— Ronamieux est une canaille, mais tu es un sot. Chacun de ces blessés sur lesquels tu t'apitoies pouvait rester chez lui. Ce n'est pas le kaiser qui est responsable de la guerre — il ne risquera jamais sa peau dans une tranchée —, c'est le soldat allemand et c'est l'armurier allemand...

Mais Jean Clarambaux s'en allait : il avait besoin d'air. Il contourna le jardin pour ne pas rencontrer M. Ronamieux qui criait à Julien Malengraux que

la retraite était générale sur tout le front et qu'on évacuait les postes de la Croix-Rouge. Le canon grondait confusément comme un orage lointain. Le jeune homme consacra l'après-midi et la soirée à la correction machinale de devoirs d'élèves.

Le lendemain, en sortant de l'école, le cœur épanoui, il s'attarda sur la route pour voir passer trois pauvres vieux et des enfants, dont deux fillettes blondes, vêtues de noir, qui allaient chercher de la soupe à la « commandanture ». Comme cela faisait du bien ! Le maître d'école n'avait jamais mis les pieds au château, mais il savait ce qui s'y passait pour avoir avidement interrogé ses élèves sur ce sujet. Les gosses aimaient la corvée pour ses nouveautés : ils entraient dans les salles, admiraient les grandes marmites de cuivre, appelaient déjà les soldats par leurs prénoms et revenaient en croquant un morceau de chocolat ou en fumant une cigarette. Ils se disputaient parfois à propos de Karl ou de Fritz. Les Bavaois avaient même adopté un adolescent dont le père et le frère — les Nassart — étaient restés dans les jardins, la nuit du dix-neuf août, et dont la mère était morte peu après. Dans les cuisines, où voyageaient les vestes salies entre les nuages de vapeur, gosses et soldats s'interpellaient :

— Wilhelm !... chocolat !... Karl !... viande !...

Les deux petites filles en noir, des orphelines du dix-neuf août, elles aussi, restaient timidement devant la porte, toutes menues dans leurs cabans, de grands yeux bleus baissés sous le bonnet de laine d'où s'échappaient des mèches blondes. Alors venait le gros Arnold, gonflant sa veste grasseuse, son pantalon et ses pantoufles. Il croisait ses bras de gorille, hochait son énorme trogne et sa tête chauve,

se penchait sur les fillettes, les enlevait toutes deux à la fois, en même temps que leurs cruches, et les emportait dans son antre. On restait tout un temps sans les revoir. Sur ces entrefaites, des vieilles et des vieux étaient venus aussi, l'air fort gêné. Mais les brasseurs de soupe leur souriaient, leur donnaient une prise de tabac, une poignée de sucre ou un quart de mètre de saucisse séchée :

— Eh ! papa.... eh ! maman

Les vieilles gens, qui n'avaient plus bien mangé depuis le jour précédent, buvaient leur soupe sur le chemin du retour, assez doucement pour ne pas se brûler et assez vite pour que le breuvage où nageaient graisse et viande ne se refroidît pas. L'ogre Arnold réapparaissait, ses grosses jambes encadrées des deux fillettes qu'il n'avait pas mangées. Elles avaient tout simplement dévoré leur ration en silence et repartaient, leurs cruches pleines, mesurant leurs pas, plaçant un sabot devant l'autre, prudentes, sages, fragiles, identiques. L'ogre les regardait s'en aller :

— Demain, disait-il.

Il riait très fort pour qu'elles revinssent. En songeant à tous ces tableaux d'un évangélisme violent, le jeune maître d'école mangeait, lui aussi, de grand appétit, la soupe plutôt maigre de Man. Or, un soir, l'ogre, rappelé dans son pays, recoiffa son casque, reprit son sac et son fusil, et se mit à la recherche de deux petites filles blondes, Mariette et Georgette, qui habitaient il ne savait où. De passant en passant, il arriva enfin auprès de Jean Clarambaux qui connaissait l'allemand, lui avait-on dit. Il voulait revoir les bambines et, poliment, les doigts touchant le casque, il s'inclinait

devant l'instituteur qui l'emmena dans le haut du village, vers une maison brûlée. Arnold était cordonnier et avait dix enfants : dans l'obscurité, sa main s'éleva dix fois pour indiquer les tailles de sa nichée. Il s'ennuyait à la guerre, murmurait-il. La guerre était mauvaise... Les deux hommes s'arrêtèrent devant une baraque aveugle : les fenêtres étaient en tôle. Jean Clarambaux frappa à la porte de bois blanc :

— Madame Julia, c'est le maître d'école.

Les planches bougèrent et une ombre remua sur le seuil.

— Voici, Madame Julia. C'est le soldat qui donnait de la soupe à vos enfants. Il vient leur dire au revoir parce qu'il s'en va.

Une toute petite ombre se colla contre la grande et, le Bavaois s'étant mis à tousser, elle dit :

— C'est Arnold.

La femme était rentrée et faisait flamber une allumette et comme les deux hommes restaient sur le seuil en compagnie de Mariette et de Georgette, accourue à son tour, elle s'excusa :

— Il ne fait pas fort beau. Venez tout de même. J'allume la veilleuse.

Arnold dressa son fusil contre le mur et entra, tenant par la main les petites filles et toussant. Le maître d'école le suivit. L'Allemand avait déjà enlevé sa coiffure. Honteux, le visage chiffonné, il vit dans l'ombre le poêle, le matelas, la table d'osier, le plafond de planches rugueuses. Il respira largement l'odeur de cendres moisies, baissa soudain la tête et souffla dans le fond de son casque :

— Pardon, Madame, pour votre monsieur et votre maison. Pas moi. Moi, cordonnier. (Il fit mine

de marteler dans le vide pour être bien compris.)
Moi, bon garçon, moi, dix enfants.

D'une main énorme, il marqua dans l'obscurité les dix tailles de sa nichée. La femme restait distante, pareille à une statue. Un caprice de la veilleuse découvrit son visage : il était jeune et pâle, aussi candide que ceux de Georgette et de Mariette, mais plus allongé et plus gris. La veilleuse l'abandonna. Arnold avait mis un genou en terre pour serrer les petites contre lui et il leur parlait en allemand, d'une voix de fausset, puérile et comique. Le maître d'école attendri faisait un effort pour comprendre le patois de l'étranger :

— Poissons d'or... pas riche... un peu d'argent. Pas le dire à maman. Pas oublier le gros Arnold.

Il se releva, s'inclina devant la maigre statue, embrassa les fillettes en s'essuyant les moustaches, et s'en alla :

— Pardon, Madame.

Les trois ombres vinrent sur le seuil et les petites voix dirent :

— Au revoir, Arnold.

Une autre voix toute fêlée ajouta :

— Bonne chance, Monsieur.

L'instituteur traduisit le souhait aussitôt et Arnold toussa avant de répondre :

— Merci, Madame.

Le soldat enleva son fusil et les deux hommes s'en allèrent sans se retourner. Le Bavarois tenait la tête baissée. Il trébucha soudain, dans les décombres de la maison. Le maître d'école lui prit le bras et la grosse main du soldat serra sa main. Puis l'étranger parut se ressaisir. Quelle heure était-il ? Où se trouvait la station ? L'instituteur con-

duisit l'homme jusqu'à la gare, à deux cents mètres du hameau incendié. Son compagnon disait en français, pour que le mot ne se perdît pas sans doute : « Misère... misère... » Au moment d'entrer dans la station, le soldat se mit au port d'armes et salua Jean Clarambaux qui souleva son chapeau, puis tendit sa main qui disparut aussitôt dans les doigts énormes de l'Allemand.

— Dieu vous garde, dit celui-ci en s'effaçant derrière les planches de la salle d'attente.

Une dizaine de Bavarois, déjà courbés par l'âge, qui battaient la semelle sous un véritable nuage de tabac et qui avaient assisté à la scène, saluèrent à leur tour l'instituteur lorsqu'il passa devant eux, et à eux aussi, il ôta son chapeau. Ce fut sa première compromission et il n'osa en parler ni à M. Nalonsart ni à Man. Son secret lui réchauffait la poitrine. Dans son lit, l'échine nerveuse, il songea longtemps à ce qui pourrait hâter la venue de la paix. S'il pouvait pleuvoir durant trois ou quatre mois, à seaux ?... Si un tremblement de terre séparait brusquement les armées ?... Il comprit enfin qu'il n'était qu'un grand enfant, qu'il n'osait pas avoir recours aux hommes, qu'il n'appelait que les éléments à son secours, et il s'endormit, le cœur gros.

Peu de jours après, M. Nalonsart se procura trois feuillets d'une revue française qui donnait des détails sur les sauvages combats de Dixmude, dont les nuits sanglantes, du seize au vingt-six octobre, étaient illuminées par les villages en flammes. Le vingt, particulièrement, on s'était mitraillé avec rage de part et d'autre. Les Belges avaient progressé de position en position pendant que les maisons tom-

baient en poussière autour d'eux, et parfois une grappe d'hommes sautaient en l'air et se fracassaient le crâne sur la chaussée. Vers Beerst, le 11^e et le 12^e de ligne avaient embroché à la bayonnette les fuyards allemands. La nuit, les ennemis s'étaient rués à l'attaque en rugissant comme des fauves : ils battirent de nouveau en retraite. Le vingt-deux, entre Essen et Kappelhoek, des colonnes grises tout entières furent balayées par l'artillerie. Les Allemands se vengèrent par un bombardement intensif des tranchées occupées par les Belges et les fusiliers marins : des morceaux d'hommes étaient projetés dans tous les sens. Dixmude en feu éclairait les combats nocturnes. On évacua les blessés sous la mitraille et dans la chaleur du brasier, et on résista stoïquement à l'ennemi qui tentait d'encercler la ville en flammes et d'y pousser ses défenseurs...

— Il ne restera plus un seul soldat belge, dit sourdement Julien Malengraux lorsqu'il vit M. Nalonsart vider sa goutte.

Xavier laissa retomber sa main arrondie en cornet autour de sa bonne oreille. Le maître d'école attendait la suite avec anxiété, bien que les événements fussent vieux de plusieurs semaines. Il faisait très doux et silencieux dans le bureau du rentier. La chatte dormait dans la corbeille à papier, la flamme de la bougie bougeait à peine quand le lecteur remuait ses feuillets. Par les vitres de mica, le poêle éclairait le parquet et le lambris. Les hommes restaient figés dans l'obscurité. Seuls le visage et les mains de M. Nalonsart vivaient sous la caresse de la lumière. Dehors, il neigeait ; l'hiver était venu. Depuis trois jours, on eût dit que les flocons étouffaient le bruit du canon.

— Tous ces noms sont bien étrangers, remarqua Julien. C'est drôle. A cause de ce qui se passe là-bas, je songe à un pays de sauvages.

Il sourit avec humilité. Jean Clarambaux se rendit compte à son tour que les noms des localités avaient une sonorité lugubre. M. Nalonsart reprit sa lecture. Dans la nuit, un peloton du 11^e de ligne avait été massacré par des Allemands ivres, qui furent d'ailleurs embrochés, vers trois heures du matin, par les fusiliers marins et deux autres compagnies du 11^e. Le vingt-trois, très tard dans la nuit pluvieuse, alors que Dixmude brûlait toujours, une nouvelle attaque ennemie fut repoussée. Mais, le vingt-quatre, l'armée belge dut battre en retraite devant un formidable assaut et un bataillon du 10^e de ligne, lancé à l'attaque, périt jusqu'au dernier soldat sous la rafale de la mitraille dont la fumée ne quittait plus le sol. Vers le soir, dans l'illumination diabolique des schrapnels, la ruée immense de l'ennemi s'effaçait, se relevait, pataugeait dans le sang des morts et des blessés hurlants, diminuait à chaque pas et venait se battre, homme contre homme, loques et boue, dans les tranchées belges. Ce ne fut pas une lutte stratégique, mais une rixe sauvage et infernale où des rugissements de fauves couvraient les plaintes des victimes. Le lendemain, à l'aube, des hommes sanglants sortaient des monceaux de morts et rampaient en gémissant vers un peu d'eau et vers la grâce. M. Nalonsart se versa une nouvelle goutte et la vida d'un trait, et ses hôtes remuèrent dans l'obscurité.

— Canaillerie... canaillerie, murmurait Xavier pour lui seul et croyant, à coup sûr, qu'on ne l'entendait pas.

On ne savait pas toujours ce qu'il voulait dire et son laconisme de sourd n'aidait guère ses auditeurs à pénétrer sa pensée. Mais un large geste de sa main semblait avoir voulu embrasser la guerre tout entière. Il empoigna tout de suite sa bonne oreille parce que M. Nalonsart reprenait ses feuillets.

La lutte pour Dixmude se termina donc par une tragédie incroyable. Vers une heure du matin, une bande d'Allemands rafla des prisonniers belges, les poussa devant elle et à Caeskerke leur demanda de lui indiquer où se trouvaient les fusiliers marins qui lui tuaient des hommes. Les Belges se turent et tombèrent, l'un après l'autre, sous les coups de revolver. Les assassins se firent prendre à l'aube et furent exécutés sur-le-champ...

A ce moment, la sonnette grelotta dans le vestibule et Jean Clarambaux se leva pour aller ouvrir. M. Nalonsart glissa les feuillets dans un tiroir de son bureau : aucun des quatre hommes ne désirait séjourner un mois dans la prison de Huy ou payer cinq cents marks d'amende. C'est pourquoi on fermait la porte pendant les lectures prohibées. Le notaire d'un village voisin s'était fait prendre la semaine d'avant.

— Ce n'est que moi, disait Man sur le seuil, son châte pailleté de neige. Je reviens un peu plus tôt : Mar-Josèphe a la migraine.

On changea aussitôt de conversation et on se souhaita tout de suite une bonne nuit. Le messenger fit une brève apparition peu de temps après, un dimanche matin. On ne le reconnaissait pas : il avait laissé pousser sa barbe, noire, drue et raide. Elle le vieillissait et les yeux de l'homme étaient impénétrables. Il fut aussi silencieux que lors de sa

première venue. Il sortit la lettre de la manche de son veston. Quelques lignes : Agnès était infirmière dans un hôpital de Calais et deux de ses frères s'étaient engagés... Déjà l'étranger était reparti : il n'acceptait pas d'argent. Ironie du destin ! Deux jeunes êtres, vivant comme leurs ancêtres, depuis trois ou quatre siècles, ou mille ans peut-être, à une heure de marche l'un de l'autre, deux jeunes êtres s'étaient choisi une vie et une maison, désormais occupée par un poste d'Allemands, et des événements qu'ils ne comprenaient pas avaient amoncelé entre eux des cimetières de milliers de cadavres et des forêts de mitrailles. Jean Clarambaux eut, ce jour-là, la nette sensation que son idylle était irrémédiablement dévastée, mais il enfouit sa douleur au plus profond de son cœur, comme faisait, paraît-il, la race paternelle. Deux hommes se disputaient sa vie : le timide et le fort. Tour à tour, la mère le repliait craintivement sur lui-même et le père le redressait d'un coup. Le maître d'école confia au messenger, qui repassa vers midi, une lettre brève, à la fois tendre et virile, par laquelle il acceptait vaillamment son destin. Man et M. Nalonsart remarquèrent que son visage avait durci : seuls, les yeux gardaient leur reflet inquiet et doux. Man se taisait timidement et M. Nalonsart ne trouva rien de mieux que d'offrir au jeune homme le *Brand* d'Ibsen :

— Voici l'écrivain du moment. Ton pauvre Tolstoï est rudement bafoué... Mais lis ceci qui vaut cinquante litres de vin de quinquina.

L'instituteur ouvrit tout de suite le volume pour exercer sa volonté et peut-être se désintoxiquer. Il ne fut pas déçu. Chaque fois, le rude et magique

décor ibsénien ensorcelait Jean Clarambaux. Ici, les éléments : la pluie, le brouillard, la neige, les avalanches, les orages étaient des acteurs diligents. L'âpreté des scènes tonifia le maître d'école, comme l'avait espéré le vieux rentier. Mais Agnès — elle se nommait aussi Agnès et s'identifiait avec la bien-aimée — leur apportait sa douleur de mère de qui l'enfant reposait au jardin, d'un sommeil éternel. Et, le soir de Noël, elle levait le rideau de la fenêtre pour voir la tombe couverte de neige, et Brand l'obligeait à baisser le rideau. Il l'obligeait même à donner les vêtements du petit mort — de chères reliques — à l'enfant nu de la pauvre qui passait. Oh ! l'émouvante figure de militant des pauvres dont le cœur saignait secrètement, mais qui n'avait jamais un geste de faiblesse.

Jean Clarambaux courut le soir chez M. Nalonsart, en serrant le livre contre sa poitrine, comme il faisait au temps de sa petite enfance. Chaque fois, son vieil ami mettait la main sur la nourriture spirituelle qui redressait le maître d'école. Son érudition n'était jamais en défaut. Depuis des ans, l'instituteur se posait les mêmes questions : « Qui était cet homme ? Pourquoi avait-il cherché une vie stérile ? A quelle immense déception devait-il son universel scepticisme ? » En ouvrant la porte, il se promettait d'interroger filialement son bienfaiteur. Mais il trouva le vicaire debout de l'autre côté de la lampe à calcium et d'une bouteille de vin.

— J'allais m'en aller, disait le gros homme attristé. Mais vous tombez à pic. Nous parlions de vous, déserteur...

La belle assurance et l'enthousiasme du lecteur de *Brand* tombèrent tout à coup. Il pâlit et rougit,

puis, sans relever la tête, serra le dossier d'une chaise dans la chère pièce devenue brusquement hostile. Il avait parfaitement compris et il songea qu'il allait dire :

— J'ai eu beaucoup de peine. C'est passé. Je ne crois plus en Dieu. Les Allemands me l'ont tué, laissant un grand vide dans mon cerveau et dans ma vie. Je dois combler ce vide. Par quoi? Je l'ignore encore.

Il se tut. Il se contenta de regarder simplement le vicaire qui s'était rassis et qui soulevait son verre sans le toucher des lèvres. Le jeune homme se remettait déjà. Il cherchait les mots définitifs et il les trouva. Voici ce qu'il eût voulu dire :

— Il ne faut plus qu'une hypothèse soit le moteur de mon activité. Vous parlez de l'harmonie universelle. La guerre — aspect minuscule de la lutte universelle — m'a fait découvrir le chaos universel.

Il n'ouvrit même pas la bouche. A quoi bon? Ces mots « définitifs » n'étaient que de pauvres mots pédants et ridicules. Puisque la brebis égarée se taisait, le prêtre vida son verre, s'essuya les lèvres avec son mouchoir de couleur et ferma un instant ses yeux qui étaient infiniment tristes. Voici ce qu'il eût voulu dire, à son tour :

— La recherche est la damnation de l'homme dont les moyens d'investigation sont limités. Mon cher ami, j'ai beaucoup aimé la métaphysique dans le temps : c'est une séduisante acrobatie intellectuelle. Au séminaire, j'étais très fort, vraiment. J'ai pris cette acrobatie en grippe parce que, depuis mille cinq cents ans, elle n'a jamais songé à donner une croûte à celui qui mourait de faim. Aujourd'hui, lorsqu'au nom de Dieu, je porte deux pains à la

vieille Catherine de Sur-la-Velaine, je fais plus pour Dieu que deux gros volumes d'enseignement...

Le prêtre se tut, parce qu'il n'était pas habitué à parler ainsi dans sa chaire de vérité. Ce muet duel durait depuis trente secondes. M. Nalonsart ne se réjouissait pas du tout du désastre qui s'abattait sur ses deux hôtes. Il se leva, dans l'intention de rompre le vertigineux silence que, du dehors, berçait le vent d'hiver. Il eût voulu dire, lui aussi :

— La franc-maçonnerie a failli à sa tâche. Aussi bien ai-je renvoyé mon tablier au mois d'octobre.

A quoi bon? Le vieillard se contenta de prendre le livre des mains de Jean Clarambaux. Il en vérifia le titre, fit glisser les feuillets sous ses doigts, retira sa pipe pour envoyer deux ronds de fumée vers la misérable lampe à calcium, déposa sa pipe sur la table, enleva son lorgnon, colla les yeux sur une page et lut :

— *L'Eglise n'a ni limite ni enceinte. Son plancher est la terre verdoyante, les bruyères, les pins, et le fjord, et la mer. Seuls, les cieux peuvent étendre sur elle une voûte assez grande. Homme, c'est là que tu dois travailler. Le labeur de la semaine n'est pas fait pour profaner ce temple qui s'étendra sur tout, comme l'écorce revêt l'arbre entier. Et la vie se confondra alors avec la foi. Dans cet abri, la loi, l'enseignement et nos plus simples œuvres formeront un seul tout, le travail quotidien s'unira aux élans vers le ciel, aux jeux des enfants sous l'arbre de Noël, à la danse royale devant l'arche...* (Le lecteur eut un sourire narquois ou ému.) Voilà de quoi vous consoler tous deux.

Les trois se regardèrent et ils sentirent combien ils s'aimaient, combien ils étaient proches l'un de l'autre, celui qui ne croyait plus à la réalisation de

ses vieux rêves déchirés, celui qui simplement croyait en Dieu, et celui qui se rejetait désespérément vers les hommes au pire moment de leur histoire. Décidément, Jean Clarambaux vivait des heures pleines qui d'un adolescent font tout à coup un adulte...

Mais on ouvrit la porte et la voix de Man appela dans le vestibule :

— Venez vite voir !... Un dirigeable !

Ils sortirent en courant, perçurent tout de suite le ronflement du monstre, mais interrogèrent vainement la nuit brumeuse. D'un doigt prudent, Marie Clarambaux cherchait la masse mouvante qu'elle avait aperçue dans les nuages.

— J'ai vu des lumières, disait-elle, et j'ai eu une grande peur. Le voilà...

Elle rentra la tête dans les épaules. L'énorme engin surgissait, livide, allongé, tacheté de points clairs, bruyant, sinistre, angoissant, entre deux écharpes de brouillard. Le cœur des trois hommes se serra. L'étrange apparition s'effaça, mais son bourdonnement persistait : le zeppelin se dirigeait vers Namur. On entendit des voix qui murmuraient dans les jardins invisibles. Marie Clarambaux grelottait.

— Au revoir, mes amis, disait le vicaire.

Il leur serra vigoureusement la main et s'en alla. Le maître d'école et sa mère s'éloignèrent à leur tour. Les patrouilles devenaient très sévères : des aviateurs français avaient dû atterrir dans le Luxembourg, le moteur en panne, et ils restaient introuvables. M. Nalonsart ferma sa grille : la serrure eut un appel de mouette dans la solitude du hameau.

Vers la Saint-Nicolas, un Dinantais rendit visite à ses cousins les Purnalle. Un vieillard taciturne et maigre comme un clou dans ses vêtements qui n'avaient pas été confectionnés pour lui. Son bras gauche ne bougeait plus : il avait eu l'épaule fracassée par une balle le vingt-trois août. Impassible, pareil à une statue malgré le froid qui gelait la route, les yeux absents, il raconta au maître d'école le sac de la ville. Elle comptait sept mille habitants : six cent quinze personnes, dont septante-cinq femmes et trente-cinq enfants de moins de seize ans, avaient été fusillés. Trois cents maisons sur quatorze cents restaient debout. Le vieux ne savait pas au juste ce qui s'était passé. Il ne se rappelait que des images : des monceaux de cadavres, une femme enterrée vivante, des demeures en flammes, des soldats allemands vêtus de robes de moines qu'ils avaient volées aux Prémontrés, des civils, bras levés, servant de boucliers aux troupes ennemies sur lesquelles tiraient les Français, une masse confuse d'hommes abattus sous les yeux des femmes et des enfants, des blessés gémissant deux jours et une nuit et mourant faute de soins...

— On a laissé brûler vive dans sa maison une femme dont la jambe était brisée, dit-il sourdement. Votre tabac est bien bon : il y a longtemps que je n'en ai fumé de pareil. Moi, je n'ai plus personne.

Son épaule valide sembla secouer son destin et Jean Clarambaux vit qu'il désirait terminer son récit... Lui et quelques voisins étaient liés par le bras : on tira dans le tas, il fit le mort, mais les cadavres tombés sur lui l'étouffaient, et, comme il remuait, on tira de nouveau sur lui sans l'atteindre. Le lendemain, il se sauva dans un bois, et, le surlen-

demain, il vint enterrer sa fille qui avait le crâne ouvert.

— Il gèlera cette nuit encore et le charbon est rare, fit-il. L'hiver sera dur. Au revoir, et bien du bonheur.

Ce soir-là, M. Nalonsart apprit à ses voisins qu'un député socialiste allemand nommé Karl Liebknecht avait voté contre les crédits de guerre. Le journal hollandais ne donnait pas le texte de sa déclaration, mais, en revanche, un journal allemand publiait en lettres grasses la protestation de la fraction social-démocrate du Reichstag qui reniait le seul homme resté fidèle à son programme.

— Ce malheureux paiera cher son honnêteté, conclut M. Nalonsart.

La Saint-Nicolas fut morne et silencieuse : les enfants n'y comprirent rien. Le vieux saint n'apporta ni jouets ni friandises : quelques noix, des pommes, des sabots neufs, des vêtements de laine qu'on avait tricotés à la maison, des galettes du pays. La guerre barrait le passage aux dattes, aux figues et aux oranges. Quant aux trompettes, aux poupées, aux jeux de patience, ils venaient d'un pays où l'on ne fabriquait plus guère que de vrais fusils qui tuaient les hommes. On expliquait cela aux plus âgés, déçus à la fois et fiers d'être mis au courant de mystères que seules connaissaient les grandes personnes. Aux plus petits désolés, on disait que l'âne du saint s'était noyé en Meuse. La tristesse était visible sur le visage des pères et mères qui en oubliaient leur propre misère :

— Ces innocents n'ont rien eu. Quelle journée !...

On mettait ses vieux vêtements, on voyait des gens user des souliers trop larges ou boitiller dans

des chaussures trop étroites. Ne trouvant plus de cuir, on utilisait des morceaux de courroie pour les ressemelages, et, pour se chauffer, on dépouillait les bois d'alentour. On fabriquait du pâté de foie avec des haricots et de la soupe avec des rutabagas ligneux. Des tourmentes de neige se ruèrent sur la région qui s'assoupit dans un sommeil inquiet, et les écoles restèrent à peu près vides. Les flocons étouffaient le bruit du canon, mais on savait que, là-bas, dans les Flandres, les soldats gelaient dans les tranchées. De nouveaux noms s'étaient ajoutés à ceux des morts et des disparus. Ils évoquaient des visages familiers : carriers, mineurs, hommes des fours à zinc, cultivateurs, chauffourniers. Tombés au champ d'honneur, disait le vicaire qui recommandait leur âme après celle des anciens trépassés de la paroisse. A Furnes, à Zonnebeke, à Houthem-Sainte-Marguerite... Où était-ce? On demanderait aux plus instruits de chercher les localités sur les cartes des journaux, et les femmes : les vieilles mamans, les jeunes veuves, les sœurs sortaient du temple en sanglotant.

— Jules Bodefond, qui est-ce? interrogeait une voix dans le parvis.

— Le fils du Gros-Gueux, vous savez bien...

D'autres encore avaient froid dans les camps allemands et on leur envoyait ce qu'on pouvait. On s'acheminait ainsi vers le nouvel an. Le pays semblait mort dans la bise et le gel. Le soir on devait masquer les fenêtres — avec des châles ou du papier — et le village s'endormait dans les ténèbres. Parfois, une auto passait, transportant des officiers au manteau blanc et lançant au tournant des routes trois notes agressives de musique. Des mendiants

parcouraient la région, malgré le mauvais temps : ils venaient des communes saccagées en août. Boiteux, manchots, unijambistes, faces brûlées ou couturées. Ils ne racontaient pas leur histoire, ils disaient simplement le nom sinistre d'une localité, on hochait la tête et on leur donnait des pommes de terre. On n'avait d'ailleurs pas encore faim, ni froid. Mais les mois mauvais d'avant le printemps étaient là, et, pour ne pas trop y penser, on jouait des noix aux cartes ou au loto, à la lueur de la lampe à calcium ou de la veilleuse piquée dans de la graisse de cheval.

Quant aux journaux, « ils racontaient toujours la même chose », c'est-à-dire que, chaque jour et chaque nuit, des milliers d'hommes tombaient, tout autour de l'Europe en folie, mais on ne citait pas leurs noms, on ne les comptait même plus, parce qu'il y en avait des dizaines de millions qui se battaient et que les déchirures du front étaient comblées aussitôt par de nouveaux condamnés à mort. Il n'y avait donc rien à signaler. Les communiqués étaient d'une monotonie désespérante songeait M. Ronamieux.

La matinée du premier janvier fut morne. On se souhaita la bonne année, avec ferveur, mais sans joie, la même interrogation dans les yeux. Quand la guerre finirait-elle ? N'allait-on pas mourir de faim ou ne serait-on pas massacré dans le reflux des armées ? En cachette, à la tombée du jour ou avant l'aube, on s'était creusé de risibles abris dans la terre durcie, au fond des jardins ou sous les caves.

— Bonne année ! Une parfaite santé !

La grande rixe européenne avait étouffé les petites querelles des villageois. On se serrait les mains, on se regardait au fond des yeux, on s'aimait dans

le deuil et l'angoisse et les pauvres gens remerciaient d'un regard reconnaissant l'imperturbable M. Ronamieux qui faisait le tour de la commune :

— Bonne année ! Les Allemands signeront la paix à Pâques.

Un matin que le pays était tout blanc et figé sous le froid, on vit cheminer le vieux petit Müller sur la grand'route. Il chancelait, pareil à un homme ivre, dans ses vêtements trop larges et son visage broussailleux et livide était gros comme deux mains jointes. Il habitait depuis un demi-siècle un village voisin, son fils combattait dans les rangs belges à l'Yser, mais lui était Allemand. Dès les premiers jours d'août, on l'avait reconduit presque à la frontière et il avait erré dans les villages martyrs, traqué par les envahisseurs dont il ne connaissait pas la langue — pas un traître mot — et suspecté par les habitants à qui son nom ne plaisait pas : on croyait avoir affaire à un espion. Finalement, un officier lui avait délivré un passeport et il était revenu à pied, d'étape en étape, traînant ses orteils saignants et ses septante-deux ans, logeant au hasard, s'informant partout du sort de sa belle-fille et de ses petits-enfants. C'était un homme timide et doux et de peu d'entendement. Lorsqu'il regagna son village, les gens constatèrent qu'il avait perdu l'esprit. Il prophétisait comme un authentique pasteur chez qui il avait passé une semaine, dans un hameau du pays de Liège, et dont il avait revêtu la mise bas et copié les gestes :

— ...*Il se fit un grand tremblement de terre, et le soleil devint comme un sac fait de poil, et la lune devint comme du sang...* Patience, voisins : vous n'avez encore rien vu.

Les moins crédules, en l'écoutant narrer les tragédies des communes saccagées, prenaient peur et frissonnaient comme leurs aïeux avaient dû le faire, autrefois, quand on parlait, dans les huttes cachées au creux des marais, des forfaits de la cavalerie d'Attila.

Mais le printemps succéda bientôt au vieux Müller et l'on s'aperçut que la terre, imperturbablement, poursuivait son œuvre de vie, et si l'on ne revit pas les théories d'oiseaux migrateurs de l'année d'avant, les petits passereaux sédentaires étaient aussi nombreux, aussi affairés, aussi gais qu'au dernier printemps. Les jardins et les bois verdirent, les insectes grouillèrent sur le sol, dans les herbes et dans l'air, les fleurs sentirent bon, on dégusta les premières laitues avec une joie puérile de convalescent. Les marées meurtrières des hommes n'avaient pas dérangé l'effort foncier des campagnes. On se reprit à vivre et les effluves printaniers saoulèrent les jeunes gens, malgré les deuils et les absences inquiétantes, et, un beau jour, l'accordéon muet du grand Pincemille joua une vieille chanson wallonne :

— *Suis-je belle? Suis-je bien mise? — Mon galant ne reviendra-t-il jamais?...*

On savait déjà que le second fils de Bonneux le bûcheron ne quittait guère la maison de Cornélie Ronneset dont le mari se trouvait dans un camp allemand. Sébastien Bonneux, un géant taciturne, fort comme un bœuf, gêné par son corps qu'il ne savait où reposer, était devenu le gardien fidèle de la maison, de la femme et des cinq gosses et il nourrissait tout ce monde de sa rude tâche de colosse. On se douta bientôt que la femme — de

race ardente comme toute sa famille — avait failli : elle recouvrait sa démarche souple et fière, bravant les gens du village, parlant de son époux à tout venant. Elle envoyait chaque mois un lourd paquet au prisonnier. Un soir qu'elle ramenait ses brebis dans la campagne — leur laine était réservée à son homme —, de ses poings vigoureux, elle fit rouler dans un fossé et bourra de coups un Allemand trop entreprenant que sa réputation de femme folle et sa beauté fraîche avaient conduit vers elle. L'accordéon sarcastique de Pincemille jouait justement la vieille chanson wallonne :

— *Suis-je belle? Suis-je bien mise?...*

C'est ce soir-là, que, debout à la fenêtre livide, M. Nalonsart lut à Julien, à Xavier et au maître d'école le récit de la première attaque aux gaz le long du canal d'Ypres, dans l'après-midi du vingt-deux avril. La journée avait été calme sur tout le front des Flandres, mais, vers cinq heures, des fusées rouges jaillirent des lignes allemandes, le canon ennemi envoya ses obus par-dessus les peupliers du canal sur les tranchées des Alliés, et le vent du nord-est chassa vers eux un étrange nuage, jaune et pestilentiel. Les hommes des premières lignes sombrèrent en plein cauchemar et s'affalèrent, une écume rouge à la bouche. D'autres s'enfuirent, s'égrenant en chemin, toussant, gémissant, la gorge, les yeux et le nez brûlés, les poumons mortellement déchirés. L'attaque allemande, gênée cependant par une saute de vent qui lui dévora des éléments, se rua vers Steenstraete. La lutte dura toute la nuit, toute la journée pluvieuse du lendemain — les combattants étaient tous pareils dans leur carapace de boue — et redoubla d'intensité la nuit suivante :

les habits multicolores des troupes de renfort, où le chéchia des zouaves rougissait sous les fusées, se heurtèrent à la masse grise des Allemands. Les cadavres s'amoncelèrent ainsi jusqu'au matin du vingt-neuf, sans grand répit, à la lueur des fermes en flammes, dans la clameur des trompettes, le vacarme de l'artillerie, les hurlements humains, et le soleil du premier mai se leva là-bas sur un cimetière où parfois une main se tendait encore vers le ciel et d'où montaient des gémissements que les heures étouffèrent l'un après l'autre. Sur mer, torpillé par un sous-marin allemand, le « Lusitania » avait laissé plus de quinze cents noyés au large de la côte d'Irlande...

— On annonce que le kronprinz est assassiné, criait l'inoxydable M. Ronamieux sur la route.

La saison devenait splendide. On était repris, malgré soi, par la bonne vie maternelle des jours anciens. Jean Clarambaux lui-même s'attachait à son jardin où il repiquait quelques plantes de tabac, puis il s'occupa du potager de M. Nalonsart. Il avait délaissé ses livres. Comme tout le monde, il ne songeait plus qu'à manger, boire et dormir, s'étonnant parfois d'aimer cette existence animale. Le souvenir d'Agnès lui croisait parfois les mains sur le manche de la bêche, puis il soulevait la motte d'argile et la retournait pour enterrer ses rêveries. Derrière la haie de sureaux, d'interminables trains de troupes roulaient pesamment et silencieusement vers l'Allemagne. L'Italie venait de déclarer la guerre aux empires centraux. La retraite était générale sur tout le front, affirmait M. Ronamieux. Les jours s'écoulaient, désespérément vides, et le maître d'école se rendit compte, plus tard, qu'il avait

perdu plusieurs mois de sa vie. Il s'éveillait souvent la nuit et, par sa fenêtre, il suivait des yeux les longs convois obscurs où grelottaient des lanternes et où grinçait parfois une narquoise musique de fifre. Un dimanche, il joua aux cartes avec Julien, Xavier et Mardigras. Le gros cabaretier avait maigri de vingt et un kilos et ses vêtements auraient pu faire deux fois le tour de sa massive charpente. Le vieux mineur était, depuis tout un temps, d'une humeur aigre :

— ...Tierce à la dame... Maître, vous n'avez jamais eu deux cartes dans les mains... Xavier, tu seras toute ta vie une grosse bête... Mardigras, tu rentres en enfance...

Egoïstement, patiemment, laborieusement, M. Nalonsart relisait au fond de son jardin une comédie d'Aristophane en s'aidant du dictionnaire. On s'évadait de son temps comme on pouvait :

— ...*Et le moyen ? quand mes biens sont à vau-l'eau, à vau-l'eau mon teint, à vau-l'eau mon sang, à vau-l'eau ma chaussure...*

La chatte, aplatie à l'ombre des fraisiers, observait une grenouille élastique que l'averse du matin avait engagée à faire le tour de la propriété. Xavier, ayant déjà consommé tout son tabac, fumait des feuilles de plantain. Malengraux, à qui l'âcre odeur du poison chatouillait les bronches, fit changer son beau-frère de place à trois reprises : le vent était capricieux. Puis il dut se résigner à lui donner une pincée de pur Semois :

— Legendre, tu es gourmand comme un enfant, disait-il en jurant. Tu as fumé ta part en trois mois. Tu nous asphyxies et tes habits puent le fumier que tu grilles.

M. Nalonsart abandonnait un instant le drôle Strepsiade des *Nuées* et observait les joueurs de cartes avec un furtif sourire. Mardigras, qui avait des feuilles de rhubarbe dans sa poche, n'osait bourrer sa pipe. Mais Legendre riait aux larmes en savourant le tabac parfumé du vieux mineur. Puis il se taisait parce que le cabaretier désignait le bruit du canon qui tonnait au loin, au nord, à l'ouest, au sud. Un train de la Croix-Rouge glissait lentement derrière les sureaux en fleur. Le parc était sonore de chants d'oiseaux. Par habitude, on interrogeait le sommet des cheminées des usines pour voir d'où venait le vent, mais elles ne fumaient plus.

— Seizième au roi, annonçait la voix morne de Malengraux.

On se laissait vivre. Vivrait-on encore dans six mois ? Dans deux mois ? C'est ce que pensait aussi la femme Bullot dont le mari avait été tué dans les Flandres au mois de septembre. Elle avait pris un amant, un tout jeune homme, que son père, sa mère, ses deux frères et ses trois sœurs venaient parfois arracher de la maison maudite. Tout le monde s'en retournait sur-le-champ : le gaillard allait devant, tête baissée, et la famille le suivait en l'injuriant. Le hameau entier vint le rechercher un jour. Un peloton de soldats gris regarda s'éloigner la procession sans comprendre, et la veuve colla à sa fenêtre son visage décomposé par la haine. Le gaillard ne revint plus : il était parti au pays de Liège, disait-on. La femme l'attendit deux semaines, puis un Allemand vint chez elle. Un autre lui succéda, deux autres... Les gens se consolait en songeant qu'elle n'était pas de la région. Finalement, elle disparut à son tour : un gendarme prussien l'emmena à

l'hôpital de Huy et le voisinage, la conscience allégée, disait :

— Le sous-marin est parti.

Pendant cet été 1915, les chemins de fer furent couverts de trains de troupes venant du front oriental : la Galicie, la Pologne, la Lithuanie et la Courlande étaient perdues, et les masses grises déferlaient de nouveau sur la France où le canon de l'Argonne grondait sans discontinuation. Un messager passa : vêtements de toile bleue, casquette. Il n'avait rien pour Jean Clarembaux, qui ne s'en plaignit point : il eut un pâle sourire pour accuser les événements. L'homme changea d'effets avant de quitter le village. Il était dépisté et le lendemain on disait que le premier courrier avait été fusillé au printemps à la frontière hollandaise. La liste locale des morts s'allongeait aussi : on citait cinq nouveaux tués en Flandre et un tout jeune mineur était décédé au camp de Soltau. Le soir, des femmes du hameau des fabriques et des soldats allemands rôdaient, bras dessus, bras dessous, dans les campagnes. Au début, on ne saluait plus les indignes, bien que leur effronterie intimidât les pauvres gens qui recevaient des nouvelles de leurs fils, ce que chacun savait, et étaient ainsi passibles de représailles. Mais les garces se taisaient et, comme à l'occasion elles rendaient service à l'un et à l'autre qui sollicitaient un passeport — le dernier des laquais prussiens était ici tout-puissant —, on se résigna à leurs allées et venues comme à une incoercible poussée de prurit. Et l'on fermait les yeux sur deux ou trois autres idylles clandestines, parce que les femmes abandonnées étaient jeunes et pauvres et que tout se passait entre gens du village. Les

privations et l'inquiétude avaient du reste ébranlé les caractères. Seul, l'incorruptible M. Ronamieux fulminait en secret :

— On leur rasera le crâne, disait-il à sa femme effrayée, qui plissait fortement les lèvres pour que son mari en fût autant. Il ne portait plus son insigne patriotique qui, par un arrêté récent, pouvait lui coûter six cents marks d'amende.

Le temps passait. Les arbres se dépouillèrent de leurs feuilles et le canon reprit sa voix grondeuse de la mer à l'Alsace, comme l'automne précédent. Les pluies d'octobre décollèrent des murs trois affiches livides : l'une annonçait la condamnation à mort de cinq espions belges, la seconde l'exécution d'une femme et la troisième l'interdiction d'aveugler les pinsons. On apprit tout de suite qu'un deuxième condamné avait été fusillé. On voyait venir l'hiver avec angoisse. Des fermiers exportaient leurs pommes de terre, en Allemagne, disait-on. On parlait aussi vaguement de zeppelins bombardés par les avions alliés vers Bruxelles et Gand et on craignait les longues nuits obscures que traversait parfois, à une très grande hauteur, l'un ou l'autre appareil mystérieux dont on ignorait la nationalité et le dessein.

— Le Pape fera signer la paix à la Noël, assurait M. Ronamieux.

Un soir, après l'école, Jean Clarambaux vint annoncer à M. Nalonsart que le père d'un de ses élèves amènerait six sacs de pommes de terre avant le couvre-feu. A son grand étonnement, il trouva, dans le bureau du rentier, M. Nalonsart et un officier allemand en train de prendre un verre de vin et de fumer un cigare. Très à l'aise, le vieillard

présenta l'étranger au jeune homme tout confus :
— M. Keller, docteur en médecine.

Le long officier — cinquante ans ? — s'était incliné cérémonieusement (une légère odeur de pharmacie flotta dans la pièce) et son maigre visage se rida dans une espèce de sourire. M. Nalonsart lui fit signe de se rasseoir, puis il s'adressa à Jean Clarambaux :

— Peux-tu me dire quand fut bâtie l'actuelle Collégiale de Huy ?

La conversation s'anima aussitôt. Sobrement, lentement, en un français très pur légèrement alourdi malgré la bouche large ouverte où brillèrent deux dents aurifiées, l'étranger disait la beauté de l'église et le maître d'école en était très fier. D'ailleurs, l'homme était vraiment sympathique : des yeux d'enfant, une voix discrète, et les mains nerveuses et fines étaient éloquentes lorsque le médecin s'exaltait. Il se tut brusquement, caressa la chatte qui flairait ses souliers souples, consulta sa montre et se mit debout, la figure chiffonnée par son espèce de sourire. Puis il s'inclina en réveillant l'odeur de pharmacie :

— Messieurs... Tout le plaisir fut pour moi, Messieurs.

Le vieux rentier, d'habitude si distant, le reconduisit jusqu'à la grille, souleva son chapeau — l'officier s'inclinait encore, les doigts à la visière de son képi — et tendit la main que l'autre serra aussitôt. Le maître d'école vit le geste malgré l'obscurité qui tombait sur le jardin, et il regarda curieusement s'éloigner la silhouette pâle de l'étranger.

— Un ami de l'université, expliqua le vieillard

en rentrant. Une belle nature et une grande intelligence... que dévore la neurasthénie.

Puis il parla de la taille des groseilliers qu'il avait opérée le matin. Habitué à la discrétion de M. Nalonsart, l'instituteur ne s'offusqua pas de cette brusque diversion, mais il remarqua que le rentier avait l'air préoccupé : le regard était distrait derrière le cristal du lorgnon. Jean Clarambaux annonça donc la venue des pommes de terre et s'en alla. Vers huit heures, Mar-Josèphe vit arriver chez elle le vieillard plié en deux sous un sac. Elle voulut appeler Julien ou Xavier, mais il mit un doigt sur la bouche en reprenant haleine. Il fit ainsi trois voyages à travers les jardins et quand le maître d'école accourut pour lui donner un coup de main, le rentier essuyait son crâne humide en fumant sa pipe.

— C'est fini, mon cher ami, dit-il en riant de la mine désolée de l'arrivant.

Et comme l'instituteur s'excusait, le sourire disparut et le même regard absent flotta derrière le lorgnon.

— Reste un instant ici. Je veux te conter du neuf.

Il tâchait de voir clair dans des notes illisibles griffonnées au verso des feuillets d'un calendrier.

— Je vais te confier la vie d'un homme. Tu as vu cet homme ici, il y a quelques heures. Tu l'as oublié et tu ignores même son nom. Nous ne voudrions pas avoir sur la conscience la mort du docteur Keller. Voici...

L'Allemand avait été affecté au service d'hygiène dans divers camps de prisonniers et les horreurs qu'il y avait découvertes et qu'il s'était inutilement

efforcé d'atténuer lui avaient valu une vie nomade et effrayante. Il était suspect depuis des mois, on l'envoyait d'un camp dans l'autre et, après un repos de quelques semaines à Huy, il allait partir pour le front russe.

— C'est une bonne nature, ajoutait M. Nalonsart. Mais il est trop préoccupé d'art et de collections pour se défendre en un temps aussi stupide que le nôtre. Bref...

L'homme reprit ses papiers. Au camp de Senne, par exemple, on forçait des prisonniers à courir et à sauter un ruisseau, un sac de briques au dos, jusqu'à ce que les malheureux, l'échine meurtrie, s'évanouissent de fatigue ; ou bien, l'été, on les étendait nus sur le toit en carton bitumé des baraques jusqu'à ce que la chaleur les collât au goudron ; ou bien on les attachait à un poteau durant douze heures, la face tournée vers le soleil, ou en chemise et en pantalon, l'hiver ; ou bien encore on leur commandait de rester sur une jambe, un bras en l'air, pendant plusieurs heures. Des vieillards de la région de Louvain avaient été abattus pour une défaillance au camp de Munsterlager. Des prisonniers torturés par la faim avaient mangé du rat et du savon. Des maladies des voies digestives, de la peau et des poumons décimaient les malheureux. A Soltau, des détenus avaient été fusillés pour des peccadilles. A Munsterlager, on suspendait des hommes à un poteau jusqu'à l'évanouissement ; on flagellait à coups de joncs de pauvres diables qui réclamaient un peu de pain. A la prison de Rheinbach, des hommes étaient morts de faim...

— Et que faire ? disait M. Nalonsart en essuyant son lorgnon à la doublure de son veston. Que faire ? La paix ? Il n'en est même pas question.

Le maître d'école était blême. Il songea brusquement que pendant qu'il jouait aux cartes, jardinait ou herborisait, des milliers d'hommes gémissaient de douleur dans les hôpitaux et les camps. Il l'avait oublié parfois et il s'excusa :

— Nous sommes des égoïstes.

Le vieillard secoua la tête.

— Non. Nous sommes impuissants. La différence est considérable. Notre protestation et notre martyre apporteront une goutte d'eau à la mer. Et nous n'empêcherions pas les prochaines guerres de sévir avec plus d'horreur encore. Il y a neuf cent nonante-neuf esclaves sur mille hommes... Mon cher ami, parlons d'autre chose. J'ai lu hier une passionnante étude sur Shakespeare...

Durant des jours et des jours, les pénibles images des camps ne quittèrent pas l'esprit de Jean Clarambaux. Il en devenait malade : parfois son cœur s'arrêtait de battre et le jeune homme craignait de s'évanouir. Le jeudi et le dimanche, il se fatiguait à parcourir les campagnes, les pensées absentes (le canon grondait toujours en Champagne et en Artois et, d'ailleurs, le moindre caprice du vent apportait un écho de l'effroyable boucherie du front occidental). Le maître d'école ne rentrait que las et recru pour bien dormir jusqu'au matin. Il n'interrogeait même plus le visage des saisons — il perdit ainsi des bijoux qu'il ne retrouverait jamais — et, chaque fois que la douce silhouette d'Agnès passait devant ses yeux, il l'écartait. D'ailleurs, que représentait son aventure dans les dizaines de millions de drames qui déchiraient le monde ? La guerre avait aidé l'instituteur à se rendre compte qu'il n'était qu'une unité perdue dans la tragédie terrestre : il ne

se sentait plus, comme on le croit dans son enfance, le centre d'un secteur de la vie, mais un infime figurant de cette vie. Il s'en allait plein d'humilité à l'école ou en excursion et cette humilité fut son salut : il songea plus tard qu'elle l'avait peut-être sauvé du suicide.

La neige s'attardait sur la région — pareille à une grosse bête ensommeillée et silencieuse. Des trains de blessés ensanglantaient parfois toute cette blancheur de leurs croix rouges. La misère habitait bien des maisons. Le prix des denrées avait augmenté considérablement et le café était introuvable. On grillait de l'orge. M. Nalonsart avait veillé minutieusement sur l'approvisionnement du voisinage. Au printemps, on avait semé des pois et des haricots à profusion, la récolte des pommes de terre, auxquelles on avait sacrifié les jardinets de fleurs, avait été fort belle. Tout l'été, Marie Clarambaux, Fulvie Legendre et Rosalie Malengraux avaient cuit des confitures et des conserves de légumes. Entre elles, les femmes souriaient parfois de la prévoyance du vieux rentier « qui croyait que la guerre ne finirait jamais ». Cependant, elles étaient fières de lui montrer leurs verres vermeils ou leurs pots parfumés, et, lorsque la Noël fut passée, elles se rendirent compte que le vieillard avait eu raison d'affirmer que l'optimiste M. Ronamieux (qui signait la paix tous les trois mois) « n'était qu'un parfait imbécile ». Les pommes de terre vinrent à manquer : la femme Purnalle fit vingt-cinq kilomètres, un sac de trente kilos sur la tête, et rentra avec le crâne creusé par la charge. Des gens de la petite ville voisine, proprement habillés, allaient de porte en porte pour acheter n'importe quoi qui fût mangeable,

et des mendiants squelettiques les suivirent de près : femmes, enfants, vieilles gens, chassés par la famine des cités industrielles et mortes du pays de Liège. Les écoles étaient à peu près vides : les gosses n'avaient plus de quoi s'habiller ni se chauffer, et les Allemands qui, depuis l'hiver précédent déjà, avaient supprimé les distributions de la soupe aux affamés du village, les Allemands commencèrent à se plaindre :

— Misère, confièrent-ils le jour du nouvel an à M. Craquebise. Partout misère.

Le printemps revint, accompagné des mêmes oiseaux et du même ciel clair, et chanta la folle chanson des paisibles printemps d'autrefois. Les jeunes filles avaient les mêmes yeux brillants ; les dimanches, leurs bras candides luisaient aussi dans la verdure des arbustes et des champs, et parfois un éclat de rire sortait de leurs lèvres fraîches. Jean Clarambaux — qui n'osait plus ouvrir un roman — dévorait les « *Souvenirs Entomologiques* » de J.-H. Fabre qui était mort en octobre. L'instituteur se réfugia, durant des mois, auprès des insectes pour oublier les hommes et la femme : Agnès n'avait plus écrit depuis l'été précédent.

Un matin, le hameau fut en l'air : le grand Godelet rouait sa fille de coups. On entendait gémir la malheureuse dans la grange où son père l'avait découverte au point du jour. On l'avait vue quelques fois dans les champs en compagnie de l'interprète de la *commandanture* et on s'en étonnait. Les Godelet, des cultivateurs, étaient de braves gens à qui l'on ne connaissait pas la moindre tache : lui venait d'un village voisin ; le nom de sa femme, Marie-Jeanne Hauleux figurait depuis trois siècles

sur les registres de la commune. Un couple droit et ferme, un peu fier. Leur fille, venue sur le tard, jolie malgré sa maigreur et sa pâleur d'adolescente nerveuse, gâtée par les vieux, avait été battue vingt fois comme plâtre depuis Pâques. Or, ce jour-là, elle n'était revenue qu'à l'aube. Le châtiment fut cruel. On entendait jurer le vieux, supplier la vieille, un coup sourd et un gémissement. Les gens vinrent se coller contre la haie et le gamin de Mardigras annonça :

— C'est avec un balai.

— C'est une honte, disait M. Ronamieux. Son frère est à l'Yser. C'est une rien-du-tout.

Mais M. Nalonsart arrivait, tête nue, sa grosse canne à pommeau d'argent sous le bras. Il salua la compagnie d'un signe de la main, puis on le vit s'effacer derrière les sureaux, reparaître près du puits et pénétrer dans la grange :

— Assez, Godelet.

La querelle râtela les gens en face de la cour. Un manche de balai battit l'air par l'encadrement de la porte. Marie-Jeanne appela au secours. On entendit un gémissement, puis la voix nette de M. Nalonsart qui disait :

— Je vais vous casser la tête, Godelet. Vous entendez, Godelet?

Le vieux Malengraux mit le nez dans sa boîte de bouleau, mordit un bout de sa mauvaise chique de guerre et s'avança, les mains dans les poches, l'air sournois, le dos singulièrement arqué comme si le mineur se fût ramassé sur lui-même. Un nouveau gémissement monta du fond de la grange, puis Godelet, en pantalon et chemise, pareil à un mannequin désarticulé, vint s'abattre dans la cour. Il n'eut

pas le temps de se relever. Prompt comme une grosse araignée, le vieux Julien, des genoux et des coudes, lui écrasait le ventre et la poitrine.

— Je vais t'étrangler, disait-il. Je vais te faire venir une langue aussi longue qu'une dossière de brouette.

Mais déjà, d'une poigne solide, M. Nalonsart le détachait de sa proie, sans quitter son bâton au lourd pommeau :

— Va chercher l'enfant, Julien. Allez-vous-en, mes gens, pour ne pas attirer les Allemands.

A ses pieds, l'homme, la bouche baveuse, pleurait frénétiquement. Il ne leva pas les yeux lorsque sa fille apparut, sanglante et blême, la tête pendante, les cheveux collés par la sueur sur ses épaules nues, les vêtements déchirés, les bras ballants, appuyée contre Julien qui, les dents découvertes, mordillait sa chique. Dans l'encadrement de la porte de la grange, Marie-Jeanne, la blouse fendue, joignait les mains au-dessus de sa tête :

— Emmenez-la, pour l'amour de Dieu. Il la tuerait.

Mais Julien redressa, comme il put, son vieux dos arrondi, cracha un long filet d'ambre et cria :

— Elle vient chez moi, Marie-Jeanne. Il ne la touchera plus.

— Allez-vous-en, mes gens, répétait M. Nalonsart. Les Allemands ne doivent rien savoir.

Sa canne au poing, il montait toujours la garde auprès du père. Puis il lui parla longuement à voix basse. L'homme secouait la tête, assis sur le sol, les mains sur les genoux. Toute la bande s'était éloignée à la suite du mineur qui entraînait sa compagne chancelante ; seul, Xavier Legendre était resté collé

à la haie. Il vit le rentier se pencher sur Godelet qui haussa les épaules. Xavier tendit vainement sa bonne oreille : M. Nalonsart, le lorgnon grelottant, l'index menaçant, se penchait davantage et reprenait son discours. Puis il quitta brusquement son prisonnier en s'essuyant le front. Legendre, pareil à un enfant pris en faute, voulut s'effacer derrière les aubépines. Mais le rentier l'avait vu :

— Xavier, va chercher le médecin de ma part. Il faut qu'on sache si elle n'a rien de cassé.

Sans même aller endosser son veston, en bras de chemise, tête nue, en sabots, Xavier trottait sur la route. M. Nalonsart se dirigea vers la maison des Malengraux et disparut au coin de la haie. Le hameau fut de nouveau désert et muet.

Lorsque Jean Clarambaux revint de l'école vers midi, il ne trouva personne à la maison, mais, par la fenêtre, il vit accourir Man qui s'agita aussitôt autour des omelettes en racontant le drame :

— Julia n'a rien de cassé, mais elle a tout le corps couvert de coups. C'est un malheur. Mar-Josèphe la prend chez elle...

Les jours s'écoulèrent de nouveau, rieurs ou pluvieux. On eut de vagues échos de la tragédie du Jutland. Visions de cauchemar ! L'humanité était folle. On devinait aussi le grand effort que tentaient les Empires Centraux au front de l'ouest et les communiqués lâchèrent bientôt, homme par homme, les montagnes de cadavres qui s'amoncelaient autour de Verdun. Une rafale d'obus mêlait les pierres de Thiaumont et de Fleury aux copeaux des bois de la Caillette et de Vaux-Chapitre et à la chair humaine. Les blessés mouraient par milliers dans les amas de morts. Un enfer. Mais, ici, des orages

vinrent couvrir la voix du canon. Les nuits étaient illuminées par les éclairs et la pluie couchait les récoltes sur le sol. On signalait, par-ci par-là, un peuplier brisé ou une maison incendiée. Une femme fut foudroyée au village voisin : la secousse l'avait déchaussée et son corps faisait une tache noire sur la route boueuse. Au-dessus de la région, les nuages se ruaient les uns contre les autres. Un orage surgit de l'ouest s'éloignait et on croyait être tranquille ; dix minutes après, un second, venu du sud, balayait les collines de forts coups de vent et de torrents d'eau. Une éclaircie. Des nuées jaunes venaient bientôt de l'est et la foudre semblait rejoindre les dernières lueurs qui palpaient encore au sud.

— Le canon chasse les orages jusqu'ici, expliquait Bonneux le bûcheron, qui allait souvent à l'aventure, mendiant une petite goutte où il en restait.

Son fils avait été tué près de Dixmude en juillet 1915. Omer Peuquet, lui aussi, était tombé à Steenstraete en mai de la même année et l'on savait enfin que Cyrille Dossin, qui laissait cinq enfants et une veuve impotente et un peu simple d'esprit, n'était pas sorti du fort de Marchovelette au mois d'août 1914. Le village avait repris son visage familier : on travaillait dans les carrières, Julien Malengraux s'occupait, comme il pouvait, à la ferme, et Xavier Legendre ressemelait les souliers du voisinage. Les deux familles vivaient de rien, pour ainsi dire. De mauvaises femmes passaient désormais la nuit à la *commandanture*. On rit pendant huit jours de la surprise de l'une d'elles qui, croyant avoir reçu un louis, vit reluire dans le creux de sa main, sous la lampe électrique du perron du

château, une pièce neuve de deux centimes. On avait vu aussi un soldat allemand entrer le soir dans la maison d'une veuve de fusillé au hameau de Sur-la-Velaine. M. Ronamieux annonçait de nouveau la paix pour la Noël :

— C'est bon vent, disait-il d'un air mystérieux. Quelques mois de patience encore.

Effectivement, le canon grondait de plus belle sur tout le front de l'ouest et les trains de la Croix-Rouge se glissaient silencieusement dans la vallée et disparaissaient, l'un après l'autre, au pied des rochers du bord de l'eau. La bataille faisait rage dans la Somme où les Allemands reculaient et l'écho, qui martelait jour et nuit les carrières, ne reprit haleine qu'avec les pluies de l'arrière-saison. Elles couvrirent la région de leurs nappes glacées, et de furieux coups de vent torturèrent les arbres qui se dépouillaient. On entreprit de boueux labours avec des bœufs lourds et des vaches chancelantes : l'occupant raflait les chevaux dans tout le pays. Nos bonnes bêtes familières — Lisa, Mouton, Bayard, hue ! hie ! —, hesbignottes et condruziennes, nourries de l'avoine et de l'air maternels, allaient mourir d'affreuses blessures dans les lointains charniers de l'Europe. Des guenilleux chuchotaient à chaque porte. Ils ne demandaient pas l'aumône, mais de quoi manger : une croûte de pain, quatre pommes de terre, un rutabaga, une poignée de froment, une betterave, un navet. Un courrier apporta des nouvelles de trois soldats au centre du village. Agnès n'écrivait plus. Jean Clarambaux se réfugia dans l'astronomie :

— Mars tourne dans une orbite extérieure à celle de la Terre à la distance moyenne du Soleil de 227,637,500 kilomètres...

Un dimanche après-midi, le fils Rovet, qui aimait de boire la goutte, repassa éméché et narquois, en compagnie d'un soldat allemand fripé, entre deux âges, qui avait pris un verre, lui aussi. Ils allaient sur la route, le verbe haut et l'allure décidée, riant aux éclats, prenant à témoins les passants. Le fils Rovet disait avec volubilité :

— Je te ferais enrager vif, espèce de putois.

L'Allemand hoquetait de rire :

— Ja... ja...

— Et je te ferais manger trois douzaines de bousiers avec de la cassonade.

— Ja... ja...

Le hameau s'amusa beaucoup de l'aventure. Or, le surlendemain, plus personne ne riait : le fils Rovet, appelé à la *commandanture*, en sortit avec un œil poché et deux cents marks d'amende (il vendit sa belle bicyclette le jour même) et l'Allemand entre deux âges était aux arrêts. On ne sut jamais le fin mot de l'histoire, mais elle noua la langue aux plus fanfarons et M. Ronamieux lui-même interrompit le cours de ses prédictions.

L'hiver vint très tôt et, en quelques nuits, durcit le pays. L'école était de nouveau presque déserte et les soirées mornes : M. Nalonsart n'achetait plus de journaux prohibés, on ne songeait plus à jouer aux cartes ou au loto, on mangeait son maigre souper très tôt et on allait se coucher. Puis de mauvaises nouvelles arrivèrent du Brabant : on allait déporter en Allemagne les ouvriers chômeurs, et comme les bourgmestres refusaient de livrer les listes communales, on parlait de l'enlèvement de tous les hommes valides. Les bruits alarmants furent bientôt confirmés. Dès la seconde semaine de

novembre, on apprit les rafles de Nivelles et de Tubize où rôdait la cavalerie allemande : vieux et jeunes, bien portants et malades avaient été expédiés vers la Prusse dans des wagons à bestiaux. Le village vécut dans l'angoisse et partout on cousait des havresacs. Pendant quelques jours, on espéra que tout danger était écarté : on racontait, en effet, que l'Amérique avait envoyé un ultimatum à l'Allemagne, puis, brusquement, on apprit que les hommes de la petite ville voisine étaient convoqués pour le lendemain à Namêche. Le vieux Malengraux se leva avant l'aube et s'en alla dans l'obscurité et le gel, malgré les supplications de sa femme. M. Nalonsart l'attendait près du cabaret de Mardi-gras. Au début de l'après-midi, un train bruyant déboucha entre les rochers : par les ouvertures des wagons, les malheureux, mains tendues, chantaient la « *Brabançonne* » et la « *Marseillaise* ». Il gelait à pierre fendre. Sur la route, M. Ronamieux parlait, avec force gestes, de la Convention de La Haye et les femmes pleuraient. C'étaient elles qui avaient raison.

— ...*Le Belge sortant du tombeau...*

Le train avait disparu et, dans le froid, le village reprit son visage inquiet. M. Nalonsart et Julien revinrent vers le soir et chacun d'eux mangea comme quatre. Les pieds collés au poêle, autour duquel les Clarambaux et les Legendre grelottaient de tristesse, Malengraux raconta les scènes de misère du matin. Les hommes, bossus sous leurs paquets, faisaient un dernier signe aux femmes et aux enfants sanglotants que les soldats tenaient à l'écart. Bientôt, des vieux qui s'étaient rendus au contrôle sortaient, dépouillés de leurs sacs, sans pardessus, les poches

vides : ils avaient tout donné aux malchanceux qu'on groupait déjà pour le départ et qui chantaient. Les femmes accouraient, des vivres dans des taies d'oreillers ou une couverture sur le bras. Une vieille portait un bidon et des tartines dans une toile cirée comme si son fils fût allé à la mine voisine. Un chariot avait amené les sacs de provisions des paysans de la colline : le véhicule fut bientôt vide, car la loterie allait bon train. Malengraux fit une large grimace pour dire :

— Le grand Riguelle est parti. Il a sept enfants. Je l'ai connu dans la mine.

La foule, elle aussi, gorges serrées, chantait la « *Brabançonne* ». La face blême de colère et de peur, des soldats la bousculaient brutalement. Les Allemands ne cherchaient pas de chômeurs, mais des hommes valides ou paraissant être en bonne santé. Des artisans, petits patrons, étaient enlevés et un rentier d'Andenne avait été poussé dans le wagon. Dix-huit communes, pour la plupart saccagées et endeuillées par l'invasion, étaient vidées de leurs travailleurs et de leurs vivres, car les déportés s'en allaient chargés du ravitaillement d'une semaine. Après le départ du train commença le retour affolé des femmes et des enfants. Toute une famille remontait la colline, courant et sanglotant. M. Nalonsart, qui avait l'air de somnoler, sortit brusquement. Malengraux le regarda partir, écouta la bise qui faisait gémir les volets et dit à voix basse :

— Il est revenu sans un sou. Il a dû demander à boire à crédit dans un cabaret du bord de l'eau. Il a donné tous ses billets à des femmes d'Andenne...

Mais le vieillard rentra et, penché sur la lampe, consulta sa montre :

— Le froid pince, fit-il. Je vais vous souhaiter la bonne nuit, mes gens. Voici l'heure des patrouilles.

On se sépara dans la cour de Julien et les Clarambaux prirent leur élan pour traverser la route battue par le vent glacial. Le hameau semblait se terrer au creux de la vallée, car le froid devenait cuisant. Quatre jours après, on déportait les travailleurs des environs de Namur ; le lendemain, une levée eut lieu dans le Condroz et, le dernier jour de novembre, de petits villages incendiés en août voyaient partir leurs hommes vers Eghezée d'où ils ne revinrent pas. Un campagnard s'était battu avec les Allemands que la foule avait hués. Dès les premiers jours de décembre, ce fut le tour du pays de Ciney et de Dinant. Puis on répéta que la province de Liège serait épargnée. Il y eut un contrôle à la *commandanture* locale. De jeunes officiers goguenards exemptèrent tout le monde. On respira un peu. On ignorait du reste les réquisitions du Luxembourg et on eut bientôt d'autres soucis : le froid et la grippe commencèrent leurs ravages.

Pendant plus d'une semaine, le thermomètre ne remonta pas au-dessus de zéro et bientôt la Meuse fut prise : elle charriait des glaçons depuis plusieurs jours. Jean Clarambaux qui s'était foulé le pied gauche sur le seuil glissant de la maison vivait à la fenêtre, un gros livre de géologie sur les genoux. Il n'osait plus ouvrir un roman : il avait perdu Agnès... Parfois le crépuscule semblait transformer les feuillets du volume en lames de métal jaune et l'ombre bleue des doigts du jeune homme s'allongeait sur le texte multicolore. De l'autre côté de la Meuse, la grosse boule rouge du soleil rasait les arbres, incendiait leurs crêtes, s'y déchirait et repas-

sait tout entière dans la trouée du bois, au bout du chemin. Elle s'aplatissait un peu, prenait la forme d'un œuf qu'on eût teint avec une loque écarlate pour le retour des cloches, à Pâques. La boule s'enfonçait derrière la colline : on eût dit une meule en feu, puis une grosse face congestionnée à laquelle un bouquet d'arbres et une chapelle donnaient des yeux. Elle louchait en roulant dans la Meuse où elle reparaisait toute ronde et aveugle. Le ciel devenait rose. La boule remontait la rive gauche : elle n'était plus que le reflet d'un lointain incendie, un nuage annonçant le grand vent, une braise, un rubis. Le bois paraissait avoir pris feu et les arbres dessinaient leurs ballons de gui sur l'écran rouge. Jean Clarambaux rêvait : il avait oublié son livre.

Un matin, on ferma les écoles : la grippe sévissait dans un hameau du bord de l'eau et, de proche en proche, les mauvaises nouvelles firent le tour du village ; une femme était morte ici, un homme là-bas : la vieille Catherine et Toupie, le joueur de violon. Louis Close, qui était phtisique, s'en alla à son tour. Dans le froid perçant, on voyait se hâter un cortège : le cercueil encadré des porteurs (les souliers enveloppés de chiffons) et la parenté. Le lendemain, un autre groupe noircissait un instant le chemin dans la trouée de la colline. On ne parlait plus de la guerre, on ne songeait plus qu'aux voisins malades. Deux fossoyeurs peinaient au cimetière sur un sol dur comme du grès. Une nuit, Jean Clarambaux entendit pleurer sur la route, mais il crut qu'il avait rêvé et il se rendormit. A l'aube, il apprit par Xavier Legendre la mort de Mar-Josèphe : elle s'était éteinte vers minuit. Julia Godelet avait couru de porte en porte en sanglotant.

Man vint bientôt dire que la vieille reposait paisiblement sur son lit, menue et sèche, la peau transparente. La jeune fille hébétée dévisageait les arrivants.

— Où vais-je aller maintenant? demandait-elle entre deux hoquets.

Mar-Josèphe fut portée en terre par M. Nalonsart, Julien, Xavier, Mardigras, le menuisier Jobsin et le fils Rovet. Une tourmente de neige se ruait sur la vallée. En rentrant, Marie Clarambaux signala que le vicaire Mauvis était à toute extrémité et que M. Nalonsart se trouvait auprès de lui. Le maître d'école tâta sa cheville gonflée, enleva la bande de flanelle et voulut s'en aller, mais déjà le vieux rentier penchait la tête dans l'encadrement de la porte :

— Mon gros, l'abbé Mauvis est mort.

L'homme prit une tasse d'orge grillé. Un sourire triste chiffonna son visage bleui par le froid :

— C'était un brave garçon. Il ne m'a plus reconnu. Je vais écrire à son père. Je reviendrai tantôt.

Le maître d'école resta seul avec ses pensées : Man était allée donner un coup de main aux voisines qui mettaient un peu d'ordre dans toutes les pauvres vieilleseries de Mar-Josèphe. Depuis deux ans et demi, Jean Clarambaux vivait avec l'impression qu'une puissance surnaturelle avait transporté son village dans une contrée étrangère. L'immobilité glaciale et la maladie qui, hypocritement, se glissait sous les portes closes, lui restituaient son vrai visage. Un visage du temps passé. Au début du XVII^e siècle, les vieux registres qu'on n'ouvrait que cinq ou six fois l'an, pour un mariage, trois naissances, un carrier tué ou un noyé, se couvrirent des noms de

ceux que la « contagion » avait pris à la gorge. La peste. Des maisons restèrent vides... L'après-midi, Man atterrée vint signaler quatre nouveaux décès. La grippe sautait capricieusement d'un hameau à l'autre, visitant quelques demeures et repartait pour revenir bientôt. Trois fossoyeurs travaillaient toute la journée au cimetière : la terre était durcie à plus d'un demi-mètre de profondeur. Partout, on dormait près du poêle de la cuisine pour ne pas geler dans les chambres : la glace ne quittait plus les fenêtres. Jean Clarambaux rouvrait son livre :

— *A fond, et dans la partie haute de cette grotte, qui fut habitée par l'homme à l'âge de l'Ours et à l'âge du Renne...*

Mais un minable cortège passait sur la route : emmitouflés dans leurs vêtements usés, les gens se penchaient vers le cercueil pour se protéger le visage contre la bise. Ils venaient du bloc des maisons des Sept-Misères. En fondant de la neige, Man signala encore que la pompe communale était gelée et isolée dans un amas de stalagmites irréductibles. Le maître d'école aperçut un cadavre de sansonnet qui gisait au pied d'un sureau. Des merles et des moineaux se disputaient dans le jardin de M. Nalonsart. Un corbeau arriva, puis un second. Les passereaux s'enfuirent et un minuscule rouge-gorge, mélancolique et silencieux, la tête penchée, resta dans la cour des Clarambaux. Le jeune homme, boitant et geignant, se leva et lui lança une croûte de pain par l'entre-bâillement de la porte. L'oiseau s'envola, revint, emporta sa proie et disparut. Le froid était de plus en plus âpre. Les jours de Noël et du Nouvel an s'étaient perdus parmi les autres

jours angoissés. Jean Clarambaux alla reprendre sa lecture à la fenêtre. Xavier lui tint silencieusement compagnie ce soir-là et le soir suivant. L'homme fumait sa pipe, les mains croisées sur un genou. Il hérissait parfois ses dures moustaches pour évoquer d'autres hivers rigoureux, à voix basse, semblant parfois continuer la conversation pour lui seul, n'y attachant sans doute aucune importance. Depuis quinze ans, son visage n'avait pas changé d'une ride. Il avait un cœur de chien fidèle, ses yeux faisaient le guet autour de ceux qu'il aimait. Un brave homme, un peu simple. Lorsqu'il parlait de M. Nalonsart — qui tenait le lit depuis la veille —, sa face tannée se plissait d'émotion. Vers huit heures, il s'en allait en boitillant.

Enfin, le lendemain, le maître d'école put traverser la route et passer la soirée chez M. Nalonsart qui était rassuré sur sa fatigue, mais restait un peu faible et à qui le temps durait. Le fléau semblait désertier la contrée, affirmait Julien qui venait de rentrer du village. Il disait aussi que les morts noircissaient très vite. Puis, sur un signe de l'hôte, il parla du froid : on passait la Meuse gelée sans plus s'occuper du pont de bois. Tout le monde se serrait autour du poêle : Marie Clarambaux, Fulvie et Xavier Legendre, Rosalie Malengraux. Julien fumait lentement un cigare et Julia Godelet, craintive, effacée, reprisait un bas.

— Des Allemands ont tué deux sangliers sur la colline, disait encore le vieux... Il n'y a pas de nouveau mort aujourd'hui...

Le maître d'école regarda la jeune fille. Elle était vraiment jolie, ainsi qu'il le pensait depuis le printemps. Un peu mince, un peu pâle dans son

tricot de laine sombre. Ses yeux ne quittaient guère son ouvrage et s'ils luisaient parfois une seconde dans l'ombre, ils disparaissaient aussitôt sous leurs longs cils noirs, tout comme au cours de l'été, par-dessus les aubépines du jardin des Juprelle, lorsque le jeune homme la saluait distraitemment. Quelquefois aussi, ses mains nerveuses grelottaient autour du bas et s'arrêtaient tout à coup : c'est alors qu'elle relevait les yeux peureusement. On ne l'avait vraiment pas vue au cours de la bonne saison. La demeure de Mar-Josèphe n'avait jamais été aussi propre, ni la vieille aussi choyée. Julia ne dépassait jamais la haie (Rosalie Malengraux allait chercher les provisions au village) et elle n'ouvrait jamais la bouche : un sourire timide lui arrondissait les lèvres lorsqu'elle répondait au bonjour des voisins. Elle s'était fatiguée autour du lit de Mar-Josèphe et quand on citait le nom de la vieille, ses yeux noirs interrogeaient une place vide dans la maison, elle avait l'air d'avaler quelque chose et sa menue gorge se soulevait.

— Quand la Meuse craquera..., disait Malengraux.

Lui et Xavier tiraient doucement sur leurs cigares pour que durât le double plaisir de fumer et d'économiser le tabac des jardins. D'ailleurs, sans oser l'avouer, la compagnie semblait se réfugier égoïstement dans la pièce, tout heureuse d'avoir échappé à l'épidémie. Il n'y avait plus de « nouveaux morts », comme disait Julien. Parfois, le rire ridait tous ces vieux visages. On était tout heureux de vivre, on n'avait peut-être jamais tant aimé la vie. Trois ou quatre soirées passèrent ainsi à remuer des souvenirs, comme si l'âpre froid eût chassé les

Allemands du pays. Une fois, Jean Clarambaux parla de son école : depuis deux ans, elle ne l'intéressait plus, elle n'était plus pour lui qu'une tâche automatique à laquelle on ne pouvait se dérober. Ce soir-là, il évoquait avec émotion quelques silhouettes pauvretouses d'écoliers. Julia le regardait parler. Il s'en aperçut et se tut. Julien disait déjà :

— Notre école se trouvait dans la grange des Dodémont...

Les regards des jeunes gens s'étant croisés une fois encore, Julia baissa les yeux, les releva et finalement se pencha sur son ouvrage. Ils se sentaient un peu perdus tous deux parmi ces vieilles gens, et eux aussi, plus encore que les autres sans doute, aimaient la vie après avoir vu passer tant de cercueils. La jeune fille rencontra de nouveau le regard du maître d'école. On ne vit plus que ses bandeaux noirs ce soir-là. De temps en temps, ses mains s'affaissaient sur sa robe. Bien que les Malengraux voulussent la prendre chez eux, elle s'était décidée à partir chez une tante du Plat-Pays. On viendrait la chercher dans quelques jours. Pour qu'elle sût qu'on l'aimait bien, l'un et l'autre lui demandait :

— Ça va, Julia ?

— Ça va. Merci, Rosalie. J'arrive au talon.

Mais on ne voyait, un instant, que l'ovale pâle de son visage où se plissait un sourire reconnaissant. Elle se faisait toute petite dans son coin. Le lendemain, son regard peureux rencontra celui du jeune homme. Elle se pencha très fort sur les fers de son tricot et releva encore les yeux. Elle ne s'était pas trompée : on lui souriait. Elle s'en alla un peu plus pâle et un peu plus distraite que les autres soirs.

Le surlendemain, elle parut s'intéresser beaucoup aux lents et interminable récits de Malengraux. Le maître d'école ne vit ses yeux que lorsqu'elle se leva pour sortir : ils étaient impénétrables comme tout son visage de jeune fille silencieuse dont on ignorait les pensées depuis des mois et des mois. Le jeudi après-midi, du fond du jardin de M. Nalonsart, Jean Clarambaux l'aperçut qui repassait du linge derrière les rideaux de Mar-Josèphe. Elle disparut. Il songea brusquement à sa figure couturée de petite vérole qu'il avait oubliée depuis deux ans et demi, et s'éloigna, la tête basse. Le ciel était clair comme aux jours d'avril. Il ne se rendit pas à la veillée ce soir-là. Il reprit son volume de géologie :

— *Les animaux comme les plantes que l'on trouve dans les cavernes se divisent en plusieurs catégories...*

Le lendemain, elle était au jardin lorsqu'il partit pour l'école et elle le salua gravement, mais on ne la vit pas chez M. Nalonsart. Le samedi, ils étaient là tous deux, et, puisqu'elle s'en allait dès le matin, ils se regardèrent souvent, l'un baissant les yeux quand l'autre les relevait. La soirée fut probablement plus courte que les précédentes. Sur le seuil de la porte, dans l'obscurité, tout le monde souhaita un bon voyage à Julia. Pour la première fois de leur vie, les jeunes gens se tendirent la main, et ni l'un ni l'autre ne songeait à desserrer les doigts. Mais Xavier disait en cognant les pointes de ses sabots sur la pierre :

— En route, mauvaise troupe !

Vers dix heures du matin, une charrette bâchée de noir et tirée par un petit âne au museau blanc et aux grelots ironiques, trépidait sur la route durcie et solitaire. Le long du talus flânait le maître

d'école. Au-dessus du paysage gelé, le ciel était limpide : le troisième printemps de la guerre allait venir. La charrette arrivait au tournant du chemin. Près d'un rapiéçage, la bâche cubique s'ouvrit brusquement et un visage, très pâle dans la toile noire, apparut. Une petite main vint se poser sur la bouche et lentement envoya un baiser au jeune homme. Tout bouleversé, il n'eut pas le temps de faire un geste. La petite main désespérée qui était restée rigidement tendue vers lui avait disparu. On entendait courir l'âne sur le chemin sonore, derrière la colline.

III.

Un soir de février, des craquements et un grincement de verre rayé venus de la vallée de la Meuse attirèrent les gens sur la rive. Brusquement, la glace s'était fendillée, elle se pulvérisait déjà par places et des jets d'eau s'élevaient de plusieurs côtés à la fois. Puis la croûte se divisa en gigantesques dalles qui se précipitèrent sur un banc resté intact et se superposèrent : on eût dit qu'elles étaient soulevées par de puissants leviers. Soudain le champ de glace partit comme une masse : on eût cru voir les dos mouvants d'un troupeau en déroute et pu craindre que l'île ne s'en allât avec lui. Les tablettes de verre se ruaient les unes sur les autres, longeaient la rive, la hachant, s'ancrant dans les terres. Puis de menus glaçons suivirent : pareils à des cygnes, ils venaient du bout de l'horizon ; le soleil saignait dans le fleuve reconquis et ils emportaient un peu de rouge sur leurs plumes. De tout petits icebergs dont l'image traînait dans l'eau leur succédèrent. Une énorme dalle qui charriait des joncs pourris fit s'écrouler les amas de glaçons du bord qui se détachèrent et continuèrent leur course. Des silhouettes humaines remuaient le long de la Meuse. L'une dit (c'était la voix de Julien Malengraux) :

— Il ne se passera rien : il n'y a pas beaucoup d'eau.

Le visage poli de M. Nalonsart, qui allumait sa pipe, apparut sous la caresse de la flamme. L'homme se penchait vers une silhouette plus petite :

— Le président Wilson vient de faire une noble déclaration au sujet de la paix. Mais c'est un professeur d'université perdu dans un milieu de marchands qui vendent tout ce qu'elle veut à l'Allemagne, par l'entremise de leurs agents en Hollande et en Scandinavie, et que le blocus des Empires Centraux scandalise...

Le bruit de la débâcle couvrit les paroles du rentier. La figure couturée de petite vérole du maître d'école s'éclaira à la lueur d'une allumette. Le jeune homme cria un nom :

— ...Edmond Picard... (1)

Leurs regards furent attirés par une nouvelle flottille de glaçons qui longeaient un coude du fleuve. Des arbres pleureurs, des rochers et des tours se décalquaient sur l'horizon rose. Julien fit signe aux deux hommes, mit les mains en cornet et annonça :

— On peut s'en aller : il n'y a pas de danger.

Déjà, une file d'ombres remontait vers le village, le long du mur du parc, car la campagne était trempée. On entendait enfin le murmure des voix et, de temps en temps, le grondement confus du canon qui semblait sommeiller après la fameuse bataille de la Somme : la mêlée avait fait rage durant quatre mois. La nuit tombait et les gens se hâtaient dans le soir humide. M. Nalonsart s'accrochait parfois à la manche de son compagnon. Il lui parlait

(1) Célèbre jurisconsulte, avocat et écrivain belge (1836-1924), qui condamna la guerre « jusqu'au bout » en décembre 1916.

d'Edmond Picard qu'il avait connu lorsque le jurisconsulte passait ses vacances à Sclaigneaux et il évoquait son profil hautain et sa voix acidulée.

— Un génie, disait le vieux rentier en retenant le maître d'école par un bouton de son pardessus. Son activité fut innombrable. Depuis soixante ans, il défie ceux qui ne pensent que lorsqu'ils sont à plat ventre devant les usages ou les brefs et incertains axiomes de la « philosophie ». Et comme il aime son pays ! Avec une touchante ferveur...

Le jeune instituteur avait pris le bras de M. Nalonsart :

— L'écouterait-on ?

— J'en doute, mon cher ami. L'Europe est devenue un vaste jardin zoologique...

On perçut brusquement des cris. En aval, sur les deux rives, des lanternes vacillaient dans l'obscurité, les fenêtres des maisons s'éclairèrent, toutes à la fois, comme par magie, et la nouvelle vint de silhouette en silhouette : l'eau s'était arrêtée à la seconde île, on l'y entendait mugir, déferler sur le barrage de glace et remonter à gros bouillons. Des chiens aboyèrent dans la nuit vers les lumières mobiles et et une voix donna l'alarme :

— Gare au « *héraut qui boute* » (à la crue) !

Tourné vers la débâcle, M. Nalonsart achevait sa pensée :

— Le provocant Edmond Picard vaut à lui seul deux cent mille soi-disant intellectuels qui n'ont jamais apporté la moindre vibration durable au rayonnement de la pensée. Ses détracteurs ne lui viennent pas à la cheville du pied...

Mais Julien, que Xavier Legendre suivait en boitillant, Julien avait rattrapé le rentier et le maître d'école :

— Il n'y a rien à craindre. Le barrage ne tiendra pas.

Tout essoufflé, il rappelait d'autres dégels du fleuve et ses compagnons traînaient le pas pour lui laisser reprendre haleine. La figure du juriste belge s'effaça donc ce soir-là sous les images violentes des inondations d'autrefois. Mais le maître d'école évoqua souvent, les jours suivants, le grand vieillard allant et venant entre les rochers rouges poudrés d'oligiste des bords de l'eau. Ici, à la campagne, on se tirait encore d'affaire, bien qu'on eût supprimé la viande et le lait, qui était réservé aux enfants et aux soldats allemands. Mais, dans les grandes villes du pays, des gens mouraient d'inanition et le froid avait mortellement sévi dans les mansardes sans feu. Le charbon manquait : une fois par semaine, les gens du village allaient charger leur brouette au dépôt communal. On avait dû fermer les écoles. La paix ? D'où viendrait-elle ? Les Empires Centraux étaient visiblement fatigués. Les Alliés avaient dégagé la Somme et Verdun. L'occupant réquisitionnait les cuivres : on lui porta de vieilles lampes belges aussi minces que des feuilles d'étain et qu'on n'avait pas cru pouvoir offrir au chiffonnier. M. Nalonsart maçonna toute la journée dans sa cave. Il était d'une humeur radieuse lorsqu'il en sortit, malgré les vides laissés dans son bureau par les vieux vases disparus, et qui pouvaient s'oxyder dans les ténèbres humides du sous-sol.

— Les Etats-Unis déclarent la guerre à l'Allemagne, c'est officiel, criait au jardin M. Ronamieux, qu'on appelait, depuis l'automne, l'Officiel. Il ne pouvait plus se faire croire, pas plus qu'un arracheur de dents.

Le maître d'école, n'ayant pas de cuivres à cacher, donnait à Julien, d'après un journal hollandais, des détails effroyables sur l'agonie de la Serbie, dans la neige, la boue et la glace de l'hiver précédent. De rouges pages d'anthologie. Les soldats désarmés se mêlaient aux fuyards traqués par les avions autrichiens : vieillards, femmes et enfants. Tous étaient maigres comme des clous : ils disposaient d'un biscuit pour deux jours et on calmait les malades fiévreux avec une poignée de neige. A peu près nus, dévorés par la vermine, la peau gâtée, les pieds troués de plaies noires, ce charnier ambulante avait abandonné vingt mille cadavres — vingt mille enfants de seize à dix-huit ans — dans les montagnes glacées de l'Albanie, et des moribonds transportaient encore des morts sanglants sur des branches d'arbres. L'île de Corfou, où l'on avait recueilli les survivants, était devenue un hôpital dantesque : des fantômes y grouillaient, décharnés et saignants, toussants ou courbés par la dysenterie, rongés par la gangrène. Ils avaient mangé les herbes de leur calvaire et ils en mouraient... Sans plus rien dire, l'instituteur et Julien suivaient des yeux les gouttes de pluie qui brouillaient les carreaux de la fenêtre du vieux mineur.

— Les Zoulous évacuent la France, criait encore M. Ronamieux à Fulvie Legendre. Deux mille réfugiés français arrivent après-demain.

Le maître d'école et Malengraux se séparèrent en haussant les épaules. Cette fois pourtant, M. Ronamieux n'avait rien inventé. Le surlendemain, des familles françaises débarquèrent à la station sous une pluie battante. Les malheureux n'étaient pas au nombre de deux mille, mais des

centaines de fugitifs se dispersèrent dans les villages d'alentour, courbés sous leurs ballots, les femmes traînant les enfants, les vieux brouettant un coffre ou un panier, les malades se pelotonnant sous les bâches des chariots réquisitionnés dans la région. Ils venaient du département du Nord : les Allemands les avaient chassés de leurs maisons en ruines, ils étouffaient depuis deux jours et deux nuits dans les wagons à bestiaux et leurs mauvaises odeurs, et ils étaient tout heureux de s'en aller, à l'aventure, sous la pluie, vers les oasis boueuses de la Hesbaye. Ils n'entendraient plus tonner le canon, ils ne craindraient plus les vols angoissants des avions, ils n'hébergeraient plus des soldats prussiens. Les nuits seraient noires et calmes et les journées sans alertes. Un vieux — le maire d'un village de mineurs, disait-on — chantait en essuyant ses lourdes moustaches pleines d'eau, sur l'air de *Viens, Poupoule*, son arrivée dans la terre hospitalière :

— Ici, c'est la Belgique...

Vers la soirée, une femme et deux petits enfants tout trempés s'installèrent dans la maison vide de Mar-Josèphe Juprelle. Tour à tour, Marie Clarambaux vint allumer le feu, Fulvie Legendre, apporter du café chaud et des tartines, Rosalie Malengraux, deux couvertures et une veilleuse. Puis on laissa les malheureux se sécher autour du poêle. La femme — elle se nommait M^{me} Belin ou Penin — avait une trentaine d'années et Claudine et Jacques, cinq ou six ans. Il pleuvait à torrents sur tout le pays et les arrivants s'effacèrent dans les villages, comme s'ils étaient venus au monde ici. L'eau continua à ruisseler sur la région pendant plusieurs jours et ce fut en lisant les journaux près des fenêtres livides

qu'on s'expliqua la déportation des familles françaises : les Allemands venaient de redresser leur front d'Arras au sud de Laon et d'évacuer plus de deux mille kilomètres carrés du territoire envahi. Puis on apprit l'abdication du tsar de Russie et la déclaration de guerre des Etats-Unis à l'Allemagne.

— Mieux vaut tard que jamais, dit M. Nalonsart au maître d'école. Mais il est regrettable que ce peuple de marchands ait fourni des munitions aux Prussiens jusqu'à l'avant-veille de la rupture.

Le bon temps était revenu. De nouvelles figures se mêlaient aux visages familiers des gens du village. Les réfugiés bavards racontaient aux paysans silencieux les nuits rouges de bombardement vécues dans leur contrée en ruines, les combats d'avions et leurs petits nuages ronds, l'explosion des convois d'artillerie dont on ne retrouvait rien : ni bois, ni fer, ni gens, ni bêtes. Ils disaient qu'un homme eût pu se noyer dans les trous d'obus remplis d'eau et décrivaient l'immense cimetière devenu boueux à l'automne où allait et venait une armée d'Allemands farouches, taciturnes, pessimistes et résignés. Les nouveaux venus s'étaient sentis tout de suite chez eux, ils se débarbouillaient de jour en jour et ils connurent bientôt tout le monde en se mettant à la recherche de pommes de terre. Le père Godelet en vendit à M^{me} Belin — c'était ainsi que se nommait la voisine — à trois francs cinquante le kilo. Julien voulait aller briser les fenêtres du mauvais homme :

— C'est un sale putois, notre dame, disait-il à l'étrangère que les gestes et le dialecte du vieux mineur effrayaient.

Elle était transformée, M^{me} Belin. Elle n'avait

plus l'air d'une pauvre femme comme au jour de son arrivée ; une broderie blanche ornait le col de sa robe noire et ses cheveux noirs étaient aussi frais que ceux de Claudine dont les boucles se soulevaient sur ses épaules lorsque l'enfant courait au jardin où Jacques, qui était blond, « zigouillait » des Allemands cachés dans les sureaux, avec un morceau du vieux rouet de Mar-Josèphe. On ne pouvait pas dire qu'elle fût jolie, M^{me} Belin. Un peu trop maigre peut-être, le nez un peu long, la bouche rouge un peu amère, le dos un peu courbé. C'est ainsi que le maître d'école la jugeait par-dessus la haie, mais lorsqu'elle appelait Claudine de sa voix musicale, c'était un enchantement. Les vieilles voisines s'empressaient autour d'elle, Xavier lui avait amené une brouettée de houille du dépôt communal et Julien, qui ne voulait plus aller à la ferme où l'on ne voyait que des Prussiens et des marchands louches, Julien lui assura une forte provision de bois à brûler. Legendre était tout fier de s'entendre appeler « Monsieur Xavier ». Un jour, elle épingla une broche en or sur le casaquin rapiécé de Fulvie et remit à Rosalie trois mètres de mérinos. Mais, le soir, on ne la voyait plus : elle se couchait très tôt. Elle était discrète : on savait seulement que son mari, un ingénieur, était mort six mois avant la guerre et qu'elle avait perdu un frère dans la retraite de Charleroi. Legendre lui bêcha un bout de terre où il sema les premiers légumes :

— Si vous y tenez, Monsieur Xavier, avait-elle dit.

Et comme le brave homme tendait sa bonne oreille, elle ajouta avec un sourire résigné :

— Où serai-je dans deux mois ?

Il n'avait pas compris :

— De la salade du pays, de saint Jean l'Agneau, tendre comme de la rosée.

Le troisième printemps de la guerre était venu et tout le monde suivit bientôt l'exemple de Xavier et se retrouva au jardin où l'on planta surtout des pommes de terre qui étaient devenues très rares et qu'avaient gâtées les pluies d'automne. Le temps était splendide : seul, le grondement du canon distrayait parfois les paysans de leur besogne. On savait vaguement que les Alliés avaient pris l'offensive depuis Arras jusqu'à Reims, mais les hirondelles avaient survolé la mêlée et retrouvé leurs nids de l'année d'avant. La situation restait inchangée dans les Flandres, disaient les communiqués. On comptait cependant deux nouveaux tués dans le village : Julien Mouvet, un carrier, grièvement blessé au boyau de la Mort, était décédé à l'hôpital de Hoogstaede en juillet : sa femme était phtisique ; François Demousse, le grenadier, le grand Demouse, comme on l'appelait, était tombé en octobre devant Dixmude. Et M. Nalonsart avait appris que le jeune officier au visage de séminariste du 8^e de ligne, qui avait traversé le village en août 1914, était mort trois mois après à l'hôpital de Bristol.

— Nos salades poussent, Monsieur Xavier.

Le vieux frétillait d'aise :

— Des saint Jean l'Agneau, Madame Belin.

On finit par bavarder tous ensemble dans les jardins comme chaque année au bon temps. L'étrangère s'était apprivoisée peu à peu et comme les enfants, roués de fatigue, allaient se coucher très tôt,

elle vint s'asseoir avec les autres sous la gloriette de M. Nalonsart. Les soirées étaient d'une pureté merveilleuse et Jean Clarambaux se surprenait parfois à contempler, malgré lui, la femme. Elle avait le visage fatigué, mais la bouche amère gardait la fraîcheur de l'adolescence. M^{me} Belin était d'ailleurs plus forte qu'on ne l'eût cru : elle devait avoir un corps de statue sous sa robe discrète. Seul, M. Nalonsart, Marie Clarambaux et le maître d'école lui parlaient. Les quatre vieux disaient parfois un mot, mais leur patois les humiliait et ils se contentaient de sourire ou de faire un geste. Xavier, l'oreille au guet, saisi d'admiration, remarquait à voix basse, pour lui seul sans doute :

— Comme elle s'explique bien.

L'étrangère était vraiment séduisante. Ses mains aériennes caressaient les joues de Fulvie, de Rosalie ou de Man, pinçaient le nez de Xavier ou l'oreille de Julien. Elle fit la conquête de M. Nalonsart en lui préparant, devant les trois femmes attentives, des escargots à la bourguignonne. Cependant, seuls le vieux rentier et le maître d'école savourèrent le plat : les autres n'osaient toucher à ces bêtes de caoutchouc. On ne parlait pas de la guerre : on l'écartait des conversations comme le souvenir d'un mort que chacun, pour la sérénité de l'autre, désire effacer un peu. On bavardait de légumes, de fruits, de fleurs. Plus hardi, Julien s'aventurait parfois à raconter une vieille histoire drôle, lentement, cherchant ses mots, reprenant haleine et audace :

— ... Ainsi... ainsi...

Le rire clair de la jeune femme sourdait de sa bouche rouge et le maître d'école croyait en voir s'égrener toute une théorie de coquelicots. Elle

admirait la science discrète et sûre de M. Nalonsart qui trouvait des explications définitives sur tout, elle évoquait à son tour des heures joyeuses du pensionnat — elle avoua sans nulle gêne qu'elle n'avait pas été une fameuse élève —, une visite à un musée de Paris ou à un laboratoire de la côte française. Une fois pourtant que le canon grondait très fort derrière la colline, sa bouche s'amincit pour dire que la guerre les avait surpris, elle et ses enfants, dans le petit village du Nord, qu'elle avait été très malheureuse, ne demeurant là que depuis un an, ne connaissant personne, ne sachant cuisiner, n'ayant jamais lessivé, n'ayant pu retenir sa vieille servante bretonne que la retraite affolait et qui était partie avec l'armée française la veille de l'arrivée des Allemands. Elle rit, de son rire musical :

— A présent, je sais lessiver, faire du potage et de la salade.

Ses lessives n'étaient pas fameuses, ses potages manquaient de saveur et elle ignorait les fines herbes dont on assaisonne ici la salade de laitue. Elle n'allait pas non plus à l'église. Mais ses trois voisines l'aimaient bien tout de même et les hommes — y compris le sceptique M. Nalonsart — subissaient son charme de jeune femme délurée. D'ailleurs, elle adorait ses enfants, se retrouvant tout entière, disait-elle, dans l'espiègle Claudine qui connaissait le hameau de fond en comble, ses nids de fraises et de groseilles, et exprimait des réflexions de grande personne qui faisaient rire le voisinage. Les trois fragiles réfugiés créaient autour d'eux une zone de paix et d'oubli. Cependant la guerre faisait rage de l'Aisne à la Champagne. Le grondement du canon ne quittait plus l'horizon. Un soir de pluie

où chacun resta chez soi, M. Nalonsart et le maître d'école commentaient, d'après un journal prussien, les dernières semaines de la lutte :

— Je crois que les soldats viennent de vivre quelques-unes des pires heures de la mêlée, disait le vieux rentier.

Les Allemands avouaient avoir reculé « pour des raisons stratégiques », mais ils annonçaient des mutineries dans l'armée française décimée par sa propre artillerie, la disgrâce du général en chef et le sacrifice de cent mille ennemis à qui on avait prédit une avance, pipe à la bouche et fusil à la bretelle, jusqu'à l'Escaut, la Meuse et le Rhin et qui progressèrent de quinze cents mètres. Un autre article rappelait le massacre à coups de grenades d'un poste de secours allemand : blessés, infirmiers, médecins, par le 52^e régiment colonial, au mois de septembre 1915, près de Souain. Le journal allemand citait le nom de l'officier français responsable. Par contre, il rendait hommage à l'armée française de Champagne qui n'exécuta pas l'ordre terrible du G. Q. G. : « faire le moins de prisonniers possible ». Et comme Jean Clarambaux s'indignait des mensonges, disait-il, de la feuille prussienne, M. Nalonsart haussa les épaules :

— J'espère que l'offensive n'a pas coûté cent mille hommes à la France, mais il est possible qu'on ait anéanti le poste de secours allemand en 1915.

Le maître d'école, qui était devenu blême, demanda de sa voix la plus agressive :

— Et les lois de la guerre ?

Le vieux rentier eut son ricanement des mauvais jours :

— Ne me fais pas rire en joignant les mots guerre et lois. La guerre ne connaît pas de lois, mon cher ami. Tu l'as d'ailleurs vu chez nous en 1914. (Le ton s'adoucit.) Laisse ce journal, veux-tu? Cette pluie fait tant de bien aux tomates...

La maître d'école sentit qu'il exécrait son vieil ami et il s'en alla en parlant d'une correction de devoirs d'élèves. Mais M^{me} Belin frappait à la porte ouverte. Essoufflée, enveloppée dans son manteau, elle s'excusait. Elle eût voulu deux gouttes d'encre, disait-elle en montrant un tout petit flacon de pharmacie. Elle devait écrire à une ancienne voisine qui était hospitalisée en Hesbaye et Claudine avait renversé l'encrier. Le vieillard ôta sa casquette qu'il avait gardée en rentrant du jardin, désignait un fauteuil à l'arrivante et l'invitait à enlever son manteau mouillé. Mais elle se serra dans le vêtement, montra discrètement ses pieds neigeux qui gonflaient ses minces pantoufles de cuir noir et dit :

— Non, merci. D'ailleurs, je ne suis guère habillée. Il a fait si chaud pendant la journée.

Elle eut son plus séduisant sourire rouge, mais il s'effaça aussitôt : elle s'était aperçue que les deux hommes n'avaient pas leur mine de tous les jours.

— Pardonnez-moi, murmurait-elle en regardant le journal déplié sur la table. Je vous ai dérangés... ou peut-être avez-vous de mauvaises nouvelles de la guerre?

M. Nalonsart essaya de sourire à son tour :

— Nous allons nous disputer, Madame.

Il rouvrit le journal, eut une seconde d'hésitation, puis, un peu gêné, lâcha deux mots des faits de Souain. Le maître d'école voulut intervenir, mais la voix sourde de l'homme devint brusquement

provocante et il acheva son récit. L'étrangère eut une moue amère. Elle s'assit sans plus songer à son manteau mouillé ni à ses chevilles nues. Sans lever la tête, elle évoqua lentement une tragédie que lui avaient narrée des prisonniers français au cours d'une halte dans son village. En avril 1915, une héroïque compagnie d'infanterie, décimée par les mitrailleuses allemandes, refusa de repartir en avant-garde quelques jours après. Le général voulut faire mitrailler toute la bande. Un colonel — il se nommait Paulmier — implora la grâce de ses hommes, en pleurant, à genoux. Le général demanda la vie de soixante-quinze malheureux, puis de cinquante... Il alla jusqu'à six (quatre soldats et deux caporaux) qu'on tira au sort. Le jour de l'exécution, derrière le peloton de gendarmes, le colonel Paulmier s'évanouit et tomba de cheval. Les soldats français s'étaient enfuis à travers champs... Un bras nu sortit du manteau : du dos de la main, la jeune femme s'essuyait le front.

— Autrefois, ajouta-t-elle en refermant son manteau, autrefois, au pensionnat, pendant une vertigineuse leçon d'astronomie, je sentis mon cerveau se vider et j'eus une syncope. Je manquais de phosphore, paraît-il. Lorsque je songe à la guerre, j'éprouve la même angoisse. Excusez-moi...

Elle s'en allait, pâle comme une morte, les lèvres décolorées, oubliant l'encre. Sur le seuil de la porte, elle leva son visage vers l'averse :

— J'écrirai demain. Rien ne presse. Comme cette pluie fait du bien. A demain. Mes petits m'attendent.

Elle s'effaça en courant derrière les symphorines. Au coin de la haie, elle réapparut, le visage tendu

vers l'eau qui ruisselait sur les jardins. Puis elle se retourna, aperçut les deux hommes qui, des yeux, avaient suivi sa course, leur sourit — les lèvres étaient redevenues rouges — et disparut. Ils restaient aux aguets, sans parler, mais Claudine se mit à chanter : « *La belle que voici la lairons-nous danser ?...* » et la jeune femme vint les saluer, d'un geste de la main, par la fenêtre. Ils se séparèrent après avoir échangé un « au revoir » morne, fervent et malheureux.

Le surlendemain dans la soirée, après des heures torrides et desséchantes, alors que la nuit était venue brusquement sous un amoncellement de nuages noirs comme de l'encre et lourds d'orage, une des collines s'alluma vers le Bois des Pendus et les gens du hameau se mirent en route dans l'obscurité, guidés par les haies qui longeaient les sentiers. Pêle-mêle, M. Ronamieux, Xavier Legendre, Mardi-gras, Rosalie Malengraux, M. Nalonsart, la femme Purnalle, Marie Clarambaux, le vieux Julien, une bande d'enfants bruyants, la femme Mardigras, M^{me} Belin, Jules Cornet et le maître d'école gravirent le coteau de schiste. De là-haut, on voyait très bien l'incendie. Le bois brûlait. Des arbres se dessinaient sur l'écran rouge, des langues écarlates léchaient l'horizon et s'évanouissaient. Le vent aplatissait parfois le feu — qui reprenait tout de suite son élan — et emportait sous ses ailes une forte odeur de résine. De furtives lueurs caressaient le ventre des nues qui s'en allaient vers la Hesbaye. On entendit Xavier qui disait :

— Tout sera mangé.

Puis Julien :

— Le vent bouge.

Le bord des essarts s'allumait sous la soudaine invasion de gros crapauds rouges qui, dans les herbes sèches, se transformèrent en loques dorées. Des buissons prenaient feu et gonflaient démesurément. Une flamme étroite grimpa jusqu'à la pointe d'un arbre isolé.

— C'est sinistre, dit la voix apeurée de M^{me} Belin à côté du maître d'école.

Le jeune homme la rassura :

— Le bois est isolé dans les champs.

— Ah ! c'est vous, fit-elle.

Elle s'approcha de lui. Des nappes livides coulaient au flanc de la colline. Les buissons embrasés s'affaissaient. Le feu sautait capricieusement dans les arbres et bougeait un instant au sommet des branches. De temps en temps, la clarté de l'incendie révélait des silhouettes humaines qui, d'un autre mamelon de schiste, observaient le spectacle. Le maître d'école tressaillit : le bras nu de la jeune femme s'accrochait à son bras. Au loin, de grosses fleurs de pourpre et d'or s'épanouissaient dans les buissons. L'instituteur caressa du coude au poignet le bras de l'étrangère, car il avait senti qu'elle tremblait. Puis il lui prit la main qui resta inerte dans la sienne. Une tache rouge s'élargissait à une assez grande distance du foyer initial. La fine main tiède s'ouvrit et reçut les doigts rassurants du jeune homme. Un coup de vent ouvrit le manteau de M^{me} Belin et son compagnon respira un instant le parfum d'ambre de la gorge et des bras nus.

— Le feu a tourné le bois, cria Julien Malengraux.

L'incendie progressait et une vive lueur, rabattue par le souffle de l'orage proche, dessina de nouveau

les silhouettes du mamelon. Les doigts de l'étrangère se crispaient dans la main du jeune homme.

— Il faudra rentrer, cria à son tour la voix aigre de M. Ronamieux. Voici l'orage.

Des éclairs déchiraient la nuit de l'autre côté de l'eau. Le manteau de l'étrangère s'ouvrit de nouveau et le parfum d'ambre s'en alla au vent. La main du maître d'école caressait la main de sa compagne, dont la hanche s'appuyait contre lui.

— La pluie noiera le feu, assura M. Nalonsart.

Les flammèches bondissaient au-dessus du brasier et, au sud, l'incendie grelottait où il ne trouvait plus rien à dévorer. Une rafale rabattit une fois encore la lueur du sinistre jusqu'au mamelon de schiste et éclaira la fuite éperdue des gens du hameau voisin. Un long éclair fendit le ciel et le tonnerre domina enfin le bruit du vent. La main de la jeune femme qui serrait le manteau couvrit les deux mains nouées.

— En route ! cria Julien.

M. Ronamieux jurait dans la nuit : il avait perdu son chapeau de paille. Une rafale fit piailler les femmes. Mardigras protestait contre la poussée des enfants. Le groupe partit à la débandade, coupant par le plus court. L'étrangère n'avait pas lâché le bras du jeune homme qui s'en allait à pas mesurés et sûrs. Elle dit :

— Pourvu que mes petits ne se soient pas réveillés.

Il murmura :

— Nous allons arriver. A gauche. Encore à gauche.

La voix du vent grossissait et on devinait la torture échevelée des arbres dans l'obscurité. Florence Purnalle appelait :

— Trapu?... où es-tu Trapu?

Le gosse cria enfin :

— Ici !

L'étrangère trébucha et s'accrocha au bras du maître d'école qui la serra contre lui en répétant :

— Nous arrivons.

Ils se trouvaient derrière la haie de M. Ronamieux. Il fit brusquement clair comme en plein jour. Tous deux s'étaient dévisagés, mais leur sourire angoissé se perdit dans la nuit. Le tonnerre rôda entre les collines. Une rafale ouvrit la barrière au couple. La jeune femme hésita une seconde : il devina qu'elle interrogeait la maison endormie. Le manteau s'ouvrit au vent, un bras pâle s'allongea. Fulvie Legendre s'informait à vingt mètres :

— Etes-vous là, Madame Belin?

La voix musicale répondit :

— Oui, Madame Fulvie.

La voix devint une caresse parfumée :

— Merci, mon grand garçon. Bonne nuit, mon grand garçon.

La bourrasque mugit par-dessus les toits. Sans bien savoir ce qu'il faisait, le maître d'école se dressa sur la pointe des pieds et, au hasard, baisa le visage odorant. Les haies bougèrent sous le furieux assaut de la tempête. L'étrangère eut un imperceptible rire nerveux. Une tuile claqua sur les pavés d'une cour. Les mains odorantes serraient la tête du jeune homme et une bouche chaude se colla sur sa bouche entr'ouverte par l'angoisse.

— Mon grand garçon.

— J'arrive, Madame Belin, disait Fulvie.

La voix de M. Nalonsart demandait :

— Es-tu là, Clarambaux?

Le maître d'école, plié en deux derrière la haie, galopait jusqu'à la grille. Un éclair fit surgir de la nuit le village tout entier, le craquement sembla dévaster le parc du château et martela les deux collines.

— Je suis chez Rosalie, annonça Marie Clarambaux. Où est le gamin ?

La voix musicale cria :

— Il est rentré, Madame Clarambaux.

Le jeune homme courait dans le jardin de M. Nalonsart, suivi de Jules Cornet qui avait rebroussé chemin. La pluie crépitait rageusement sur les toits et les murs. Un éclair découvrit un amoncellement de nuages dont les crêtes se teintèrent de rouge. Puis une espèce de bougie s'alluma et s'éteignit tout de suite. Un long ruban se déroula jusqu'au dessus de la route par où venaient Julien et Xavier, le dos rond et les mains dans les poches. Au fond du bureau obscur, M. Nalonsart et Jules Cornet bavardaient en fumant leurs pipes, mais Jean Clarambaux ne savait pas de quoi ils parlaient : appuyé contre la fenêtre, il contemplait l'orage.

Celui-ci brouilla le temps pendant une semaine. La pluie succédait au vent et chacun restait chez soi. La bataille se poursuivait en Champagne avec une ténacité dont témoignaient les trains de la Croix-Rouge qui s'égrenaient parfois toute la journée dans la vallée. A l'est, la Galicie et la Bukovine étaient perdues. Les journaux hollandais décrivaient l'exode affolé des paysans dans la trépidation des chariots et des convois d'ambulance. Derrière eux, l'armée battait en retraite, affamée, pieds nus, désarmée — on n'avait plus qu'un fusil pour cinq hommes et, au front, les survivants atten-

daient les fusils des tués. Dans cette débandade vulnérable, les avions allemands faisaient des trouées aussitôt refermées sous la fumée, ou, très bas, à la portée des armes qu'on n'avait plus, mitraillaient les convois, les gens, les bêtes. On repartait, la tête dans les épaules, les femmes emportant leur enfant mort, un vieux s'asseyant auprès de sa vieille blessée. Une énorme bombe arrêtait l'élan des fuyards et là où se trouvaient un chariot, des misérables criant de peur, des blessés gémissant de douleur, il n'y avait plus qu'un entonnoir : on le contournait en toute hâte pour ne rien voir... M. Nalonsart ne cachait plus son pessimisme. Déjà de longs et bruyants trains de troupes cheminaient vers la France et le maître d'école s'éveillait souvent et écoutait, comme l'année précédente, la musique des fifres qui riotait dans les wagons, tachetés de lumières rouges, stationnant dans la campagne.

M. Ronamieux condamnait sévèrement le défaitisme du vieux rentier et annonçait trois fois par jour, sur la route, entre deux coups de vent, l'une ou l'autre fausse nouvelle :

— C'est officiel. Les Boches ont reçu une fessée dans la West-Flandre. Vingt mille prisonniers. Officiel.

Le temps était morne et lent. On volait déjà des pommes de terre à peine formées dans les champs et la *commandanture* décréta la constitution de patrouilles civiles qui se munirent de bâtons à tout hasard. C'est ainsi que la bande de Jules Cornet mit en fuite trois soldats allemands qui dévastaient le jardin du borgne Dimanche. On surprit non loin de l'église deux réfugiés français qui pillaient un

champ d'oignons et, au Sart-Tordu, le grand Brechin (il avait six enfants) qui s'accroupit piteusement, chemise au vent, pour cacher son sac à moitié plein. Les fermiers avaient dressé des baraques de guet dans les éteules où séchaient les dizeaux.

Puis le temps se calma un peu sans toutefois s'adoucir. Mais les soirées redevinrent claires. Le maître d'école consacra les premières journées des vacances à rôder, incertain et gauche, dans les cours où grelottait le rire de l'étrangère. Les vieux se trouvaient là, au coin des haies, sur les seuils, et le couple se dévisageait longuement, en parlant des dahlias somptueux qui se balançaient au vent dans le jardin de M. Nalonsart ou bien des pommes sous la charge desquelles les arbres quinquagénaires et contrefaits courbaient la tête. Il la regardait gravement, elle lui souriait et ses yeux étaient splendides. Une après-midi qu'elle se penchait pour cueillir des framboises, il entrevit la belle gorge de l'étrangère, il s'en alla en songeant à son visage grêlé et partit à travers champs.

Il ne s'éloigna guère du village : le ronflement d'un avion l'arrêta à mi-chemin de la colline. L'appareil, que berçaient les remous du vent, s'en allait vers la Hesbaye d'un vol saccadé et tenace. Soudain, une sourde détonation éclata dans la vallée, puis une seconde. Le maître d'école interrogea vainement le ciel, croyant y découvrir un deuxième avion et les nuages d'un combat aérien. Mais l'oiseau mécanique filait seul vers l'est. Les yeux fatigués du jeune homme voulurent se reposer sur les toits. Or des gens couraient entre les haies : il en venait de partout, se rabattant non loin de l'école et sur un

groupe de demeures incendiées à l'invasion. Il se mit à courir à son tour et, de rencontre en rencontre, par morceaux, dans un va-et-vient de paysans affolés, il apprit d'abord que des shrapnells avaient dévasté le jardin d'une maison occupée par des Allemands. Un vieux qui se trouvait sur la route au moment de l'explosion, tout tremblant encore dans ses sabots, imitait le miaulement de la chute de l'obus, l'éclat sourd dans la terre remuée, le sifflement des éclats d'acier à ses oreilles. Il était resté sur place, se grattant la tête.

— J'ai perdu ma pipe, constata-t-il brusquement.

Il retourna sur ses pas et les gens se mirent à rire. Pareil à un faucheur, encadré de ses bâtons, Badoulet l'infirmes se hâtait près de la pompe. Mais une autre nouvelle arriva. Trois enfants étaient blessés Sur-les-Hauteurs : un gamin et deux fillettes. Le maître d'école reprit sa course sans plus rien voir. Le gamin était mort, disait-on : le dernier de chez Morelle. Il avait le ventre tout déchiré et les entrailles sortaient par les trous. Sa sœur était atteinte aux jambes : elle allait mourir. Le maître d'école courait toujours. La petite Rovet était blessée à l'épaule : rien de grave, assurait-on. Le maître d'école galopait dans un sentier. Devant une maison occupée par des réfugiés français, M. Nalonsart, qui n'avait pas de veston et dont les manches de la chemise étaient ensanglantées, chassait les gens :

— Laissez de l'air à l'enfant, sacré milliard... Plus personne n'entrera. Foutez le camp ! Ah ! c'est toi, Clarambaux. Un coup de main, mon gros. De l'eau.

Une femme tendit un seau d'eau à Jean Clarambaux qui pénétra dans la maison. Aidé d'une vieille Française somnambulique au visage couleur de cendre, le rentier enveloppait dans des morceaux de linceul les petites jambes sanglantes de la fillette qui, couchée sur la table, dodelinait de la tête. De temps en temps, ses lèvres violettes laissaient passer un gémissement presque imperceptible. Dans un coin, ramassé sur sa chaise, le grand Morelle mordillait un fétu sans mot dire. Le maître d'école vit que des tomates mûrissaient sur la cheminée et que le veston de M. Nalonsart pendait à la poignée d'une porte. Le père vida son sabot plein de terre sous sa chaise.

— Vit-elle encore ? se demanda-t-il à haute voix sans lever les yeux.

La vieille Française frottait le visage de l'enfant avec un mouchoir imbibé de genièvre et l'odeur de l'alcool vainquit enfin la fade odeur du sang.

— Donnez une goutte à Morelle, Madame, dit le rentier qui nouait une bande de toile autour de la maigre cuisse de la fillette. A quoi songes-tu, mon gros ? Tu es maladroit. Deux minutes encore et nous irons prendre l'air.

Puis il se pencha sur la figure livide de la blessée dont le nez et les lèvres remuaient, lui passa la main sur le front et lui serra le poignet. Morelle, les yeux ronds, sa tasse de genièvre entre les pieds, observait tous ces mouvements. Le maître d'école vit encore que la casquette de M. Nalonsart traînait sur le poêle de fonte rouillé, et qu'une tache pourpre perçait le bandage au-dessus du genou de l'enfant. Le rentier se remit à la besogne, patiemment, et des gouttes de sueur perlaient sur son front pelé. Le

maître d'école déchira un morceau de toile : ce linge sentait la pluie et il y avait un pavé fendu sous un pied de la table. La vieille Française silencieuse emportait le seau d'eau rougie. Une ombre se pencha dans l'encadrement de la porte.

— Ah ! c'est vous, docteur, disait M. Nalonsart. J'ai fait ce que je pouvais...

Il ouvrait ses mains ensanglantées. Le médecin, les bras nus jusqu'aux aisselles et un tablier de cordonnier roulé autour des reins, eut une grimace sous ses moustaches grises :

— Le ventre n'a rien ? Ni la poitrine ? Non ? Ah ! tant mieux...

Jean Clarambaux se traîna jusqu'au seuil : le cœur barbouillé, il suivit des yeux, dans la pluie fine qui s'était mise à tomber, les deux douzaines de « mouches » qui venaient d'assaillir ses paupières. Il s'appuya contre le mur, s'écarta pour laisser passer la vieille Française qui rentrait avec un seau d'eau, respira largement. Une femme lui parlait. Il ne l'entendit pas. Puis il recouvra ses esprits :

— Oui, elle vit, fit-il. Je crois que le médecin répond d'elle.

Les poings fermés, M. Nalonsart endossait son veston, appelait le jeune homme et coupait par le jardin. Le maître d'école le suivit docilement en se demandant où son ami voulait l'emmener.

— Ici, nous ne rencontrerons personne, disait le vieillard. Tu sais que le gamin a le ventre perforé en douze endroits. Le médecin en est tout malade.

L'instituteur, que le grand air remettait peu à peu, exprimait enfin son étonnement de n'avoir vu qu'un seul avion. Il n'y avait donc pas eu de combat aérien...

— Tu en es sûr? Oui? Bien sûr? Bourre ma pipe et allume-la, veux-tu bien?...

Un officier allemand — le commandant de la place, dit-on derrière une haie — se hâtait vers la maison de la vieille Française. Des gens allaient et venaient sur le mamelon de schiste et Badoulet lui-même arrivait, interrogeant tout le monde pour reprendre haleine. M. Nalonsart fumait avec gourmandise. Les deux amis avaient gagné la route. M. Ronamieux venait à leur rencontre, effrayé et haineux :

— Belle besogne, fit-il de sa voix de phonographe, en se croisant les bras. Ces Boches sont mûrs pour l'enfer.

M. Nalonsart raidit la bouche — le maître d'école crut que le vieillard allait éclater en sanglots et une nouvelle équipe de mouches dansa devant ses yeux. Mais son compagnon secouait ses mains ensanglantées à deux doigts du nez du fonctionnaire :

— Je vous le dis, Ronamieux : cet aviateur, quel qu'il soit, boche, anglais, français ou belge, est une canaille. Vous m'entendez, Ronamieux?

Le rentier rentrait chez lui sans plus s'occuper du fonctionnaire pétrifié et Jean Clarambaux rejoignit Man qui, en mordillant son mouchoir humide, bavardait avec Fulvie, « le gamin avait l'air de dormir dans une couverture et la mère était dans son lit, raide comme une planche... » Au fond de la cour de Mar-Josèphe Juprelle, M^{me} Belin tendait son visage vers la pluie et serrait contre elle Claudine et Jacques devenus étonnamment sages.

On enterra le gamin — la fillette était à l'hôpital de Huy — et la vie reprit son cours ordinaire. Le temps était orageux et les pluies fréquentes refroi-

dissaient les soirées et les nuits. On ne se voyait guère qu'entre deux bourrasques ou deux fuites sous l'ondée. Une après-midi que le maître d'école redressait les tiges des framboisiers dans le jardin de Mar-Josèphe, un coup de tonnerre et les premières lourdes gouttes d'une averse le surprirent et il hésita un instant, ne sachant où aller. Les voisins, aux aguets sur les seuils, étaient rentrés chez eux, pareils à des araignées dont on a secoué la toile. Claudine et Jacques n'avaient fait qu'un saut de la route jusqu'à la porte de Julien Malengraux. Le maître d'école bondit à son tour chez l'étrangère qui se préparait à sortir, un fichu sur la tête.

— Quel temps, fit-il en laissant l'huis ouvert.

Mais un nouveau craquement ébranla la vieille maison vide et sonore, le jeune homme ferma la porte et alla se poster devant la fenêtre. Les arbres pliaient sous l'assaut du vent et au potager les gouttes de pluie dansaient sur les feuilles et les sentiers, telles de petites grenouilles. Un éclair illumina la pièce obscure et la table gémit sous les mains de l'étrangère qui, penchée, elle aussi, vers la fenêtre, se redressait brusquement. Le maître d'école sourit au visage craintif et se redressa à son tour. La femme vint s'appuyer contre lui comme le soir où le bois brûlait par delà les mamelons de schiste. Il lui prit la main. L'eau tombait à torrents. Le roulement du tonnerre passait d'une colline à l'autre. Le jeune homme caressait tout le bras jusqu'à l'épaule et, involontairement, ses doigts avides se perdirent dans la mousse de l'aisselle. Il sentit plier l'étrangère à son côté, il la prit par la taille et la regarda : les yeux étaient noyés dans une vapeur de songe et la belle

bouche, crispée. Il se dressa vers elle. La femme s'inclina :

— Mon grand garçon.

Il avait arrondi les mains sur sa gorge : geste auquel n'échappa nulle de celles qu'il avait aimées et qui s'en étaient allées sans souillure au gré du destin. Elle ne bougea pas. Elle lisait dans les yeux du jeune homme une faim généreuse. La bouche se crispa de nouveau :

— Mon grand garçon.

Tel un enfant boudeur, il secoua la tête et laissa retomber les mains. L'eau ruisselait du toit par-dessus la gouttière. La pièce s'éclaira de nouveau et les collines se renvoyèrent le crépitement du tonnerre. Il reprit la main de l'étrangère, le visage odorant s'appuya contre son visage et ils restèrent ainsi, sans plus rien dire, les doigts noués, vivants et douloureux — semblant écouter le vent qui mugissait comme les vagues au bord de la mer. La pluie s'apaisa brusquement. On entendit tousser Julien sur son seuil. Le maître d'école respira le parfum d'ambre de la femme et lentement tourna les yeux vers le visage collé contre le sien. Les sabots de Xavier trottèrent dans la cour. Elle le regardait. Il se vit dans les beaux yeux noirs, puis il vit s'ouvrir les lèvres décolorées, mais la voix proche de Xavier les referma :

— La gouttière s'est détachée criait le brave homme. Madame Belin... la gouttière !...

Les journées s'en allaient, hostiles et grises, et la nuit, sournoisement, montait très tôt derrière les collines. L'automne s'annonçait déjà : les feuilles des arbres se rouillaient et l'odeur des terres trempées se mêlait au brouillard qui souvent isolait le

hameau dans une enceinte de brume. On lisait les journaux au coin du feu. Les Allemands avaient progressé de nouveau en Champagne et repris, une parcelle après l'autre, presque tout le terrain perdu au mois d'avril. On s'observait dans les Flandres par-dessus le grand lac funèbre. Le désastre russe s'accroissait et tout un corps d'armée avait quitté le front pour marcher sur Pétrograd et y étouffer la révolution. Ici, d'invisibles trains de troupes cheminaient vers l'ouest : on entendait la musique des fifres et les chansons des soldats à travers les vapeurs qui montaient de la Meuse. Lorsque le soleil voulait bien se montrer, on promenait la petite Morelle dans une voiture d'enfant.

Un soir, les quatre hommes se trouvèrent seuls. Man, Fulvie et Rosalie étaient parties en Hesbaye, de longs sacs attachés sous leurs jupes : elles reviendraient le lendemain, chacune de son côté pour dépister la police allemande, avec le beurre qu'on salerait dans les grands pots de grès. M. Nalonsart, le maître d'école, Julien et Xavier avaient soupé assez tard — potage aux haricots, pommes de terre, endives : on ne mangeait plus de viande depuis bien longtemps. Ils parlaient de l'hiver proche en fumant une pipe et en prenant une petite goutte. Le tabac trop jeune avait une odeur âcre qui faisait tousser Julien. M^{me} Belin, alerte et gaie, rangeait la vaisselle en trempant ses lèvres dans son verre de vin lorsque les hommes trinquaient à sa santé. Pour la troisième fois, elle alla sur le seuil de la porte, rentra aussitôt et prit une chaise en souriant :

— Je suis sûre que mes petits dorment là-haut comme des marmottes. Ils ne s'éveillent jamais...

J'ai le vertige. Votre vin est bien bon, Monsieur Nalonsart.

L'homme eut une grimace de profonde désolation :

— L'avant-dernière bouteille de ce vieux bordelais, Madame.

Brusquement, l'étrangère s'était mise à bavarder, comme une petite fille, et, tournés vers elle, ils l'écoutaient. Elle évoquait le désarroi affamé de l'invasion, les dures années du Nord, les fuites en pleine nuit dans les grandes caves d'une fabrique : Claudine avait la coqueluche et râlait dans l'obscurité angoissée et silencieuse. Les jeunes femmes ne se lavaient plus, elles mettaient des vêtements sales et déchirés pour ne pas attirer les regards des Allemands. On avait été dévoré par la vermine, petits et grands. Puis on avait eu la gale. Elle vida son verre que Xavier remplit aussitôt.

— Il y eut chez nous des filles à soldats, dit-elle toute songeuse. Nous les méprisions et les bénissions. Grâce à elles, on nous laissait tranquilles.

Se pelotonnant tout contre le poêle amical, elle avouait avoir quitté sans regret sa demeure devenue inhospitalière. Elle vivait en compagnie de trois autres femmes : une jeune fille malade qui avait mal tourné peu avant l'évacuation du village et deux bonnes vieilles qui se disputaient toute la journée. Elle trempa ses belles lèvres dans le vin et sourit aux hommes. Ses yeux s'arrêtèrent sur le maître d'école et elle vida lentement son verre en le regardant. Puis elle se tourna vers Xavier qui, déjà saoul, avalait sa goutte et murmurait pour lui seul peut-être :

— Les femmes ne s'en vont pas tous les jours.

L'étrangère se leva : sa robe dessinait son corps

mûr et ferme, et lorsqu'elle se couvrit la tête de son fichu, ses bras blancs sortirent des manches.

— Je vais rentrer, disait-elle, lointaine et grave.

Le maître d'école la contemplait de la tête aux pieds, elle surprit son regard et la bouche rouge se décolora. Xavier, la mine narquoise, frappait sur l'épaule de Julien qui avait bêché toute la journée et que la tiédeur de la pièce assoupissait :

— Nous irons voir si nos lits sont toujours là.

Sur le seuil, on se souhaitait la bonne nuit. Les jardins dormaient dans les ténèbres humides : le brouillard était très épais. Comme M^{me} Belin cherchait la bordure des parterres de la pointe de son soulier, le maître d'école la prit par le bras.

— Ça ira ? Bonne nuit, disait M. Nalonsart.

— Bonne nuit.

Le couple s'attardait dans l'obscurité pour ne pas trébucher contre les deux hommes dont les sabots maladroits cherchaient, eux aussi, le chemin. Le rentier ferma sa grille.

— Nous y sommes, grommela Julien.

— Je n'y vois goutte, fit l'étrangère en riant.

— La maître va vous donner un pas de conduite, souffla encore Malengraux que le brouillard gênait.

La voix musicale s'enroua :

— Bonne nuit, Monsieur Julien. Bonne nuit, Monsieur Xavier.

— Bonne nuit, Madame Belin.

— A demain, disait le jeune homme.

Le couple descendit vers le jardin, en longeant la haie, sans se hâter, et le maître d'école sentit que le bras chaud tremblait contre le sien. Sa main chercha les doigts de la femme : ils s'ouvrirent. Sa

bouche chercha le visage odorant qui se pencha vers lui. Xavier détachait ses syllabes :

— Une dernière goutte chez Mardigras. Rien qu'une. Nos femmes sont parties.

La toux de Julien s'éloigna sur la route. L'étrangère s'attardait. Le couple s'arrêta devant la porte. La femme hésita encore, abandonnant son visage fiévreux sur l'épaule de son compagnon. Il sentit qu'elle grelottait tout à coup et qu'elle voulait dénouer ses doigts. Doucement la clef grinça dans la serrure. Bien-aimée !...

Les jours se bousculèrent autour de leur secret : pluvieux, brumeux, parfois frais et purs comme des jours d'avril. Le canon grondait sans interruption. On apprit que les Français avaient reconquis le plateau de Craonne et le Chemin des Dames. Mais vinrent aussitôt de désastreuses nouvelles des armées italiennes dont la débandade sanglante déferlait jusqu'à la Piave. Les soldats russes tournaient le dos aux Allemands et, d'étape en étape, se dispersaient vers les villes où crépitait la révolution ou vers les campagnes abîmées dans une mer de silence. Le front ondulait de Riga à Tarnopol et l'Ukraine négociait la paix. Les Roumains qui, l'hiver précédent, avaient fui devant la marée ennemie en incendiant leur blé et leurs réservoirs de pétrole, les Roumains agonisaient. Ici, au village reparurent en quête de pommes de terre et de rutabagas des citadins aux vêtements propres mais usés. Les denrées atteignaient des prix fous : le beurre était à quarante-deux francs le kilo, on ne mangeait plus de viande, on ne buvait plus de café. On racontait qu'il était à quatre-vingt-cinq francs...

On gâtait, comme on pouvait, l'étrangère et ses enfants.

— Vous êtes de bien braves gens, disait-elle trois fois par jour.

Son visage rayonnait comme celui d'une adolescente. L'offensive des tanks anglais vers Cambrai fit éclore toute une théorie de convois de la Croix-Rouge qui cheminaient silencieusement, pareils à des trains-fantômes, dans le brouillard. La grippe fit de nouveau le siège d'un hameau de la colline où elle emporta deux septuagénaires à quelques heures d'intervalle. La vieille ne sut pas en s'éteignant qu'elle allait rejoindre son époux dont elle s'informa encore avant de fermer les yeux. Brusquement, on annonça le départ des réfugiés français qu'on rapatriait par la Suisse. Xavier était au lit, terrassé, lui aussi, par l'influenza. L'étrangère courut plusieurs fois à la maison communale pour y obtenir des renseignements, puis se mit fiévreusement à recoudre ses ballots.

— Je reviendrai à travers tout, mon chéri, avait-elle dit. Je dois songer à mes petits. Après la guerre, je reviendrai.

Le maître d'école allait gagner son pain dans une classe à peu près vide. On parlait de nouveau du licenciement des élèves : le charbon manquait et la grippe sévissait comme l'année d'avant. On enterrait les morts tout de suite. Un jeudi, en rentrant vers le soir, il apprit que les réfugiés partaient le surlendemain, puis Jules Cornet lui annonça le décès de Xavier. Les jambes molles, il descendit le sentier. On avait déjà lavé et rasé le pauvre vieux. on l'avait revêtu d'une chemise blanche et de ses plus beaux habits. Fulvie hébétée s'était mise au lit,

Julien qui, toute sa vie avait rudoyé le défunt qu'il aimait comme un frère, Julien allait d'une pièce à l'autre en toussant. Man et Rosalie mettaient de l'ordre dans la maison. L'étrangère fit une brève apparition : elle avait pleuré. Elle salua le maître d'école d'un sourire livide et alla baiser le front poli du mort.

— Je monte un instant auprès de Fulvie, mon chéri, murmura-t-elle.

M. Nalonsart, les lèvres grimaçantes, vint arracher le jeune homme à ses songeries.

— Nous irons chez le bourgmestre, mon gros.

Ils partirent tous deux dans la nuit, sans se parler, le cœur broyé par la disparition de ce vieux témoin de leur vie. Un brave homme, simple, naïf, dévoué comme un chien. Qu'était-il venu faire sur la terre ? La maison qu'il avait arrangée, les haies qu'il avait plantées subsistaient. Dans vingt ans, plus personne ne se souviendrait de lui. Il avait peiné tout un demi-siècle pour manger et mourir, partageant le sort de milliards d'hommes dont aucun dictionnaire ne se soucierait jamais. Sordide tristesse des vies anonymes ! Vivre pour vivre ? Mieux valait se tuer tout de suite, songeait le maître d'école. Même l'image de la belle étrangère ne parvenait pas à effacer la chère silhouette claudicante du vieil homme avec qui venait de s'écrouler tout un amoncellement de souvenirs aimés. Pauvre Xavier, il avait eu une si grande peur au cours des terribles journées du mois d'août 1914...

Jean Clarambaux passa toute la nuit du vendredi dans la chambre mortuaire. L'étrangère avait mis son beau châle de soie noire autour du cercueil dont l'unique bougie caressait le petit christ de plomb.

Dehors, la brume s'amassait sur les jardins. Dans un coin, M. Nalonsart et Julien buvaient une goutte. Le vieux mineur s'affaissait de fatigue et d'ivresse : il s'était saoulé de chagrin. Il racontait, comme en rêve, des histoires du mort qui, autrefois, était fort comme un bœuf.

— Soixante kilos... c'est ainsi.

Le rentier lui secoua le bras pour la troisième fois et le releva de sa chaise :

— Va dormir. Tu dois être au poste à huit heures du matin.

Enfin le vieux se laissa reconduire chez lui, et M. Nalonsart rentra tout frileux, s'étonnant de l'épaisseur du brouillard et annonçant qu'il allait sommeiller un peu. Il mit un coude sur la table et le poids de son front fit bouger sa main. Jean Clarambaux vida lentement son verre. L'étrangère entra sur la pointe des pieds et s'inclina vers le cercueil. Elle resta debout tout un temps, semblant interroger le vieux mort qui jamais plus pour elle ne sèmerait des laitues dans le petit jardin de Wallonie. Le souffle égal de M. Nalonsart effleurait la table. La femme vint s'asseoir à côté du maître d'école et lui prit la main. Elle murmura :

— Mon chéri, vous ne pouvez pas venir demain à la station. J'aurais trop de peine devant tout le monde. Et puis vous ne pouvez pas quitter notre ami. N'est-ce pas, mon chéri ?

Résigné, il approuva de la tête. M. Nalonsart remua, bâilla, salua l'étrangère à voix basse en s'excusant et se leva. La flamme de la bougie fit danser son ombre au plafond.

— Je vais fumer une pipe au jardin, annonça-t-il. La femme amena le maître d'école contre le cer-

cueil et ils restèrent ainsi, la main dans la main, comme s'ils avaient voulu demander pardon au mort de lui avoir caché ce qui s'était passé. Ils entendirent tonner sourdement le canon. Puis un train roula dans la brume : un fifre griffa la nuit de sa musique sarcastique. Xavier ne s'occuperait jamais plus de la guerre... M. Nalonsart toussa et secoua sa pipe sur le seuil.

— Il ne fait pas chaud, dit-il.

— Je vais rentrer, murmura l'étrangère. Mes petits sont nerveux et dorment mal. J'ai dû monter deux fois déjà.

Penché sur la bougie et sur sa montre, le rentier toussa.

— Mon gros, va reconduire M^{me} Belin.

Ils s'en allèrent dans le brouillard, les doigts noués comme l'unique nuit où Xavier éméché entraînait Julien chez Mardigras. Elle ouvrit la porte. Une veilleuse éclairait la chambre au parquet de terre battue.

— Voici notre nid, mon chéri. J'ai voulu vous le montrer une dernière fois. Mais nous serons bien sages. Nous avons trop de chagrin et ce serait un vrai péché.

Ils se serrèrent dans leurs bras confondus. Puis elle relâcha son étreinte et les lèvres du maître d'école abandonnèrent le visage odorant et mouillé.

— A demain, mon chéri. Il ne faut pas m'oublier. Je vous ai attendu quatre ans, mon chéri.

Il s'en alla en chancelant à travers le jardin. La clef grinça dans la serrure. Il y a des nuits de brouillard où l'on s'en irait à tâtons, sur ses genoux, jusqu'à la Meuse, pour y dormir... Il rentra chez Xavier et demanda une goutte à M. Nalonsart.

(Il n'aurait pu se servir lui-même : ses mains tremblaient trop fort.) Il en prit une seconde, puis une troisième.

— Je veux avoir sommeil, fit-il, et il ferma les paupières pour mieux dérouler le film de sa vie, confondant un désastre avec l'autre.

Elle arriva dès l'aube, peu après le passage du menuisier qui cloua la bière. L'étrangère était pauvrement vêtue comme le jour de sa venue. Elle alla droit au cercueil et colla ses lèvres sur la planche vernie par dessous laquelle dormait le visage du mort. Elle embrassa tout le monde : Fulvie, Man, Rosalie, M. Nalonsart, Julien, le petit maître d'école. Les lèvres salées s'ouvrirent à peine :

— Mon chéri.

— Simone.

Il se rua sur les enfants, couvrit de baisers la figure adorable de Claudine, serra contre lui Jacques à peine éveillé. Elle le regardait faire. Il alla secouer la main de Jules Cornet qui avait poussé la brouette chargée de ballots au delà du sentier. Elle partait. Son beau corps affamé et maternel s'effaçait dans le brouillard. Bien-aimée !...

— Au revoir à tous ! Au revoir, mon grand garçon. Je reviendrai.

Au moment où elle montait dans le wagon qui devait la rapprocher de la France, le maître d'école, M. Nalonsart, Julien, Mardigras, le menuisier Jobsin et le fils Rovet s'en allaient à pas comptés vers l'église. Xavier accompagnait ses vieux voisins pour la dernière fois. Le brouillard était très épais. Julien toussait, M. Nalonsart mordillait un copeau et Jean Clarambaux avait une grosse boule dans la gorge. Les porteurs changèrent de

place. De sa main restée libre, le petit maître d'école serrait, au fond de sa poche, une merveilleuse image d'adolescente qu'il ne montrerait jamais à personne. Jamais.

Les jours passèrent, plus mornes et plus lents que l'année précédente. Il faisait froid. On apprit que des avions alliés avaient bombardé Anvers vers la fin du mois de novembre et que les victimes civiles étaient très nombreuses. La guerre se poursuivait avec férocité : on n'épargnait même plus les siens, ni vieillards, ni femmes, ni enfants, on harcelait l'ennemi comme on pouvait. Décidément, on vivait les années les plus stupéfiantes de l'histoire. M. Nalonsart commenta toute une semaine la lettre que Lord Londswone avait publiée le 3 décembre dans le « *Daily Telegraph* ». On avait déjà parlé vaguement de la paix : le Pape était intervenu, puis le frère de l'impératrice d'Autriche, puis un industriel belge, mais les états-majors ne lâchaient pas leur proie et les politiciens se taisaient. En France, Clémenceau jouait au dictateur. M. Nalonsart méprisait le bonhomme :

— Ce vieux cheval de retour n'a pas d'âme, disait-il. C'est lui qui écrivait le 10 août 1914, dans l'« *Homme libre* », que l'armée allemande reculait partout, en fuyant à toutes jambes, devant l'avance française, et c'est à ce stratège qu'on semble confier le sort de la France qui ne sera sauvée que par ses soldats anonymes. Grand merci ! Où allons-nous, sacré milliard?...

Le gel succédait à la neige. Des trains de troupes venant de la Russie passaient jour et nuit. Des enfants de la villette voisine, grotesquement accoutrés de mise bas, le visage violacé par le froid

et la faim, allaient de cour en cour en tendant leurs petites mains sales par-dessus les barrières. On vivait machinalement. Ces jours-là ne comptaient plus, on en avait fait le sacrifice, mais chacun cherchait de quoi manger et se protégeait contre les maladies pour voir la fin de la guerre. Des spéculateurs faisaient fortune : des individus, sachant à peine lire et écrire, festoyaient dans les restaurants de Huy et de Namur, et l'on dansait chaque soir, au son des orchestrons, dans des cabarets d'Andenne où l'on voyait encore dans les fenêtres, les glaces, sur les façades, la trace des balles de mitrailleuses, et contre lesquels s'appuyaient les ruines des demeures incendiées. Lorsque s'ouvraient les portes de ces estaminets, la musique profanait toute la rue et les braves gens se hâtaient, un poids énorme sur l'estomac. Des usines travaillaient pour l'Allemagne et des ouvriers belges, des frères, des fils, des pères des assassinés de 1914 et leurs familles mangeaient le pain du crime. On voulait vivre, on ne raisonnait plus. M. Ronamieux, qui avait des rentes, en était profondément scandalisé.

— On leur rasera la tête comme aux femmes, disait-il en voyant passer les indignes sur la route.

Mais Julien Malengraux, qui n'avait plus mis les pieds à la ferme et ne fumait plus depuis deux mois — stoïquement, il suçait des cailloux —, Julien soulevait sa casquette et ricanait :

— Et à ceux qui, pareils à moi, n'ont plus de cheveux... ainsi, cher ami ?

Ce « cher ami » insolent faisait disparaître l'incorruptible fonctionnaire qui se réfugiait dans sa collection de communiqués. Le 20 janvier, des avions alliés saccagèrent Ostende où périrent des

civils et, vers la fin du mois, les Allemands bombardèrent Londres, Calais et Paris. L'occupant détruisait les usines belges, réquisitionnait la laine des matelas et raflait les chevaux. La misère s'aggrava : on payait un pain de seigle onze francs. Un petit paquet de tabac coûtait huit francs : il est vrai qu'on vendait dans les boutiques des feuilles de houblon. M. Nalonsart et le maître d'école fumaient en cachette leur unique pipe de la journée. Le jeune homme en devenait nerveux. Mais le vieillard lui donnait de temps en temps un cigare et Jean Clarambaux se laissait gâter comme un mendiant honteux. Tous deux avaient fait retourner un costume par un tailleur de l'autre côté de l'eau. Les vestons étaient devenus trop étroits : M. Nalonsart s'en amusait beaucoup. Julien usait les habits — trop grands — de Xavier : Marie Clarambaux avait dû les retravailler entièrement. Les femmes se tiraient d'affaire : elles opéraient de vrais miracles avec de vieilles choses oubliées dans les paniers et elles filaient et tricotaient hâtivement — on craignait les perquisitions des Allemands — la laine de mouton des matelas.

— Les Zoulous évacuent la France, annonça, une fois encore, M. Ronamieux. C'est officiel. Des trains de réfugiés arrivent demain.

Ils débarquèrent à la station dans la matinée, sales, minables et bruyants : ils venaient des environs de Cambrai et de Roubaix. Courbés sous leurs lourds ballots, ils se dispersèrent dans les communes voisines. La colonie qui s'était installée au village fut aussitôt visitée par le typhus exanthématique : un malade avait contaminé une fontaine et tout le voisinage fut atteint. Le hameau ressem-

blait à un foyer de peste au moyen âge. Les Allemands avaient collé des affiches sur les portes et sur des poteaux qui barraient les chemins. Les fumiers étaient couverts de chaux. Comme par miracle, il n'y eut pas de cas mortels — les vieux et les enfants furent d'ailleurs épargnés —, mais, pendant plusieurs semaines, on vit se promener dans les jardins isolés et silencieux, des malades chancelants, maigres et hâves, aux lèvres sèches et au crâne à peu près nu. Parmi ces malheureux se trouvait une jeune femme, un peu simple d'esprit, qui allaitait un bébé de six mois qu'elle avait eu d'un Allemand, et qui chantait toute la journée, d'une voix éraillée et avec le dur accent du Nord :

— *A qui sait aimer, les heures sont roses...*

C'était sinistre. Un vieillard tout cassé et tout blanc, à qui M. Nalonsart donnait parfois un cigare, raconta un jour, à voix basse, tout contre l'oreille du rentier, le martyre des ouvriers belges travaillant au front. Des Flamands déchargeaient là-bas des munitions, construisaient des abris bétonnés, ou des routes, tressaient des réseaux de fil barbelé. Ils mouraient de faim et on les rouait de coups. Un jour, le vieux avait vu enterrer à plusieurs reprises un homme dans une fosse : les bourreaux le dégageaient en le tirant par la tête et les oreilles. On ne comptait plus les forçats assassinés à coups de bâton et de crosse de fusil, et, quand les esclaves rentraient de la corvée, ils emportaient sur leurs épaules des moribonds sanglants et gémissants. Le récit du Français rendit malade le maître d'école dont les nerfs étaient de nouveau très faibles. Il ne mangea guère ces jours-là. Au beau milieu d'une leçon, il ouvrait une fenêtre pour respirer l'air frais du

dehors, puis il souriait aux enfants intrigués et chuchotants :

— Ça va mieux, mes amis... Nous disions donc...

Heureusement, M. Nalonsart le mobilisa un jeudi après-midi :

— Mon gros, nous défrichons un coin du Grand Pré. Viens nous donner un coup de main. Nous nous partagerons la récolte de pommes de terre.

Julien Malengraux et Jules Cornet (un petit homme aux jambes en cerceau) étaient déjà au poste, taillant à la bêche dans le gazon et enlevant le chiendent à la fourche. Remy Pinon, le nouveau voisin (il était gros, moustachu et naïf) qui venait de s'installer avec sa sœur dans la maison de sa tante Mar-Josèphe, brouettait les mottes et M. Nalonsart rebêchait la terre mise à nu. Jean Clarambaux se mit aussitôt à la besogne aux côtés du vieux rentier. L'horizon était gris, le canon bourdonnait sourdement derrière le bois de la colline, mais la terre humide sentait bon et les nouveaux jets des sureaux remuaient déjà sous le vent. On bavardait du temps et des choses du village en avançant patiemment à coups d'outils. Remy sifflait discrètement un air de polka : son visage se plissait drôlement. Sa maison avait été brûlée à Tamines en août 1914. Il était joyeux de nature. Pour amuser le dernier né des Cornet, il remuait les oreilles, comme un âne.

— Nous aurons bien gagné une passoire de moules, dit-il à M. Nalonsart en partant avec sa brouette.

On rit. Mangerait-on encore des moules ? Julien fit voyager son caillou d'une joue à l'autre :

— Ne me fais pas venir l'eau à la bouche, Pinon.

On était repris tout entier par le travail des ancêtres. On oubliait la guerre et ses images violentes.

La brume emprisonnait d'ailleurs les cinq hommes dans le fond marécageux qu'autrefois les anciens avaient disputé aux osiers. On plaisantait, le travail avançait gaîment. Mais l'horloge de l'église sonna trois coups et Julien dit :

— On fait l'inventaire des cloches.

— C'est une honte, ajouta sourdement Jules Cornet.

Il y eut un long silence. Ces hommes-là n'étaient pas très pieux, mais le mutisme des clochers leur faisait mal. Quelque chose allait leur manquer définitivement : depuis toujours, les sonneries des églises avaient marqué leurs joies et leurs peines. Ce serait comme un grand trou dans l'écran de leurs jours. Même M. Nalonsart, qui ne croyait ni à Dieu ni au diable, en avait le cœur serré. Il aimait le temple du village où il n'avait jamais mis les pieds que pour y conduire Mar-Josèphe Juprelle et Xavier Legendre. L'église appartenait au folklore du pays et l'homme la respectait pour la naïve atmosphère de foi consolante que gardaient les vieilles pierres. De son côté, le maître d'école songeait aux offices du soir d'autrefois : lorsqu'il sortait du parvis, le ciel était tout rose au bout du chemin... Mais Remy Pinon parlait déjà d'autre chose : on se remit à la besogne. On voulait manger son saoul pendant l'hiver et la parcelle défrichée était amicale, comme si les cinq hommes l'avaient arrachée aux armées. La semaine d'après, un peu regaillardi, Jean Clarambaux commençait à travailler le jardin de Man.

Les journaux hollandais signalèrent la victoire belge du Reigersvliet : un détachement d'attaque allemand avait été complètement anéanti le 6 mars.

Mais la Russie avait signé la paix et toutes les voies ferrées étaient couvertes de trains de troupes venant du front oriental. Les jours étaient durs : on avait réduit la ration de pain à deux cent cinquante grammes. Deux hommes du village étaient tombés dans les Flandres au cours des derniers mois : Fernand Michat, le fils de François Michat le Poilu, comme on disait, tué par un éclat d'obus à Oudstuyvekerke, en novembre, et Jules Pagnot, un batelier, qui avait trouvé la mort à Steenstraete, vers la même époque. Sa sœur ne se gênait pas pour se promener en compagnie de son amant, un Prussien cagneux qui était occupé à la station de la villette. La guerre était vraiment trop longue : on n'en pouvait plus. On apprit que six condamnés à mort avaient été fusillés à Anvers. Les messagers ne passaient plus la frontière hollandaise et toute une bande d'émigrants était tombée dans les mains des sentinelles allemandes dans les environs de Calmpthout. La Wallonie était infestée d'espions boches : adolescents, femmes, civils, militaires. La prison de la Chartreuse à Liège regorgeait de détenus affamés et, de temps en temps, on chuchotait le nom de l'un d'eux parce qu'on venait de le fusiller. Les journées étaient pluvieuses, inquiètes et tristes. Les réfugiés français s'en allèrent une après-midi : le village fut en l'air pendant deux heures, puis il retomba dans son morne silence. Seul, M. Ronamieux pérorait sur la route entre deux éclaircies :

— Il y a du neuf. C'est officiel. Les Anglais...

Il y eut du neuf, en effet. Les Anglais reculèrent de trente kilomètres sous le formidable assaut de l'ennemi qui balayait tout sur sa route. Le front des alliés

s'ébranlait et se déchirait, et l'avance allemande roulait jusqu'à soixante kilomètres de Paris. M. Nalonsart dévorait anxieusement les journaux. Les mauvaises nouvelles se multipliaient. L'avalanche prussienne, arrêtée dans sa marche sur la capitale, se rejetait vers Amiens. Une effroyable boucherie modifiait d'heure en heure la ligne du front, l'ennemi semblait bondir d'une ville à l'autre et des noms de localités qui, depuis 1914, avaient disparu des journaux, s'égrenaient de nouveau dans les communiqués : Noyon, Montdidier, Moreuil, Armentières, La Bassée. La partie était perdue, pensait M. Nalonsart. Des trains de la Croix-Rouge surgirent soudain dans la vallée. On n'osait plus les regarder passer : des blessés, raides comme des momies, avaient encore la force de montrer le poing aux villageois. Les convois blancs se succédaient jour et nuit et le canon tonnait sans interruption.

— Les Français reculent en bon ordre. C'est officiel, assurait M. Ronamieux.

Bientôt les Anglais se rejetèrent sur la Lys. Messines, Armentières, Bailleul tombèrent sous l'assaut du torrent allemand qui amplifiait son front d'attaque. En Flandre, les Britanniques se replièrent sur Ypres. La canonnade s'intensifiait de jour en jour et on l'entendait bourdonner toute la nuit. Plusieurs semaines venaient de s'écouler avec une rapidité effrayante : le plus humble et le plus indifférent du village sentait que son jardin lui échappait. Le coup eût été moins rude en 1914, tant l'invasion avait été rapide. Mais, depuis quatre années d'angoisse et de misère, on s'était attaché à cette terre de malheur. On eut enfin des nouvelles des journées de

Merckem. Les feuilles censurées n'en avaient rien dit et les journaux hollandais étaient discrets. Vers Langemarck, après un violent bombardement, l'ennemi s'était rué à l'assaut des tranchées belges. Il y amoncela ses morts déchirés par les mitrailleuses, mais il progressa vers Kippe et Langewaede, laissant derrière lui des centaines de cadavres. Les avions griffaient le ciel clair et l'inferral bombardement collait les hommes au sol. Au coup de midi, les Allemands occupaient les abris belges. Une brusque contre-attaque les en délogea en quelques heures, décimant les survivants des vingt-trois bataillons ennemis, et, la nuit, par-dessus l'agonie des blessés et la fièvre des rescapés, les fusées de la victoire illuminèrent le désastre humain. Les pertes étaient considérables de part et d'autre : on parlait de milliers de tués. L'imbécile mangeur d'hommes qu'était M. Ronamieux dut s'incliner un matin sous la houe de Julien Malengraux. Le mineur hurlait :

— Braves Gaulois, braves Gaulois !... Mais va donc à Merckem, pignouf !...

La voix de phonographe s'humiliait :

— A mon âge, Julien. A mon âge, mon ami ?...

Le vieux eut un mauvais rire :

— Justement, tu ferais un beau mort, à ton âge. Le pauvre Firmin Juprelle avait quarante ans à vivre, espèce de pignouf !

La colère de Julien stupéfia le voisinage : un moment, on crut même qu'il avait bu chez Mardi-gras. Surtout depuis la mort de Xavier, il était souvent de mauvaise humeur, mais jamais il ne s'était emporté comme ce matin-là. Les gestes nerveux, il parla de l'incident toute la journée.

On en avait assez, disait-il. Il était venu au monde pour travailler, lui. Il ne s'occupait pas de politique, lui. Il avait le droit de vivre tranquillement et de manger son saoul. On l'en empêchait depuis quatre ans. Il en avait assez... Julien était malade, certes. De privations peut-être : il buvait de la soupe quatre fois par jour, mais elle ne valait pas les bonnes platées de pommes de terre au lard d'avant la guerre. Il était fier, il ne se plaignait jamais et il refusait les cigares que lui offrait M. Nalonsart : « Merci... j'ai mon caillou ». Il avait retrouvé sa mauvaise tête d'autrefois, du temps où il braconait et rossait les gardes. Chacun se sentait désaxé d'ailleurs, plus encore qu'en août 1914, où l'on n'avait pas eu le temps de reprendre ses esprits. Les menus incidents qui composent la vie quotidienne d'un villageois s'effaçaient sous la bourrasque des mauvaises nouvelles.

— Nous sommes perdus, disait chaque soir M. Nalonsart au maître d'école.

Le lundi de Pâques, un obus était tombé sur une église de Paris et avait tué septante-cinq personnes. Les trains de blessés se succédaient sans interruption et on avait transformé les temples de Mons en hôpitaux. La boucherie devait être horrible. Vers la fin du mois d'avril, on eut quelques détails sur l'attaque de Zeebrugge, le repaire des sous-marins allemands. Pendant la nuit du 23 au 24, la flotte anglaise, protégée par des nuages artificiels, débarqua sur la jetée quatre cents marins qui firent sauter à la dynamite les installations ennemies. Les Allemands mitraillèrent les condamnés à mort pendant qu'un sous-marin britannique, bourré d'explosifs, éclatait contre le môle. Trois croiseurs

remplis de ciment canonnèrent d'abord le port, malgré la tempête d'obus jaillie de Zeebrugge, puis se firent sauter l'un après l'autre. Les survivants tentèrent de s'éloigner dans des canots : un officier, dont les vêtements étaient imbibés de chlorure de calcium, prit feu sur l'eau... Le bombardement éclairait l'inferral massacre : des canots et des hommes sautaient sous la nappe de flammes des batteries allemandes et des monitors anglais. Au loin, à Ostende, vers la même heure, deux croiseurs britanniques, découverts par un coup de vent, se faisaient sauter devant le port.

— L'humanité devient enragée, disait M. Nalonsart et ses joues remuaient comme s'il avait mâché un rouleau de tabac.

Un dimanche matin, un soldat allemand entre deux âges vint s'enquérir de Remy Pinon. Il se donnait un air rogue, mais, lorsqu'il se rendit compte que sa visite épouvantait Julienne Pinon, il sourit aimablement sans plus parler et attendit l'arrivée du maître d'école que Malengraux était allé prévenir. Le Bavarois reprit un instant sa mine sévère : le nommé Remy Pinon avait coupé un arbre dans le bois, il devait payer cent marks d'amende ou aller en prison : où se trouvait Remy Pinon ? L'étranger étalait ses papiers comme des cartes à jouer — sa main droite était mutilée — et, derrière les lunettes, ses gros yeux interrogeaient tour à tour Jean Clarambaux, Julien et la femme. Le maître d'école eut un sourire résigné. Il promit de remettre la convocation au voisin qui était absent ce matin-là. Ses regards allaient du masque froid de l'Allemand au visage affolé de Julienne : un vieux visage ridé sous les cheveux blancs. Elle avait

à peine cinquante ans, mais son dos était déjà tout déjeté dans sa blouse usée. Jean Clarambaux se mit à plaider la cause du délinquant :

— Un brave homme... un brave homme...

Le soldat haussait les épaules d'un air ennuyé. Puis il sourit et dit laborieusement en français, en se tournant vers Julienne :

— Service... la loi... *commandanture* demain...
Moi?... moi?... Adieu.

Il saluait aimablement la compagnie et s'en allait. Remy revint sur-le-champ : il était déjà prévenu, car le hameau tout entier avait aperçu l'Allemand. L'homme avait bu un verre et il avait une allure piteuse dans son veston de rencontre. Un tic nerveux allongeait sa large figure. Il fumait une cigarette — de temps en temps, il allait en acheter quatre, comme faisaient les gamins avant la guerre. Elle s'éteignit : entre deux pincées de tabac, elle contenait de la terre. Il la ralluma en s'appuyant contre la maçonnerie du puits :

— J'irai en prison, dit-il enfin.

Sa sœur se mit à pleurer bruyamment et elle s'essuyait les joues à son tablier. Ils en avaient tant vu, tous deux. Les voisins étaient arrivés, l'un après l'autre. Les yeux égarés, elle racontait la tragédie de Tamines, les quatre cents civils mitraillés ou égorgés au cours des journées d'août, les deux octogénaires brûlés vives dans leurs maisons, les deux cent cinquante demeures rasées par l'incendie, l'assassinat des blessés à coups de baïonnettes et de bûches, la noyade, dans les eaux de la Sambre, des fuyards dont la soldatesque se disputait la cible... La pauvre femme gémissait :

— Notre calvaire va recommencer.

— Ce n'était pas un arbre, fit Remy avec une moue d'enfant grondé. C'était un bouleau de quelques années. Pour le toit du hangar. J'irai en prison.

Où aurait-il trouvé cent marks, le pauvre diable?... Jean Clarambaux s'éloignait dans la direction du village, sans rien voir. Le commandant de la place était un brave homme, disait-on. Sous son prédécesseur, les cabinets s'emplissaient de volumes irremplaçables volés dans la bibliothèque du châtelain. L'actuel commandant avait fait dresser l'inventaire du mobilier le jour même de son arrivée et une ordonnance avait été envoyée au front pour avoir volé quelques mètres d'un tapis d'escalier. On affirmait que ses soldats se seraient jetés sous un train pour lui sauver la vie. Lorsqu'il se promenait, très grand, bien découplé, élégant, un livre sous le bras, il saluait aimablement tout le monde... Cependant, Jean Clarambaux sentait battre les veines de son cou lorsqu'il pénétra dans la cour du château. Angoisse? Humiliation? Il se jeta, tête baissée, dans l'aventure, et lorsqu'il reprit vraiment ses esprits, le commandant — quarante ans? — lui souriait derrière une table couverte de volumes, dans une grande salle austère et sonore. La voix étrangère disait lentement en français :

— Je le répète, Monsieur le maître d'école : je suis désolé que la plainte soit déjà remise au *kreischef*, mais je crois bien pouvoir arranger la chose dans les quarante-huit heures. En tout cas, ces pauvres gens, si éprouvés, ne seront plus inquiétés. J'ai vu Tamines en 1915...

Un sourire triste passa sur les lèvres de l'officier et une ombre ternit un instant les yeux doux et francs dans le visage carré, sanguin et rasé.

— Nos troupes ont exagéré, Monsieur le maître d'école. J'en demande pardon à vos protégés.

Jean Clarambaux se levait discrètement, pâle d'émotion et, dans son trouble, il remerciait l'étranger en allemand. L'officier le reconduisait lui-même, penché vers le visiteur, et disait impeccablement :

— Je serai toujours très heureux de vous obliger, Monsieur le maître d'école. Je ne pourrai jamais, hélas ! sauver un condamné à mort, mais toutes ces petites histoires n'ont guère d'importance, n'est-ce pas ? dans l'administration d'un district. Je fais ce que je puis, Monsieur le maître d'école. Au plaisir de vous obliger.

A la grille, le gamin des Renson ôtait son képi de soldat belge et souriait de toutes ses dents :

— Monsieur le commandant, quelle heure est-il, s'il vous plaît ?

Bénévolement, l'officier consultait sa belle montre en or :

— Midi moins dix, mon garçon. Comment vas-tu ?

Un ressort sous chaque talon, Jean Clarambaux filait sur la route. La Paix ?... Quand viendrait-elle ? Quand pourrait-on aimer tout le monde et oser le dire ?... Il se hâtait pour que rien d'irréparable n'arrivât chez les Pinon. Bonheur d'apporter de bonnes nouvelles !... Il traversa le Grand Pré en courant et il fit signe à Julien qui, les mains dans les poches, regardait passer un train de la Croix-Rouge par delà les haies. Le maître d'école bondissait dans la cour :

— Remy !... Remy !...

Son voyage n'avait duré que cinq minutes et

l'annonciateur, emporté par un torrent de joie, n'avait rien vu du chemin parcouru. Bonheur d'apporter de bonnes nouvelles ! Remy écoutait l'histoire : le sang quitta ses joues pour descendre sans doute dans ses talons qui tremblaient, soulevés par-dessus le bord des sabots. Les voisins étaient arrivés. Julienne recommençait à mouiller son tablier. Le vieux Malengraux faisait rouler son caillou sur sa langue. Marie Clarambaux se mouchait bruyamment. Fulvie et Rosalie grondaient Julienne :

— Puisque c'est fini...

— Ainsi, ajoutait Malengraux.

M. Ronamieux se taisait, muet d'étonnement, et, la tabatière ouverte, offrit une prise à tout le monde. M. Nalonsart se servit le premier. Comme Remy Pinon remuait les oreilles, le bambin que Jules Cornet tenait dans ses bras se mit à rire aux éclats.

— ...ainsi, disait encore Malengraux.

Les journaux reçus l'après-midi confirmaient l'accalmie qui, depuis plus d'une semaine, raccourcissait les communiqués du front occidental : le nombre des convois de la Croix-Rouge diminuait sensiblement. La soirée fut douce au hameau : Remy Pinon racontait des farces dans son patois nasillard et lent, et, le lendemain, chacun reprit sa tâche avec fièvre : les jardins étaient beaux sous le soleil de mai. Puis une mauvaise nouvelle arriva du pays de Liège : un avion allié qu'on avait entendu bourdonner dans la matinée le long de la Meuse, disait-on au village, et qui avait sans doute pour mission de détruire le fameux pont du Val-Benoît sur lequel passaient les trains d'Aix-la-Chapelle et que les Belges omirent de faire sauter en 1914,

un avion avait bombardé le chantier d'un charbonnage de Sclessin et tué vingt pauvres gens qui chargeaient de la houille dans leurs charrettes et leurs brouettes : des femmes et des enfants étaient affreusement déchiquetés. Il y avait des blessés, mais on manquait de détails. M. Nalonsart était devenu blême :

— Pourquoi ces aviateurs ne vont-ils pas jusqu'à Spa où se trouve le kaiser? disait-il au maître d'école. Il y a du louche, mon gros. J'ai l'impression que les états-majors s'épargnent mutuellement. Ce serait ignoble de transformer la guerre en jeu d'échecs dont seuls les soldats et les officiers subalternes feraient les frais.

Jean Clarambaux ne voulut pas contrarier son vieil ami dont le visage était tiré depuis tout un temps. M. Nalonsart souffrait de l'estomac et mâchonnait un brin de neurasthénie. Il était plus taciturne que jamais, passant des heures à sucer le tuyau de sa pipe refroidie, sous sa gloriète. La lecture ne l'intéressait plus. D'ailleurs, plus personne n'était dans son assiette : on attendait les premières pommes de terre pour apaiser sa faim. Des incidents avaient éclaté sur les marchés des grandes villes où l'on vendait les légumes à des prix fous. Les pauvres ne portaient plus que des sabots et les privilégiés des souliers à semelles de bois. Les journées s'écoulaient dans une morne résignation. Dans deux semaines, on enlèverait peut-être les pommes de terre hâtives : on ne parlait plus que d'elles par-dessus les haies. On avait faim : plus personne ne s'en cachait et M. Ronamieux lui-même déclara solennellement un soir :

— Je le dis pour la première fois, voisins :

j'estime qu'on doit signer la paix. On tue trop de gens. On ne peut pas aller plus loin.

M. Nalonsart ricana et haussa les épaules. La Paix?... Des avions alliés venaient de bombarder Tournai : cent maisons étaient détruites. On ne parlait ni des tués, ni des blessés. Les terribles nouvelles se succédaient sans répit : vingt-deux divisions allemandes s'étaient ruées sur le Chemin des Dames et, le soir même, elles traversaient l'Aisne sur les ponts que les Français n'avaient pas eu le temps de détruire. Le lendemain, l'ennemi avançait de douze kilomètres et atteignait Fismes. Le surlendemain, il s'emparait de Soissons. Le premier juin, il se trouvait à Château-Thierry. Les Parisiens évacuaient leur ville bombardée par des torpilles de cinq cents kilos... Déjà les trains de la Croix-Rouge s'égrenaient derrière les sureaux.

On manquait d'air, bien que le temps fût splendide. Chaque soir, le maître d'école s'en allait à travers champs, comme un perdu. Ce jour-là, le murmure du canon touchait à peine les carrières de pierre bleue.

— Il fait bon, dit Charles Ruelle qui arrachait les pommes de terre de son essart.

Le vieux se redressa et appuya le menton sur ses mains nouées autour du manche de la houe. Il avait septante-deux ans. Les verres de ses lunettes grossissaient ses yeux mouillés, et ses boucles d'argent grelottèrent parce qu'il ajoutait :

— La récolte est belle. Rien ne vaut le bon fumier d'ici.

Jamais il ne parlait de la guerre. Elle ne l'intéressait pas. Il ne savait lire ni écrire. Aidé de sa vieille, il cultivait son champ, et la furieuse et interminable

mêlée déferlait autour de son travail sans jamais l'atteindre. Imperturbablement, il bêchait, semait, récoltait depuis quatre ans, comme il l'avait toujours fait. Il gardait ses provisions et vendait le reste à ses voisins aux anciens prix. En août 1914, en pleine terreur, une patrouille allemande le rencontra dans la campagne morte et un soldat le mit en joue. De sa main desséchée, il montra la route aux envahisseurs et les interpella en patois :

— Passez votre chemin, dit-il. Voilà cinquante ans que je remue cette terre et je n'ai jamais eu une parole plus haute que l'autre avec qui que ce soit.

Les soldats avaient ri de son tout petit visage broussailleux, de sa vieille casquette décolorée et de son pantalon arrondi aux genoux. Un mois après, les gens du village rirent à leur tour lorsqu'un témoin, qui agonisait de peur dans la sablière, leur raconta l'aventure. Que se passait-il chez ce vieux ? C'était un homme simple, mais il ne déraisonnait jamais. C'était un homme juste et bon : les voisins le savaient bien, et les enfants — ceux-ci en abusaient, les coquins ! — à qui il rachetait pour une pomme le salut d'un oiseau pris au piège ou d'une grenouille martyrisée. C'était un sage au jugement inspiré par d'honnêtes traditions : « Chez nous, depuis toujours », disait-il... La vision de Charles Ruelle ne dépassait par les collines du bord de l'eau ni l'horizon onduleux de la Hesbaye. Chez nous. Le village. Plus rien n'existait au delà des limites cadastrales de la commune. Charles Ruelle était un sage.

— Il fait vraiment bon, confirmait Jean Clarambaux.

L'index crochu du vieux désigna prudemment un buisson :

— Maître, voyez... à gauche... un canari du pays. Vous entendez : « girlitz »... Une vraie serinette, maître. Les tendeurs d'ici ne le connaissent pas... et j'en suis bien content.

Charles Ruelle souriait dans les poils de sa barbe. En ces temps tragiques, sa simplicité éveillait la reconnaissance du voisinage, car elle était pareille à la présence d'un parent vagabond au chevet d'un mourant. Hélas ! cent pas plus loin, l'esprit de l'instituteur fut assailli par les mauvaises nouvelles des dernières semaines. Les Allemands tentaient un assaut contre Reims et Compiègne, et une autre armée, se dirigeant sur Paris, avait atteint Resson. Le pays était perdu. Sur la route, le long du fleuve, des soldats chantaient une chanson de marche et l'écho des carrières la répétait. Sinon, le village eut été silencieux et vide, comme aux soirs de l'invasion...

Le lendemain, devant la classe soudain silencieuse dans l'attente d'une « histoire », le maître d'école s'était levé :

— Mes amis, Charneux n'est pas venu parce qu'on a dit ce matin une messe pour son père, Marcellin Charneux, tué le 18 mars à Nieuwendamme en Flandre. C'était un brave homme, le plus fort carrier du chantier. Il ne buvait jamais, il aimait sa famille. Il est tombé pour la défense de la patrie. Et la patrie pourrait bien être perdue malgré le sacrifice de Marcellin Charneux et des autres.

Le maître d'école prit une feuille de papier sur la table et ses mains tremblèrent très fort comme s'il eût parlé à un auditoire innombrable, dans une salle académique, et non plus à de petits villageois en sabots qu'il connaissait depuis toujours.

— Vous vous souvenez, Cornet, de Firmin Juprelle, votre voisin. Il a été tué à Sart-Tilman la première semaine de la guerre. Il était toujours gai, serviable, et il adorait sa vieille mère... Votre oncle, Marton, est mort à Waelhem en octobre 1914...

Les vingt et un sacrifiés furent cités à l'ordre du jour dans la petite salle pauvreteuse où seules vivaient les mouches. Puis le maître d'école évoqua les silhouettes des quarante-trois civils fusillés en août 1914.

— ...Votre père, Jacoris... Vous n'aviez que six ans, mais vous vous le rappelez : il était grand et fort...

Les enfants ne bougeaient pas : on eût dit que le maître était en train de les photographier. Celui-ci déposait ses papiers sur la table. Il se recueillit un instant, toussa pour se dénouer la gorge et parla à voix basse, ainsi qu'on prie dans une église. Il chantait le poème du village, ses horizons changeant au cours des heures et des saisons : le rose vermeil des aubes, le rose pensif des soirs, le bleu éclatant des étés, la neige légendaire des hivers, les mousses vertes des printemps, les ors somptueux des automnes, les vents sauvages, les orages grandioses, les arbres, les fleurs, les insectes, les ruisseaux, la bonne terre docile et féconde, les petites maisons, les vieux châteaux, les moulins, les pierres dont on fait les églises, les bois, les collines, la Meuse, les étangs, les bonnes gens, les équipes d'ouvriers qui passaient à toute heure du jour et de la nuit, les mendiants, le cimetière et ses thuyas, toutes les images qui composent le visage du pays...

Il évoquait les vieilles chansons de la région, les chansons des mamans et les chansons des amou-

reuses, et celles des oiseaux, et celles des pauvres qui vont de porte en porte en s'accompagnant de la flûte ou de la cornemuse, et celles des grenouilles, et celles des églises, de toutes les églises de la vallée par les soirs tranquilles, et celle de l'accordéon de Pincemille, et des danses aux jours de frairie, la merveilleuse chanson de l'aube plus fraîche que la chanson dolente de la vesprée, moins grave que la chanson vigilante de la nuit, notes alertes du travail, appels de joie des enfants, appels fraternels des voisins, cris musicaux des bêtes, vent et pluie, chanson unanime du pays...

Il disait le parfum des fleurs des jardins, des fleurs séchées des armoires, des bonnes soupes familiales, des arbres, des tisanes, la fraîcheur et la douceur des fruits, l'odeur du visage des mamans, le parfum ténu des printemps, le parfum lourd des étés, la senteur sauvage des automnes, la senteur fraîche des hivers, le parfum des pains d'épices de la Saint-Nicolas, des crêpes de la Noël, des galettes du nouvel an, des tartes de la première communion et des frairies, le parfum suave de champignon de la terre remuée, l'âme odorante du pays...

Il disait encore l'effort têtue des ancêtres : carriers, houilleurs, mineurs du plomb ou du zinc, les farces, les rires, la peste, les anciennes guerres, le choléra, la douceur des maisons, la faim, les mariages, les morts, les baptêmes, les grottes des premiers hommes d'ici, les quatre huttes du temps de sainte Begge, duchesse de Brabant, les quinze cabanes du moyen âge, les cinquante chaumières qui veillaient sur les mines de fer, les sept cents maisons d'aujourd'hui et leurs sept cents jardins, et les chemins, et les chariots, et les forges, et le moulin, et les fours à chaux, toute la victorieuse fortune du pays...

Or vingt et un hommes — ils n'étaient pas morts à Liège, ni à Anvers, ni en Flandre — vingt et un hommes s'étaient postés sur les collines pour défendre le village et ils étaient tombés, au-dessus des carrières, dans le bois, au pied du grand chêne, l'un devant le seuil de sa maison, l'autre dans le parvis de l'église, celui-là contre la barrière de son jardin, celui-là encore dans sa forge, et la trombe des ennemis avait emporté leurs corps et les avait abandonnés loin d'ici au hasard des routes envahies...

Le désastre qui taillait à coups de canons dans la terre de France surgit brusquement devant les yeux du maître d'école. Il vit l'âme de son village dévastée, il se regarda cheminer, une valise à la main, dans une campagne inconnue et il se sentit défaillir. Par delà l'horizon hostile, Lucienne, Flora, Anna, Sylvie, Geneviève, Marie-Jeanne, M^{me} Laure, Agnès, Julia, M^{me} Simone, lui faisaient signe, et tous les vieux morts du pays se pressaient aux côtés des jeunes femmes pour qu'il revînt sur ses pas. Une maisonnette bondit sur la route, puis tout un pan du hameau... S'appuyant des deux mains sur la table, le maître d'école se rassit et releva la tête. Les dix-sept petits bonshommes ne bougeaient point : visages raidis, yeux ardents, ils attendaient la fin de l'histoire. Le maître d'école leur sourit avec tendresse et ouvrit la bouche. Une fois, une deuxième fois. Il n'en sortit rien. Le maître d'école calma la fièvre de ses doigts à l'éponge mouillée. Il ouvrit une troisième fois la bouche et la cloche vint le délivrer de son supplice

— Il est l'heure, dit-il enfin, machinalement, et il garda la bouche ouverte.

Les enfants déçus s'en allèrent l'un après l'autre,

la figure grave, observant en passant le visage figé du maître, dont les genoux tremblaient sous la table et dont les regards glissaient sans rien voir sur les feuillets d'un livre. Il appela :

— Cornet.

Que pourrait-il bien lui demander pour que le gamin le reconduisît chez lui ? Il était de nouveau terrassé par une crise d'anxiété et son crâne était vide et nettoyé comme une écuelle de bois venant toute neuve de la boutique. Ce paquet de grammaires ? C'était bien cela : le maître les rapporterait le lendemain...

— Une ficelle, Cornet.

C'est ainsi que le petit Cornet, droit comme un i, le képi de soldat belge sur l'oreille, très fier de sa charge, ramena le maître d'école jusqu'à sa maison. C'était un jeudi du mois de juillet : il faisait très chaud. Jean Clarambaux prit deux fortes tasses de tilleul, se plaignit à Man d'avoir la migraine et se mit au lit.

Il en sortit vers le soir, calme et rasséréiné. Son village vaincu devenait sacré, le jeune homme resterait ici, fidèle à l'épave, et le chant qu'il avait dit aux enfants, il le redirait sans lassitude, jusqu'à ce que l'épave fût devenue un îlot : l'infiltration étrangère n'en atteindrait jamais l'âme. Il veillerait sur le souvenir des vieux défunts, sur leur vieux langage, sur leurs vieilles coutumes. Même seul dans son îlot, il lutterait jusqu'à la mort contre le desséchant nivellement du pays.. Les incendiaires normands étaient venus ici, il y avait plus de mille ans ; au début du XII^e siècle, les Liégeois et les Namurois s'étaient battus ici avec acharnement ; au XIII^e siècle, soixante villages et vingt mille

hommes de la région mouraient dans la tourmente qu'on nommait avec terreur la Guerre de la Vache ; au XV^e siècle, les Liégeois et les Hutois resemèrent sel et fer le long de la Meuse ; puis vinrent les Hollandais, puis des maraudeurs de Marlborough... Mais, de siècle en siècle, les survivants, qui s'étaient cachés au fond des bois ou au creux des rochers, s'aventuraient tout de suite autour de leurs cabanes et de leurs champs dévastés, et de leurs étables vides — et les huttes renaissaient de leurs cendres et la terre refécondait la poignée de blé oubliée par les pillards. Jamais les rafales n'avaient altéré les vertus de la race, ni son langage, ni changé la date de ses frairies, de ses pardons et de ses neuvaines...

Le maître d'école se promenait sur la route, le buste raidi par la tâche à venir. Derrière la haie, M. Nalonsart, désœuvré et triste, écoutait tonner le canon, très loin.

— Les Allemands ont passé la Marne, dit-il. Mon gros, le pays est perdu...

Mais le jeune homme tendit le doigt comme s'il eût voulu confier un secret à son ami :

— Les grandes villes peut-être. Nos villages jamais.

A basse note, il recommença le chant du matin, et tandis que la voix du maître d'école s'élevait, M. Nalonsart tirait sur sa pipe avec gourmandise et envoyait vers le jardin des ronds de fumée. Le soir était pur, doux et odorant, pareil à un soir d'avant la guerre, et le vieux Julien Malengraux désignait à Remy Pinon la place où, à l'automne, il planterait un jeune noyer, derrière le puits, pour remplacer un des arbres centenaires que les Allemands avaient sciés au ras du sol, dans les enclos du village, et transformés en crosses de fusil.

IV.

Le brouillard rôdait toute la matinée dans la vallée, se déchirait par places sous l'assaut du soleil, découvrait le sommet d'un arbre, le toit d'une maison, deux ares d'éteule et disparaissait enfin, au coup de midi, révélant l'image étincelante du village. Il sourdait de nouveau vers le soir, des bords du fleuve tranquille et des terres humides, devenait rose, violet, puis, dès la venue de la nuit, exerçait ses caprices sur les collines de la Meuse. Le fond du paysage semblait englouti dans un lac immense, mais, sur les hauteurs, des lumières isolées surgissaient une seconde pour s'effacer aussitôt, d'autres s'éveillaient, plus bas ou plus haut, à gauche ou à droite, comme si des revenants se glissaient, la lanterne à la main, du mamelon de schiste au petit bois de sapins. De temps en temps, une volée d'oies sauvages gémissaient dans les ténèbres. L'automne allait venir. Parfois aussi, la pluie trempait la région ou bien le vent d'ouest secouait rageusement les arbres qui souffraient beaucoup puisqu'ils avaient encore leurs feuilles. Lorsque le temps était calme, le canon grondait sourdement. Les villageois rattrapaient les mois de famine : la récolte des pommes de terre avait été raisonnable, et, un peu partout, on broyait du grain dans les moulins à café. M. Ronamieux avait recouvré son bellicisme :

— Quelle raclée, voisins ! On vous les écrase comme des punaises !

Il avait raison. La terrible offensive du 18 juillet avait percé les lignes allemandes au sud de Soissons, les ennemis se trouvaient en deçà de la Marne et, le 5 août, se retiraient sur la Vesle. On se disputait les journaux et le « *Nieuwe Rotterdamsche Courant* » arrivait chez M. Nalonsart tout souillé et presque illisible. D'ailleurs, la presse censurée elle-même signalait que les Français avaient capturé 20,000 hommes et 400 canons. Le communiqué officiel de Berlin expliquait la retraite de ses armées par la présence des Algériens, des Marocains et des Sénégalais dans les troupes de l'Aisne et de la Marne, et par la participation des tanks qui avaient facilité l'assaut franco-britannique. Les Alliés avaient laissé, disait-on, des milliers de morts sur le champ de bataille. On ne pouvait défier l'avenir, mais il semblait que l'élan allemand était brisé. M. Nalonsart discrètement répétait :

— Ils en ont dans l'aile.

L'occupant réquisitionnait les pneus de bicyclettes et achetait des orties, qu'il destinait au tissage. On parlait aussi de la saisie des vins. M. Nalonsart était bien tranquille : il avait donné ses dernières bouteilles aux typhiques français et sa cave était vide et sonore comme un sépulcre. Un soir, la route fut martelée par les bottes ferrées des « casques à pointe », comme à l'époque de l'invasion : les hommes, qui venaient du front occidental, s'installèrent chez l'habitant. Ils parurent ignorer le hameau, mais, le lendemain matin, Fulvie Legendre eut un hôte : un grand garçon souriant et silencieux,

bien portant, très propre, aimable, qui, l'après-midi, se promenait déjà avec la petite Rosa Cornet — trois ans — dans les jardins. Il échangeait de temps en temps quelques mots avec le maître d'école, mais son sourire s'effaçait après le premier contact : l'étranger était plutôt taciturne. Il se nommait Fritz, avait une trentaine d'années, habitait Hambourg, était ajusteur. Il n'était pas marié, mais il avait encore sa mère. Une après-midi, le hameau fut alerté par les imprécations d'un lieutenant ivre qui, dans le Grand Pré, faisait sauter sans répit le ruisseau à ses hommes. Jean Clarambaux s'en alla tout honteux de la servilité de ces forts gaillards qu'on terrorisait comme des enfants martyrs. Le soir, il parla de l'incident à Fritz. L'étranger le regarda dans les yeux et assouplit sa langue d'homme du peuple pour dire :

— Si je retrouve cette canaille au front, je la tue.

Il prit la petite Rosa dans ses bras et s'en alla. C'était lui qui fendait le bois à brûler de Fulvie et qui tirait l'eau du puits. Il partageait avec elle les menues choses qu'il recevait de la cantine : choucroute, viande conservée ou séchée, et il l'appelait : « maman ». Lorsque le maître d'école le rencontrait, les mêmes questions assaillaient son esprit : « Cet homme avait-il tué des Belges, des Français et des Anglais ? Était-ce vraiment là un terrible bandit capable de mettre à sac une commune inoffensive ? » Un jour, il se hasarda à lui raconter les massacres d'Andenne. L'étranger blêmit, bredouilla des mots inintelligibles et parla du temps. Jean Clarambaux s'écarta de lui, et bien que le mouvement eût été très discret, le soldat s'en aperçut. Il prit l'instituteur par l'épaule et l'emmena au fond du jardin.

Il bredouillait de nouveau, oubliant l'allemand qu'il avait appris dans les écoles. Les phrases courtes sortaient avec peine de ses dents serrées :

— J'étais à Louvain. Terrible. Je me suis caché dans une cave. Nos officiers sont des bandits. Ils le payeront. L'Allemagne est battue. Les Américains sont venus et on a faim chez nous. Nous mitraille-rons toute la canaille.

Il tendit une main hésitante au maître d'école et sa voix devint suppliante :

— Je ne reste que quelques jours ici. Laissez-moi oublier la guerre.

Jean Clarambaux lui serra la main. L'Allemand ouvrit son étui à cigarettes et tous deux fumèrent silencieusement dans le soir doux qui tombait. Julien Malengraux ne se familiarisait guère, Remy Pinon évitait son nouveau voisin, M. Nalonsart se bornait à l'observer, et bien que l'instinct maternel eût apprivoisé les femmes, le farouche guerrier se sentait seul dans ce hameau encadré de bureaux. Entre les appels et les exercices, il trouva le temps de réparer une serrure chez M. Nalonsart, d'assujettir un volet chez les Malengraux, d'aiguiser les couteaux des Pinon, de remettre à neuf un vieux coquemar de Fulvie. Il avait conquis tout le monde avant de partir — il s'en alla un matin, après deux semaines de repos, pour une destination inconnue — et chacun lui souhaita bonne chance. Il embrassa la petite Rosa Cornet qui l'avait pris en amitié et la fillette lui rendit ses baisers, comme elle put, car il s'était recoiffé de son casque et portait son sac et son fusil. Misère de la guerre !... Bonne chance ? C'est après qu'on réfléchit à ce souhait. Bonne chance ? La mort d'un Belge, d'un Français ou d'un Anglais ? Dieu ! que la vie était bête et triste !...

— Merci, bonnes gens, disait en s'en allant le tragique voyageur.

Le temps fut à la pluie dès le lendemain de son départ. On apprit enfin, par un journal hollandais, ce que cachaient les communiqués embrouillés. Le 8 août, la terrible offensive des Alliés s'était déclanchée de l'Yser à l'Alsace. On se disputa, durant quatre semaines, le terrain conquis au printemps par les Allemands. Amiens, Noyon, Bapaume, Arras, le mont Kemmel étaient au pouvoir de l'armée franco-britannique. Depuis l'offensive du 18 juillet, 128,000 prisonniers, 2,600 canons et 14,000 mitrailleuses composaient le butin du vainqueur. Les Centraux étaient fatigués : leurs soldats désertaient en masse et les peines les plus sévères menaçaient les habitants des zones d'étape qui hébergeraient les fugitifs ou leur procureraient des vêtements civils. On racontait que des rixes sanglantes avaient éclaté, dans le Hainaut, entre soldats autrichiens et soldats allemands. Chaque jour, des trains de la Croix-Rouge glissaient sur la voie, ou bien passaient des convois de prisonniers russes qui n'avaient plus de visage sous leurs cheveux et leur barbe, ou des prisonniers italiens qui ressemblaient à des spectres : ils étaient si minces et si pâles dans leurs uniformes défraîchis ! A la station, des gens leur lançaient, par-dessus les barrières, des paquets de tartines. Les gardiens avaient mis les villageois en joue, mais les Bavaois qui relevaient de la *commandanture* intervinrent et l'un d'eux ramassa entre les rails un tout petit sac de pommes de terre cuites sous la cendre, que des Russes se disputèrent aussitôt. Un des geôliers fut

intraitable : il défendit à un Italien de descendre du wagon pour recueillir une tartine souillée qui hypnotisait l'affamé. La vieille Javet montra le poing à l'Allemand. Le train partait. Un Bavarois barbu disait, les yeux mouillés :

— Canaille, Madame... canaille...

Au cours de ces journées pluvieuses, on épluchait mélancoliquement les journaux, y compris les annonces : misère, vol et honte. On vendait des aromes pour donner du goût au tabac... ou bien au houblon. On achetait les bouchons neufs à 125 fr. le kilo, les vieux à 60 fr. et un bouchon valait 60 centimes. On vendait du sel d'oignon pour les sauces et les potages. On achetait et vendait des vêtements d'occasion : un costume d'homme de rencontre valait 150 fr. On recherchait les couvre-lits tricotés à 40 fr. le kilo. On vendait des lacets en fil de papier ; le commerce des vieux souliers était florissant ; les cheveux tombés valaient 2 fr. 60 les 100 grammes ; chaque dent d'un vieux râtelier, même brisé, valait 10 fr. ; les rouleaux de phono 17 fr. 75 le kilo ; on offrait un bon piano pour 1500 fr. On se disputait la farine de fèves. Les marques de savons se multipliaient. On savait ce qu'ils valaient : ils moussaient presque normalement pendant huit jours, et le reste était aussi impassible qu'une brique réfractaire. Les pauvres gens du village n'employaient d'ailleurs plus que des tranches de derle. M^{me} Ronamieux avait trouvé une recette qui fit fortune dans le hameau : elle fabriquait son savon avec du saindoux et de la potasse. Le quart de l'Europe se trouvait livré aux affres d'un siège interminable et, le ventre creux, on riait parfois aux larmes des « ersatz » ingénieux ou

décevants que découvrait l'un ou l'autre voisin. On finit cependant par se quereller à propos des communiqués. La dispute commença un soir où M. Ronamieux lisait de sa voix aigre et nasillarde la fameuse proclamation allemande sur les circulaires lancées par les avions alliés dans les lignes ennemies. Le vieux fonctionnaire voulait tuer le dernier-né des Boches, selon les termes de l'Écriture, disait-il.

— On ira à Berlin, mes parents...

Julien Malengraux entra, une fois encore, dans une violente colère, et le maître d'école prit son parti. Sagement, il parla des millions de soldats dont la vie était en jeu, des malheureux prisonniers torturés dans les camps allemands, des enfants débilités par la famine, des bombardements dont souffraient les villes encore intactes. Mais M. Ronamieux avait ses partisans que ralliait chaque soir la lecture de copies dactylographiées de source française. Il pouvait compter sur Bonneux, dont le fils avait été tué en Flandre et qui oubliait les fils des autres, sur le grand Fadasse, qui était soupçonné de pratiquer le commerce de l'or, sur Capounet, qui raflait le blé chez les petits cultivateurs, et sur François Panier, qui travaillait aux carrières où l'on cuisait de la chaux pour les aciéries allemandes. Godelet, qui avait spéculé sur la misère des réfugiés français, et Nimolin le bossu vinrent grossir le groupe des jusqu'auboutistes. Ce fut mémorable. M. Nalonsart avait pris le maître d'école par le poignet :

— Mon gros, laisse là toute cette bande d'aveugles. Tu apportes la goutte d'eau à la mer.

Mais Julien ne l'entendait pas ainsi. Il reprocha à Ronamieux la débilité de ses soixante-neuf ans

et son traitement de fonctionnaire, à Bonneux de ne pas songer aux fils de ses voisins, à Fadasse — qui le menaça d'un procès — son commerce, à Capounet son blé qui allait en Allemagne, à Panier sa trahison, à Godelet ses vols, à Nimolin sa bosse, ni plus ni moins. Les poings se tendirent vers lui, mais le vieux petit mineur défiait la compagnie, traitant les gaillards de filous, de vauriens et d'estropiés. Fadasse voulut finalement le gifler. M. Nalonsart revenait sur ses pas :

— Fadasse, vous êtes un voleur. C'est moi qui vous le dis maintenant.

L'individu, qui était habillé comme un milord, blêmit et s'en alla sans reparler de procès. Remy Pinon se querellait avec Godelet. Les femmes étaient intervenues, appelant doucement les hommes par leur prénom, caressant des épaules et serrant des mains. Jules Cornet, qui venait d'arriver et qui était fort comme un hercule, fit pirouetter le remuant Nimolin en cadence. Capounet, dont la mince figure grimaçait, s'éloigna prudemment. Malengraux tirait M. Ronamieux par sa barbiche : le fonctionnaire tremblait de peur. Mardigras, en bon cabaretier, trouvait les mots qu'il fallait dire :

— Allons ! entre voisins, mes voisins... Et pour des idées ! Soyons raisonnables, voyons ! Pour des idées... Je paie une goutte.

M. Ronamieux, Bonneux et Nimolin s'en allèrent à sa suite. L'avare Godelet, craignant de devoir offrir un verre de retour, regagna son jardin. Le groupe de Julien ne bougea pas. Le mineur, à bout de souffle, crachait des injures et pleurait à chaudes larmes :

— Cette racaille, disait-il. Moi qui meurs de

faim avec ma « vieille gens » !... J'ai hypothéqué ma cabane de la cave au toit. Nom de...! Je leur ferai casser la tête par nos soldats s'ils reviennent. C'est à cause de toute cette racaille qu'on se bat encore.

Rosalie, de ses deux bras, entourait le cou de son homme. Elle était timide et si bien élevée, et lorsqu'elle épousa, il y avait près d'un demi-siècle, le petit Julien, toute sa famille lui en voulut. Il se querellait avec ses contremaîtres et braconnait. En revanche, elle avait été choyée toute sa vie par le « Sauvage » et, ce soir, elle admirait son vieux tout haletant :

— Ma pauvre mauvaise tête, murmurait-elle avec tendresse.

Le maître d'école reprenait sa harangue pour Remy Pinon, Jules Cornet, et le fils Rovet que le bruit de la dispute avait attiré. Le bon sens de Julien lui ouvrait brusquement les yeux : la prolongation de la guerre était odieuse, les gouvernants devaient discuter la paix puisque l'Allemagne était battue et le sort de la Belgique désormais assuré. On allait tuer des dizaines de milliers d'hommes par dignité militaire... Il mêlait ainsi de grands mots aux phrases simples, car il avait perdu son sang-froid. Son visage grêlé changeait de couleur à tout instant et il répétait gauchement, entre deux périodes :

— Il ne faut plus qu'on tue.

Julien fumait et chiquait le cigare que lui avait donné M. Nalonsart et, sans plus rien dire, approuvait, de la tête et du poing droit, le discours confus de l'instituteur. La bande des « jusqu'aboutistes » sortit du cabaret de Mardigras, silencieusement, et

les « pacifistes » la regardèrent se disperser dans le soir qui tombait. Derrière les bureaux, M. Ronamieux regagnait sa maison, l'allure regaillardie par l'alcool, et la mine louche. Tourné vers Jean Clarambaux, M. Nalonsart annonça :

— Il est l'heure de rentrer. Tâche de bien dormir, galopin. Tu es seul contre cent mille : cinq mille gredins, cinq mille égoïstes et nonante mille esclaves. Va dormir.

Le maître d'école ne dort guère. Les imprécations de Julien — une voix de pauvre dans la mêlée, et ils étaient cinq millions en Belgique qui pouvaient maudire la prolongation de la guerre — les imprécations de Julien éclataient à tout instant dans sa chambre. Pour des idées, avait dit Mardigras. Non : pour des centaines de milliers de vies humaines. Le temps pressait : il fallait se mettre en route... Le maître d'école se proposait, malgré la craintive réserve de Man, de commencer sa croisade le lendemain. Mais l'arrivée de Frédéric, le nouvel hôte de Fulvie, l'en empêcha : le village hébergeait de nouveaux survivants du front. Frédéric ne resta qu'une huitaine de jours. C'était un grand gaillard maigre et insouciant — un Saxon — qui riait tout le temps. Vers midi, il filait à la villette voisine, probablement à la recherche d'une femme, et en revenait plus joyeux encore et un peu éméché. Un jour, que le maître d'école lisait le « *Courrier de la Région* » dans lequel Berlin avouait un nouveau recul, machinalement Frédéric se fit traduire le communiqué et dit à Remy Pinon, en riant et en faisant mine de se rendre :

— Egal... la paix tout de suite... marier... camarade...

Puis il partit à travers la campagne, sauta le ruisseau et disparut derrière le talus du chemin de fer : il allait à la villette comme les autres jours. Une après-midi, il fit ses adieux sans perdre son sourire et rejoignit ses compagnons d'armes dont la mine était moins sereine : ils retournaient au front, racontait-on au village. Décidément, les Allemands en avaient dans l'aile, comme disait M. Nalonsart. Le 18 septembre, vers Saint-Quentin et Arras, la fameuse Stellung Siegfried tombait aux mains des armées britanniques. L'ennemi reculait, Cambrai allait lui échapper. Les désertions se multipliaient. On avait vu un Alsacien fugitif au village voisin : chapeau melon et gabardine. La Bulgarie demandait la paix. Les trains de la Croix-Rouge s'égrenaient toute la journée, aussi nombreux qu'au mois d'avril. Un convoi de jeunes recrues — des enfants de seize ans — passa au matin. La même sinistre inscription était griffonnée à la craie sur chaque wagon : « *Schlachtvieh* ! » (bétail de boucherie) et les innocents la désignaient aux paysans en chantant des chansons — révolutionnaires, avait dit une sentinelle bavaroise de la station. Le canon grondait dans le paysage dépouillé par l'automne.

Jean Clarambaux eut une discussion avec un de ses collègues, M. Porignet, dont le remplaçant, qu'il avait payé 1800 francs, avait été tué au cours de la retraite d'Anvers. M. Porignet était, lui aussi, « jusqu'aboutiste ». Jean Clarambaux était torturé par la pensée qu'il perdait l'amitié de tout le monde, sauf celle des pauvres qui ne savaient pas parler et qui réfléchissaient rarement, mais il se sentait obligé de dire ce qui devait être dit :

— Pourquoi n'êtes-vous pas en Flandre ? demandait-il doucement à M. Porignet. Pour être logique, vous devriez gagner le front. Pourquoi ne prenez-vous pas à votre charge la famille Gravet, puisque Jules Gravet est mort à votre place ?

Les gens aisés du village commençaient à s'écarter de lui. Il le voyait bien, il sentait bien qu'il était seul contre tous et il en éprouvait une grande peine, mais il avait pris sa tâche à cœur. Il ne se fâchait jamais, il disait à chacun de dures et impardonnables vérités en souriant tristement. Personne ne protestait — les Allemands étaient encore ici —, mais le maître d'école s'était assuré de nombreux ennemis : un fermier, des marchands louches, des paysans spéculateurs, des fonctionnaires. En revanche, il allait souvent demander des nouvelles de ses camarades qui se trouvaient encore au front, les gens le recevaient avec joie, lui confiant hardiment les secrets les plus compromettants des correspondances, et il sortait des maisons mystérieuses comme d'un bain d'eau tiède. Ceci réparait cela : il pouvait reprendre sa campagne ingrate, il parlait vraiment au nom de la muette misère et de la peureuse torture des faibles. Il était indiciblement fort dans sa solitude.

M. Nalonsart se contentait de hausser les épaules. Il avait soixante ans et très peu d'illusions. Il savait que, quoi qu'on fît, la guerre duperait ses morts et ses mutilés, du premier assassiné du mois d'août au dernier estropié du dernier jour. Car rien ne serait changé, disait-il volontiers : la boucherie ferait faillite. Jamais on ne pourrait redresser les ruines, il y aurait peut-être dix millions de tués et vingt millions de mutilés, les politiques séviraient comme

auparavant et les prochaines guerres seraient plus malignes encore que celle-ci. Après avoir murmuré ces réflexions d'une voix sourde, l'homme, maussade et maladif, retournait à ses travaux de jardinage, malgré le temps pluvieux :

— J'ai découvert ce matin une colonie de fourmis...

Un troisième hôte passa chez Fulvie. Il ne dit pas son nom, on vit à peine son visage, on s'aperçut qu'il était blond... Il quittait la maison le matin et rentrait saoul le soir. La vieille n'eut pas à se plaindre de lui, mais elle se réjouit de son départ, qui arriva le quatrième jour. On apprit que l'Autriche sollicitait la suspension des hostilités. Les opérations militaires occupèrent bientôt tous les esprits. On eut des nouvelles de la fameuse offensive belge du 28 septembre, et plusieurs familles du village vécurent dans l'angoisse. Un matin, dans le bureau de M. Nalonsart, le maître d'école traduisit l'article d'un journal hollandais qui donnait des détails sur les combats. Avant l'aube, après une terrible préparation d'artillerie dont les 20,000 tonnes de fer semèrent la mort et l'anxiété dans les positions ennemies, les soldats des Flandres se décidèrent à attaquer. La nuit était illuminée par l'explosion des obus de 1074 canons, et les fusées allemandes s'élevaient comme de grands oiseaux inquiets par delà les boues...

— Minute, minute, maître, disait Julien. Laissez-moi allumer ma pipe.

A la première lueur de l'aube, des chapelets d'hommes surgirent des tranchées belges et, sous la pluie glacée et les trajectoires stridentes des obus qui leur ouvraient la route, glissèrent sur la terre

trempée, s'enlisèrent, se dégagèrent, disparurent dans un trou, reparurent, furent hachés par les mitrailleuses ou bondirent dans la Franken Stellung dont les survivants affolés se rendirent. Le torrent d'hommes emporta la Preussen Stellung, puis la Bayern Stellung. Il était environ 7 h. 30. Désormais, les défenses allemandes que l'artillerie belge n'avait pu toucher, tiendraient opiniâtrément : on se disputa les ruines de Woumen ; vers midi, le château de Blanckaert tomba aux mains des assaillants : il n'y avait plus un seul Allemand vivant dans la forteresse. Une crête importante fut prise d'assaut, l'inexpugnable forêt d'Houthulst fut assaillie : des corps à corps s'engagèrent dans les arbres déchiquetés, dans les trous d'obus remplis d'eau, entre les chapelets de morts. Sous la pluie et le vent, les Belges progressèrent sur toute la ligne et sur une profondeur de huit kilomètres : la Flandern II Stellung était atteinte, Passchendaele conquis et 4,000 prisonniers allemands, mélancoliques ou sereins, s'en allaient vers la mer : pour eux la guerre était finie.

— Voilà la première journée, dit Jean Clarambaux. Nous allons nous dépêcher parce que Rovet vient reprendre les journaux pour le notaire d'Andenne.

Il faisait sombre dans le bureau. La pluie était dense et les nuages bas. Julien fumait sa pipe de jeune tabac et M. Nalonsart regardait les gouttes d'eau rouler sur la vitre de la fenêtre, et les arbustes du jardin plier sous le vent. Des bandes indécises de sansonnets voyageaient d'une haie à l'autre. Nul des trois hommes ne se réjouissait de ces affreuses bonnes nouvelles. Depuis deux semaines, le bruit courait dans le pays que les Alliés voulaient l'anéan-

tissement des Centraux ou du moins l'instauration d'un nouveau gouvernement en Allemagne.

— Une pseudo-république allemande ne vaut pas la vie de cent mille hommes, disait M. Nalonsart. On tue par dignité militaire et nos pauvres soldats tombent chaque jour comme des mouches. L'avenir démentira les espérances morales d'une victoire totale. Continue, mon gros, il va être l'heure.

... Le dimanche 29 septembre, à l'aube, l'armée belge reprenait son formidable élan. Eessen et Dixmude furent bientôt atteints, puis Clercken et Terrest, après de furieux combats. Le village de Moorslede était conquis et l'attaque progressait vers la route de Menin à Roulers. Le 30 septembre, l'offensive s'accroissait sous la pluie diluvienne : Oostnieuwkerke tombait aux mains des Belges. Les avions allaient et venaient dans la tempête, mitraillant l'ennemi, ravitaillant les hommes isolés dans les boues où les charrois n'auraient pas réussi à faire dix tours de roues. Les assaillants se trouvaient à 18 kilomètres de leur point de départ. On disait, en seconde page, que plus d'un million de combattants étaient engagés sur 300 kilomètres de front et que les Alliés harcelaient l'ennemi d'un bout à l'autre de la ligne. Les Français avaient capturé 30,000 hommes en Argonne.

— C'est la fin, conclut M. Nalonsart. Dans trois mois, la guerre est terminée. On va anéantir inutilement cent milliers de vies humaines, puis on s'occupera de l'hygiène publique et de la repopulation.

Julien dit timidement :

— Les Alliés veulent la tête du kaiser.

M. Nalonsart haussa les épaules :

— Elle ne court aucun danger, mon vieux, la tête du kaiser. C'est avec de pareilles histoires qu'on fait prendre patience aux peuples. Si les siens ne l'assassinent pas, l'ostrogoth vivra longtemps encore, par la grâce des Alliés.

Il ralluma sa pipe, décrocha son lorgnon et regarda les deux hommes :

— Mes amis, nous aurons vécu les années les plus honteuses de l'histoire de l'humanité.

Il raccrocha son lorgnon à son nez en bec d'aigle. En face de la fenêtre, de l'autre côté de l'eau, deux « *tauben* » regagnaient lentement la campagne où l'on venait d'établir un champ d'aviation. Il les suivit des yeux en disant :

— Julien, je vais cueillir mes dernières tomates. En veux-tu quelques kilos ? Rosalie parlait de faire de la purée...

Le lendemain, le vieux misanthrope avait un hôte : le *feldwebel* Hans Mosen qui, entre deux révérences et dans une langue hésitante, s'excusa d'avoir à lui annoncer que le village était désormais compris dans le territoire d'étape. Entre deux révérences encore, le *feldwebel* Hans Mosen s'excusait en outre d'être obligé de retenir une chambre chez son estimable logeur. M. Nalonsart crut tout d'abord qu'il allait mettre à la porte ce personnage trop poli qui ressemblait à une marionnette et avait l'air de se moquer de lui. Puis le vieillard se pencha attentivement sur l'arrivant et s'aperçut qu'il était timide et sympathique. Des yeux noirs et ronds, des pommettes rondes, un menton rond, des mains arrondies. Une nouvelle révérence :

— Hans Mosen, professeur de *gymnasium*.

— Ah ?...

Le visage du petit bonhomme était rouge comme une tomate. Il s'ouvrit pour affirmer que le *feldwebel* Hans Mosen serait le plus discret des pensionnaires, que sa chambre resterait propre, qu'il n'abîmerait pas l'escalier, qu'on ne l'entendrait jamais, qu'il n'avait pas besoin de matelas et qu'on lui apporterait des couvertures le soir. Des couvertures désinfectées. Hans Mosen était du reste en bonne santé. Il rentrerait régulièrement à huit heures du soir et ainsi l'estimable logeur pourrait fermer sa porte... Bref, quand Jean Clarambaux arriva l'après-midi, le *feldwebel* Hans Mosen s'inclinait encore devant M. Nalonsart et disposait d'une belle chambre, d'un matelas qui avait échappé aux réquisitions et des bonnes couvertures de son hôte qui s'amusait visiblement à le faire bavarder. L'étranger cherchait parfois un mot rétif et son visage poupin grimaçait. Le maître d'école lui vint en aide. Hans Mosen s'inclina, recommença joyeusement sa biographie et offrit un cigare aux deux hommes :

— Un bon cigare, affirmait-il.

Marie Clarambaux préparait une tasse d'orge grillé. L'étranger but, debout, le buste incliné. Sa figure rayonnait devant pareil accueil. Chacun connaissait déjà toute son histoire. Il n'avait jamais été au front, il s'occupait du ravitaillement dans les étapes, il avait séjourné longtemps à l'est où il étudiait le russe, il était depuis quatre mois à l'ouest où il étudiait le français. Il enseignait la littérature au gymnase de N... dans le royaume de Wurtemberg, il avait trente-trois ans et il était fiancé depuis cinq ans à la fille d'un magistrat de la ville... Il s'inclinait et sortait à reculons :

— Madame... Messieurs.

C'était un drôle de petit bonhomme. Le soir même, il récitait à son hôte et au maître d'école, dans une langue merveilleusement plastique et musicale, le « *Chant des Esprits au-dessus des Eaux* » de Goethe, la « *Chanson de la Montagne* » de Schiller et la « *Malédiction du Barde* » de Uhland. La sueur perlait sur son front arrondi, mais sa satisfaction était si visible qu'elle amusa puis émut ses hôtes. Le maître d'école réclama quelques explications analytiques. Hans Mosen était transfiguré : ses petits poings semblaient pétrir patiemment les mots qu'égrenait sa bouche arrondie. On ne pouvait plus le retenir : il roulait le long des plus beaux parterres de la littérature allemande. La procession olympienne des classiques accueillait paternellement Clara Viebig et le Suisse Gottfried Keller. On passait d'un conte de Grimm aux satiriques du moyen âge et de l'harmonieux Novalis au narquois Hans Sachs. Hans Mosen, magicien sorti d'une boîte de Nuremberg et malencontreusement habillé en *feldgrau*, semblait soulever, un instant, dans ses bras arrondis, toutes les forêts, et toutes les neiges, et toutes les chansons, et toutes les légendes de l'Allemagne populaire et les déposer sur la table pour s'essuyer le front. M. Nalonsart lui offrit un verre de genièvre :

— Je n'ai plus de vin, Monsieur Mosen...

Le petit homme s'excusait, en s'inclinant, des misères de la guerre, faisait l'éloge d'une gouttelette d'alcool et reprenait son discours après avoir touché stoïquement le liquide des lèvres. M. Mosen était vraiment prodigieux. Sa langue était si simple et si nette que Jean Clarambaux ne perdait pas un mot

de la leçon de littérature et que la mémoire de M. Nalonsart commençait à se débarrasser des voiles que quarante années avaient tissés autour d'elle. Puis M. Mosen chanta à voix basse deux lieder populaires du XIV^e siècle d'une naïve fraîcheur... Il était minuit. M. Mosen s'inclinait pour demander pardon à ses hôtes de les avoir retenus jusqu'à une heure aussi avancée. Il s'inclinait encore dans l'escalier et fit une dernière révérence en ouvrant la porte de sa chambre.

— Quel phénomène ! murmura M. Nalonsart qui reconduisait le maître d'école par le jardin englouti dans le brouillard. Mais je crois bien qu'il est vidé : il ne doit plus rien avoir dans sa tête ronde.

Vidé, Hans Mosen ! Le lendemain soir, il jouait du violon en sourdine dans le bureau du vieillard. Sa petite main blanche et grassouillette grelottait d'émotion sur les cordes de l'instrument. Il en fit d'abord ruisseler des airs populaires où se multipliaient les images claires et diaprées et les dialogues ingénus. Puis il annonça avec dévotion un menu bijou précieusement orfévré de Beethoven... Puis une frêle composition de Schumann. Le violon s'était tu, mais des nappes d'eau cristalline et des voix de fantômes éternellement fidèles parcouraient discrètement la pièce. Le silence fut si grand qu'on entendit voyager, à travers le ciel redevenu clair depuis le matin, un chapelet craquetant de grues. M. Nalonsart avait abandonné sa pipe : deux larmes tremblaient aux bords de son lorgnon. Jean Clarambaux observait le visage tiré de son vieil ami. Vieux visage aimé, si osseux, si mobile, si insaisissable. Que se passait-il derrière ce front ridé ? De quelles lointaines aventures décevantes était-il

revenu, cet homme, pour ricaner de la bonté humaine, cacher pudiquement ses gestes charitables et s'attendrir ce soir comme un adolescent?...

Hans Mosen sortit des limbes d'un songe. Bach. La voix du violon s'aggrava. Le maître d'école serra brusquement les mâchoires pour ne pas crier de nostalgie. Il vivait le moment le meilleur et le plus torturant des quatre années de guerre. Depuis 1914, il n'avait plus entendu la moindre musique. Elle faisait trop mal. La vie était dévastée, on était exilé dans ses propres jardins et on souffrait de la mort de tous les hommes qu'on immolait chaque jour, sans répit. Toute la sombre horreur de la tuerie était entrée soudain dans la pièce, le violon pleurait la douleur innombrable de l'Europe, il disait l'amour qui eût pu régner entre les assassinés ; un instant, il berçait maternellement les hommes des tranchées, des bagnes et des hôpitaux, il éveillait les images tranquilles d'autrefois que la mêlée avait irrémédiablement déchirées... Depuis plus de quatre années, on avait porté le deuil des millions de morts, de tous les morts, mais le violon assurait que la vie était toujours baignée de poésie malgré ses plaies. Une éclaircie inattendue au cours de ce long voyage dans les ténèbres. Elle faisait du bien. On n'était donc pas, comme on aurait pu le croire, emprisonné à jamais sous un ciel de boue et de sang...

La voix frêle et toute-puissante de l'instrument échappa une seconde à la tragédie universelle. Le visage d'Agnès... La main de Julia... Les bras blancs de M^{me} Simone... Boum !... Les trois hommes se regardèrent, mais Hans Mosen ne quitta pas l'instrument, ni des doigts, ni du menton, ni de l'archet. Bach continuait sa souveraine chan-

son... Les bras blancs de M^{me} Simone... Boum !... Les trois hommes se regardèrent de nouveau et pâlirent. Bach ralliait des millions de fantômes sanglants et affamés et des millions d'épisodes poignants de la vie des terres endormies dans le cercle de feu, tout l'enfer et tout le purgatoire de l'époque... Hans Mosen déposait sur une chaise son violon que la chatte vint flairer aussitôt, et les trois hommes coururent au jardin. Très haut, un avion bourdonnait dans la nuit. Le ciel s'éclaira brusquement vers Namur, les silhouettes des peupliers du parc surgirent à l'horizon et disparurent. Boum !...

— « *Donnerwetter* », murmura Hans Mosen.

Man s'informa du fond du jardin de Malengraux :

— Etes-vous là, mon fils ?

— Oui, Man.

L'avion circulait sous les étoiles. L'atmosphère était calme et pure, les feuilles des arbres ne bougeaient pas et les collines s'arrondissaient autour du hameau comme si elles eussent attendu craintivement ce qui allait se passer. Des chiens aboyèrent sur les hauteurs schisteuses et des gens invisibles parlaient dans les enceintes de sureaux. Jean Clarambaux entendait battre son cœur.

— Namur ? interrogea Hans Mosen.

— Namur, répondit M. Nalonsart.

La voix apeurée de Fulvie passa par-dessus la haie :

— Que faut-il faire, Monsieur Nalonsart ?

— Nous verrons tout à l'heure, Fulvie.

Le ciel s'éclaira de nouveau et les lointaines cheminées des fours à zinc se dressèrent dans la nuit. Boum !...

— « *Donnerwetter !* » répéta Hans Mosen.

Sourdement les collines semblèrent ruminer l'écho de la détonation. Le chien de Godelet se mit à gémir de frayeur. Pareille à une bête sournoise, l'avion rôdait au-dessus de la Meuse. Allemand? Allié? Qu'allait-il faire? Où était-il?

La voix de phonographe de M. Ronamieux griffa le silence angoissé des jardins :

— C'est scandaleux ! Qu'on signe la paix à la fin des fins !

— Taisez-vous, Eudore, supplia sa femme.

L'aiguille grinça sur la plaque et la voix devint confuse et indistincte. La femme s'humiliait :

— Mais je ne disais rien, Eudore.

La masse sombre d'un train glissa sur la voie et s'arrêta dans la campagne. Des voix gutturales s'interpellaient d'un bout à l'autre du convoi où ne vivait qu'une lampe chétive qui disparut bientôt. Des fusées lumineuses jaillirent de la colline, à la file indienne, pareilles à des grues phosphorescentes. Là-haut, l'appareil s'éloignait, puis se rapprochait.

— « *Taube* », souffla Hans Mosen.

L'avion cherchait patiemment sa proie dans la nuit. Les minutes se succédaient avec une mortelle lenteur et le maître d'école grelottait, les nerfs à fleur de peau. Appuyé contre la maçonnerie du puits, Julien alluma sa pipe : la flamme caressa son vieux visage. Une nouvelle volée d'oiseaux sinistres se détacha de la colline. Des chuchotements s'échangèrent au bord de la route. L'appareil doucement descendait. Il se tut. L'air était nettoyé et on eût dit que soudain le ciel avait reconquis sa profondeur.

— C'est fini, assura Hans Mosen.

— C'est fini ! cria M. Nalonsart. Vous pouvez aller dormir.

— Mon fils, est-ce que nous rentrons ? demanda Man.

Le lendemain, vers midi, Hans Mosen s'en allait, son énorme sac au dos. Il s'épuisait en de profondes et laborieuses révérences sur la route :

— Messieurs...

M. Nalonsart et le maître d'école soulevèrent une dernière fois leurs chapeaux : l'étranger s'éloignait ridiculement caché derrière son sac. Où allait-il ? A la station. Il ne savait rien de plus. Une grande confusion régnait dans les étapes, avait-il dit, et sa désolation de quitter la bonne maison de M. Nalonsart était sincère : il avait laissé au vieillard un roman de Gontcharov et à Jean Clarambaux la traduction allemande de « *Mon Frère Yves* » de Pierre Loti. Hans Mosen était un brave petit homme que la mêlée européenne avait transformé en vagabond depuis plus de quatre années ; qui aimait fervemment son pays et tâchait de le faire aimer à chacune de ses haltes. Un magique et fragile ambassadeur destiné à faire la guerre autant que la chatte de M. Nalonsart. Il semblait transporter dans son sac la belle et rêveuse Allemagne qui avait dû se réfugier dans les anthologies et les instruments de musique pour ne pas sombrer à jamais sous les coups de la rationalisation et des fanfares guerrières. Pauvre petit Hans Mosen ! Il ouvrait son sac de sorcier au hasard des stations et se démenait comme il pouvait. (Mais qu'avait-il donc fait de son violon ?) Il pivota sur ses talons ferrés : une dernière révérence. Le maître d'école le salua d'un geste de la main. Disparu. Pour toujours.

— Un brave garçon, dit M. Nalonsart.

Quelques jours s'écoulèrent dans l'attente de

l'armistice. On confirmait officiellement que la Bulgarie avait signé la paix et que le roi avait abdicé. Ici, dans la région, le marché était secoué. Le tabac en feuilles ne coûtait plus que dix-sept francs et les pommes de terre 1 fr. 60 : Godelet faisait une laide mine au voisinage depuis une semaine. Les trains sanitaires allaient et venaient jour et nuit. Le nouveau chancelier allemand avait adressé à Wilson, par l'intermédiaire de la Suisse, une note qui conférait au président des Etats-Unis un rôle de médiateur. Les Centraux reculaient en Champagne et dans l'Aisne sur un front de 45 kilomètres. Puis, un soir, le bruit courut au village que la paix était signée, mais on entendit tonner le canon toute la journée du lendemain.

Un dimanche, vers midi, du jardin de M. Nalonsart, le vieux rentier et le maître d'école aperçurent le couple Bounet dans le sentier du Grand Pré. Bounet l'indigne était donc revenu au village. Depuis quatre ans, il avait dirigé des travaux pour le compte des Allemands, aux ponts de la Meuse, puis dans les environs de Tongres où l'on avait construit un chemin de fer et finalement dans les usines du pays de Liège qu'on détruisait systématiquement. Ce Bounet n'avait jamais rien fait de bon en sa vie. Sa famille était très honorable : elle habitait une commune voisine ; mais lui avait mal tourné. Un vrai propre-à-rien. Il avait séduit une toute jeune fille d'ici, Geneviève Frument, que les vieux Bounet lui firent épouser. Or le frère de Geneviève avait été fusillé par les Prussiens à Waulsort, près de Dinant, en août 1914 ; la jeune femme avait quitté la maison de l'indigne depuis plus de trois ans et elle lessivait chez les bourgeois du village

pour élever ses deux enfants. Une brave fille, racontait-on partout. Bounet la guettait sans doute depuis le matin. Il était richement habillé. On n'entendait pas ce qu'il disait... Brusquement, Geneviève tendit le bras pour désigner le chemin au propre-à-rien et s'éloigna.

— Elle le chasse, fit le maître d'école.

Sans un geste, l'indigne suivait son épouse. Le couple s'arrêta de nouveau. La jeune femme avait la raideur d'une statue dans ses vêtements de pauvre et comme elle regardait vers les jardins, Jean Clarambaux remarqua qu'elle n'avait plus une goutte de sang dans les joues. L'indigne s'était tourné, lui aussi, vers la haie de sureaux. Il passait pour le plus bel homme de la région : un petit blond aux longues moustaches soyeuses. Il avait pris la femme par le bras, mais il la lâcha aussitôt, parce que Malengraux, la bêche sur l'épaule, enfilait le sentier.

— Où va Julien ? demanda le maître d'école.

M. Nalonsart eut son rire de chèvre. Le vieux mineur saluait la jeune femme et lui parlait sans doute puisqu'elle secouait la tête. Malengraux faisait brusquement face à l'indigne et la terrible bêche luisait au soleil :

— Tu veux que je mange ta cervelle ?

— En route, dit M. Nalonsart.

Les deux hommes se glissèrent dans un trou de la haie et quand l'instituteur releva la tête, Bounet s'éloignait vers le talus du chemin de fer. Appuyée contre sa guérite bariolée, une sentinelle allemande observait curieusement la scène. Jean Clarambaux ne quittait plus la femme des yeux. Elle était grande, forte, pâle, haletante et très belle : elle ressemblait

étonnamment à M^{me} Simone. Leurs regards se rencontrèrent et elle eut un imperceptible mouvement des lèvres. Julien mâchait un bout de cigare éteint et toutes les rides de son vieux visage souriaient.

— Je vais vous reconduire, ma fille, disait-il. Messieurs (est-ce qu'il avait bu, Julien?) Messieurs, jusqu'à tout à l'heure.

Il prenait Geneviève par la main et la bêche luisait de nouveau sur son épaule : le cher Don Quichotte, guenilleux et voûté, s'en allait à pas comptés. Au-dessus du talus, la sentinelle se détacha de sa guérite pour rire aux éclats et Malengraux se tourna insolemment vers elle :

— Ça va, vieil éperon?

Le maître d'école comprit enfin que Julien n'était pas ivre ; il refoulait une de ses plus violentes colères, tout simplement : il aurait tué Bounet comme il le disait. Le couple avança de nouveau.

— Cette femme est bien belle, fit M. Nalonsart. Tout le portrait de M^{me} Belin. Je suis si content de vieillir pour les regarder, l'une après l'autre, avec une tendresse désintéressée. Tu ne croirais pas combien c'est doux.

Jean Clarambaux se tourna vers son compagnon dont le visage rayonnait de sérénité. Mais déjà le rentier surveillait l'indigne qui s'éloignait en rôdaillant derrière les haies. D'une voix discrète, il faisait l'éloge de Geneviève Frument qui ne songeait plus qu'à ses enfants, leur taillant des vêtements dans la mise-bas des maisons où elle travaillait. La sœur fidèle sacrifiait les plus ardentes années de sa vie à son deuil et à sa race. Rappelait-on qu'elle s'était immolée et que la guerre avait consacré un ou deux millions de patientes vestales qui effaceraient le souvenir des prostituées affamées?...

Ainsi raisonnait M. Nalonsart et le maître d'école était tout songeur. Julien et Geneviève avaient disparu. Le ciel était pur comme au mois de juin et il argentait les ailes des sansonnets vagabonds et joyeux. Le canon bourdonna sourdement. Vers les Flandres ou la France? On ne savait jamais au juste, car l'écho était très capricieux : avait-il touché la colline de la rive droite ou celle de la rive gauche du fleuve? La brume tenace rôdait autour du bois : chaque matin, les jardins brillaient sous la rosée. La vie aurait pu rester si belle. L'image accueillante d'Agnès surgit dans le feuillage frissonnant des sureaux déjà dépouillés par l'automne. Une voix de jeune fille descendit d'un enclos : « *...on échange un baiser — pour rire et s'amuser — et l'on en pleure...* » L'image d'Agnès s'était évanouie. La chanteuse disait de sa voix triste l'histoire d'une adolescente abandonnée et la vieille chanson des rues berçait la solitude du petit maître d'école qui avait l'air de regarder s'ébattre une volée d'oiseaux au sommet d'un noyer.

— Bounet est parti, fit M. Nalonsart. Nous ne le reverrons plus, tu peux m'en croire.

Le vieux rentier reprenait son discours. La guerre, disait-il, avait brutalisé des millions d'idylles et ce n'était pas son moindre crime, car celui-ci durerait longtemps encore après la signature de la paix. On ne séparait pas impunément, pour des années, des êtres qui avaient faim l'un de l'autre. Pour une femme qui se gardait, cinquante autres succombaient. Il fallait pardonner. On ne devait pas parler des hommes, puisqu'on avait mis des filles de joie au service des armées. La mêlée finie, on exalterait l'esprit de famille... L'homme se tourna vers le maître d'école :

— Il faut pardonner, Clarambaux.

Jean Clarambaux était sans couleur et comme inanimé. Il répondit d'une voix sourde :

— J'ai pardonné.

Un long silence. Tous deux revoyaient le visage chiffonné et honteux de la tante d'Agnès qui, honnêtement, était venue annoncer la nouvelle à Marie Clarambaux, puis au maître d'école rencontré sur la route. Une adolescente arrachée à son village par la guerre, perdue dans l'atmosphère de pitié d'un hôpital, les nerfs épuisés par les veilles, n'avait pu résister aux instances de ceux qui mourraient peut-être le lendemain. Pauvre petite paysanne ! Depuis deux ans, personne, ni Man, ni M. Nalonsart n'avait dit un mot de son malheur, puisque le jeune homme cachait jalousement sa longue peine, secrète et pudique, ne voulant pas humilier Agnès, ni ternir le souvenir qu'en gardaient les bonnes gens d'ici. Il l'avait écartée de sa pensée, non pas par rancune, mais pour ne pas accabler la jeune fille de reproches aux mauvaises heures d'esseulement. S'il avait écrit son journal, le nom de la fugitive en aurait été absent...

Tout songeur, le vieux demandait :

— Sais-tu qu'elle est mariée et que son enfant est mort ?

La voix sourde dit :

— Oui.

Les deux hommes avançaient lentement, cachés derrière les sureaux. M. Nalonsart ralluma sa pipe.

— Tu devras recommencer ta vie, Clarambaux. Console-toi : cela arrive à beaucoup d'entre nous... Et ne va pas trop vite en besogne pour ne pas faire le mal autour de toi. Je t'avoue que j'ai failli monter

la garde auprès de M^{me} Belin, puis j'ai songé à la solitude de cette femme et à ta défaite.

L'herbe humide se mit à bouger comme l'eau d'un étang sous les pieds du petit maître d'école, et sa bouche s'ouvrit toute grande pour exprimer une question qui restait dans sa gorge. Le vieillard ramassa un tesson de bouteille et le jeta dans le ruisseau.

— Sois tranquille, Clarambaux. Personne ne sait rien, ni ta mère, ni les voisins. Personne... sauf moi, qui ne suis pas un vieil imbécile. Je ne reviendrai d'ailleurs jamais plus sur cette aventure. Je voulais simplement te conjurer d'être sage, surtout à l'égard des innocentes : tu pourrais être le père d'une petite fille, plus tard. Allons, viens manger, et ne parlons pas de tout cela devant ta mère...

Il disparut dans le trou de la haie et, plié en deux, disait :

— Attention au fil de fer. Voilà, tu peux te redresser.

Déjà le jeune homme tendait son visage livide vers le visage serein du vieillard :

— Personne ?

M. Nalonsart mit ses deux mains sur les épaules du petit maître d'école.

— Personne, je te le jure.

Les journées devinrent fiévreuses. Les feuilles hollandaises signalaient un nouveau recul allemand entre Saint-Quentin et Cambrai, et, de village en village, on connut l'arrivée de milliers de réfugiés français — jeunes gens et vieillards — qui stationnaient dans le Brabant. Les malheureux venaient de Douai et de Lille : les femmes et les enfants étaient restés là-bas. La guerre touchait à sa fin : le

président Wilson ayant d'abord exigé l'évacuation de la France et de la Belgique avant l'ouverture des négociations, la presse allemande semblait accepter ces propositions. Puis le « *Courrier de la Région* » annonça que les Centraux avaient abandonné le secteur de la Fère. Le bruit courut de nouveau que la paix était signée, mais le canon tonnait toujours et le grondement semblait aussi proche que dans les dernières journées d'août. M. Ronamieux ne cachait pas son anxiété. Julien l'avait terrorisé : les armées se disputeraient chaque kilomètre carré de la Belgique, disait le vieux mincur, et, malicieusement, il avait demandé au fonctionnaire pour partager sa cachette de l'invasion. Chacun savait que M. Ronamieux et sa femme avaient vécu dans une cave perdue au fond du jardin, trois nuits et trois jours, avec des champignons et des perce-oreilles. Le receveur pensionné avait perdu toute son ardeur belliciste et sa voix devenait imperceptible :

— Qu'on signe la paix, à la fin des fins.

Le temps se mit à la pluie et c'est dans le salon gris de M. Nalonsart que, le dimanche 20 octobre, le maître d'école lut les détails des nouveaux combats des Flandres. Depuis deux semaines, les Belges créaient des routes dans la plaine boueuse qui les séparait de l'adversaire, et comblaient les marécages creusés par les obus. L'armée avançait lentement, entre les charrois, reprenant pas à pas la terre abandonnée d'où émergeait une ruine ou un tronc d'arbre. Le 14 octobre, dans le brouillard de l'aube, Belges, Français, Anglais, précédés par une pluie de fer et de feu, s'étaient rués à l'assaut des lignes ennemies et les déchiraient. Dès une heure de l'après-midi, Cortemarck et Roulers étaient repris.

Cette ville brûlait et ce fut dans les fumées de l'incendie que les habitants acclamèrent leurs sauveurs. Au sud, Rumbekke était reconquis. Les Allemands avaient reculé de 8 kilomètres et livré la Flandern Stellung...

— Est-ce encore loin? demanda Remy Pinon qui était arrivé sur ses chaussettes. Il avait laissé ses sabots à la porte.

— Tais-toi, grommela Julien. Ce n'est pas fini.

...Le lendemain, les Belges marchaient sur Thourout et les Français vers Lichtervelde, et trois régiments de ligne rejoignaient l'armée britannique sur la Lys. L'ennemi résistait avec acharnement. Le 16, Thourout était délivré, la cavalerie belge galopait vers Bruges, sous le feu des mitrailleuses allemandes. L'Yser était franchi sur des passerelles apportées par les hommes. Lichtervelde était pris, des escadrons français se dirigeaient vers Thielt et les Anglais se trouvaient à Harlebeke...

— Vive la France ! murmura Remy Pinon en remuant les oreilles.

— Tais-toi, ce n'est pas fini ! gronda de nouveau Julien.

...Le 17, la retraite allemande s'accroissait sur toute la ligne. Les Belges déblayaient la côte jusqu'à Ostende, la cavalerie arrivait à Bruges et canonnait l'ennemi en fuite qui égrenait ses charrois affolés sur la route d'Eecloo, et les Français approchaient de la Lys, dans la direction de Deynze. Les combats avaient été terribles sur certains tronçons du front où des groupements allemands s'étaient défendus désespérément. On prévoyait que la lutte serait dure pendant plusieurs semaines, mais la guerre de tranchées était terminée : la mêlée se déroulerait désor-

mais dans les villes et les campagnes intactes des Flandres.

— Et en France? demanda M. Nalonsart qui avait suivi les opérations sur la carte en oubliant de rallumer sa pipe.

— Lille et Douai sont évacués, dit le maître d'école, Valenciennes, Maubeuge et Givet sur le point d'être repris.

— Dans deux mois, tout est fini, conclut le vieux rentier. Mais nous le payerons cher. Comme aux journées de l'invasion.

Le lendemain, on disait au village que des files de chariots, bondés de meubles, de provisions et de bagages, quittaient Bruxelles et couvraient les routes qui s'en allaient vers l'Allemagne. Jean Clarambaux avait cessé sa campagne pacifiste : elle était inutile. On parlait, en effet, de l'évacuation générale des hommes valides. M. Ronamieux n'en dormait plus et Julien renouvelait chaque jour, à l'intention du fonctionnaire, sa collection de terribles fausses nouvelles qu'il disait tenir de l'échevin de la villette voisine. Quelques convois de la Croix-Rouge passaient encore, mais ils cédèrent bientôt les voies à des trains de voyageurs : les civils allemands, établis en Belgique, regagnaient leur pays. L'Autriche sollicitait un armistice séparé. La ville de Saint-Quentin était anéantie. Karl Liebknecht, libéré, avait été reçu avec enthousiasme par la foule berlinoise. Les vraies nouvelles affolèrent bientôt M. Ronamieux et quelques autres vaillants « jusqu'aboutistes » de la place. Les hommes d'Assche étaient déportés pour une destination inconnue ; des milliers de réfugiés, venant de la France, des Flandres et du Hainaut, s'épuisaient sur les routes

brabançonnnes, laissant des malades et des morts dans les maisons qui bordaient leur calvaire : le spectacle était poignant. Les pillards allemands s'éloignaient sans interruption de Bruxelles en emportant des pianos et des machines à écrire dans des chariots traînés par des bœufs. Dans le Hainaut et le Brabant, ils avaient attelé des civils à leurs convois. On revivait, comme l'avait prévu M. Nalonsart, les affres de l'invasion. Bien que l'ennemi eût raffermi ses lignes, la débâcle s'accroissait : la Turquie demandait la paix et on racontait au village que des soldats bavarois avaient chanté la *Marseillaise* et nargué leurs officiers en gare de Braine-le-Comte. Le canon grondait, très proche, eût-on dit.

— Ce n'est ni la Belgique ni la France qui vaincra, répétait M. Nalonsart. Mais les états-majors des Alliés sont en train de gagner leur partie d'échecs, et ils iront sans doute jusqu'au bout sans trop s'occuper des morts et des ruines.

La dyspepsie du pauvre homme s'aggravait de jour en jour et le maître d'école ne contrariait plus son vieil ami. L'après-midi de la Toussaint, les Clarambaux, les Malengraux, les Pinon, Fulvie Legendre et M. Nalonsart allèrent fleurir les tombes de Mar-Josèphe Juprelle et de Xavier. On avait apporté au cimetière tous les chrysanthèmes du village et les paysans dont les morts dormaient au loin, dans les Flandres, en Allemagne, dans les fosses communes creusées au long des routes de l'invasion, les paysans privés de leurs morts pleuraient sur les tombes des heureux défunts qui reposaient sous les thuyas, derrière l'église. Le canon tonnait sourdement dans la brume. Des silhouettes allaient et venaient lentement autour des

tombes et des arbres. On entendait parfois un sanglot étouffé ou le cri d'un sansonnet. Rosalie et Man surveillaient Fulvie dont la douleur muette faisait peine à voir. Un genou en terre, M. Nalonsart reliait le bouquet qu'il avait déposé dans le jardinet de Mar-Josèphe, et lorsque Fulvie quitta Xavier pour venir prier aux pieds de la vieille femme, le rentier alla se pencher sur la tombe de Legendre. Jean Clarambaux était là, les moustaches mouillées, immobile. Devant l'autre rangée de fosses, le père Charneux disait à sa fille :

— C'est ici que nous « le » mettrons si on « le » retrouve.

M. Nalonsart appela doucement le maître d'école et tous deux rejoignirent les femmes et Remy Pinon. Le canon gronda rageusement dans les Flandres. Que se passait-il là-bas ? On manquait de nouvelles depuis plusieurs jours.

— Nous rentrons, Fulvie, murmura le vieux rentier.

Il prit la femme par le bras et les autres suivirent le couple, sans parler. La bataille faisait rage sans doute : l'air humide bourdonnait sous la canonnade lointaine. Puisqu'ici l'écho était mort, on ne pouvait se tromper : on se disputait furieusement la terre flamande. L'âme de quelques jeunes hommes du village rejoignait peut-être celle des trépassés à qui on venait de rendre visite. Le grondement devint sinistre dans le soir qui tombait et le maître d'école s'aperçut, lorsqu'il eut atteint la route, qu'une autre canonnade touchait les collines de pierre : on se battait aussi en France. Jean Clarambaux se rendait très bien compte que le cercle se rapprochait comme aux jours d'angoisse de l'invasion. Les forts de

Namur étaient restaurés, disait-on : la mêlée se déchaînerait-elle de nouveau autour des ouvrages de défense?... Fulvie Legendre hoqueta et M. Nalonsart la consola à voix basse. Pourquoi ne pouvait-on vivre et mourir en paix ? Cinq ans plus tôt, on s'était encore recueilli sous la lente et lourde effeuillaison des clochers. Mais depuis cinq étés, sans répit, on avait été traqué, jour et nuit, par la rafale ou les mauvaises nouvelles qu'elle balayait jusqu'ici. Avait-on réellement vécu depuis lors ? Non : on s'était laissé balloter par les événements avec le fragile espoir de se ressaisir, la tourmente finie. Le canon martelait littéralement la colline. Une ombre arrêta Jean Clarambaux :

— C'est en Flandre, maître ?

L'arrivant avait le dos frileusement voûté et il fumait une pipe de houblon. L'instituteur le reconnut tout de suite : c'était Bouillon, le chauffournier.

— Oui, Armand. Mais les Français, les Anglais et les Américains sont là. Est-ce que Jules a écrit ?

L'homme toussa : il était asthmatique. La réponse vint grêle et sifflante :

— Le 15 août, il se reposait à La Panne. Ma femme ne dort vraiment plus. Elle a un cancer de l'estomac, vous le savez, et elle n'ira plus loin. Elle dit que Jules a été tué au commencement d'octobre. Je m'en vais vite. Bonsoir, maître. Elle attend les médicaments. Bonsoir.

L'ombre s'effaça dans le brouillard. Depuis l'offensive du 28 septembre, l'inquiétude pesait lourdement sur une vingtaine de familles du village : les autres étaient libérées de leur long cauchemar, puisqu'elles savaient que leurs soldats ne reviendraient plus. Mais, dans vingt maisons, on écoutait

anxieusement le tonnerre du canon que le vent marin chassait jusqu'ici. Les femmes priaient et les hommes étaient rongés par une mauvaise soif : le genièvre était introuvable et la bière ne soulait pas. Jean Clarambaux s'attardait sur la route : il lui semblait que jamais plus le pays ne sortirait des ténèbres où l'avaient plongé des puissances infernales...

Le lendemain, les journaux annonçaient une victoire italienne sur la Piave et signalaient qu'une grande bataille se livrait à l'est de la Brenta. On apprit aussi que la grippe décimait les réfugiés français hospitalisés dans le Brabant. On vécut deux ou trois jours sans nouvelles, dans l'attente de la paix : le grondement du canon ne lâchait pas l'horizon brumeux. Les Allemands raffaient, disait-on, les hommes dans les environs de Bruxelles. Du front belge ? Rien. C'était angoissant. Comme aux jours de l'invasion, les mauvaises nouvelles venues du pays se mêlaient aux échos confus des batailles qui achevaient l'armée des Centraux. Dans le Hainaut, une fillette de dix ans, Yvonne Vieslet, avait été abattue d'un coup de fusil, le 12 octobre, par une ignoble sentinelle allemande : l'enfant avait lancé son petit pain à travers la grille d'un parc où des prisonniers français mouraient de faim. La balle avait déchiré le ventre de la pauvrete qui était morte après trois jours d'horribles souffrances. Des spectres d'Italiens travaillaient dans une carrière d'Andenne : la femme Cornet, qui les avait aperçus de la grand'route, s'était mise à courir pour ne plus les voir. Le canon tonnait toujours. Parfois, un train de la Croix-Rouge semblait fuir sur la voie du chemin de fer en faisant le moins de bruit possible. Puis un train de voyageurs lui succé-

dait avec la même discrétion. On racontait que la province de Namur grouillait de troupes grises.

On n'avait donc plus de journaux. Mais, le dimanche, M. Nalonsart revint de la villette avec une étroite coupure de la « *Kölnische Zeitung* ». Il était rayonnant, et, pour la première fois depuis quatre ans et demi, il fit signe à M. Ronamieux et l'invita à partager les bonnes nouvelles. Le maître d'école accourait, puis, Julien, puis Remy Pinon. On se réunit dans le bureau du vieux rentier.

— Mon gros, lis-nous cela, disait-il. Nous sommes presque sauvés : la révolution a éclaté en Allemagne.

La gorge sèche, Jean Clarambaux épelaient les événements : Hambourg, Hanovre, Brême, Cologne, Munich, Lubeck, Kiel, Brunswick étaient aux mains des soldats, aidés, dans les ports, par les matelots. Les prisons s'étaient ouvertes pour en laisser sortir les réfractaires et refermées sur les officiers qui avaient échappé aux revolvers des mutins. Berlin était en état de siège : des milliers d'ouvriers manifestaient dans les rues. La situation devenait inquiétante à Cassel, Francfort, Coblenze et Dusseldorf. Le kaiser était sommé d'abdiquer et la délégation allemande, chargée de régler les clauses de l'armistice, partait pour Chimay. La république était proclamée en Bavière...

— J'offre une goutte à la santé de la révolution allemande, fit M. Nalonsart.

Il aligna lui-même les cinq petits verres octogonaux sur la table et ouvrit le cruchon de grès : ses mains tremblaient très fort. Plus personne ne bougeait : on eût dit que M. Ronamieux avait l'esprit absent, Julien mâchait largement une pelote de tabac, Remy Pinon interrogeait des yeux le maître

d'école qui relisait, une fois encore, le merveilleux fragment de journal.

— A la santé de la révolution allemande, répéta M. Nalonsart. Et que les Alliés permettent à la Prusse de se purger à fond.

M. Ronamieux ouvrit sa tabatière de nacre, puis la referma distraitement en oubliant de se servir. La barbiche inerte, il se tourna vers le rentier :

— Comment vont-ils s'en aller, mon voisin ?

Du tuyau de sa pipe, le vieillard désigna la carte épinglée au mur :

— Si l'échevin d'Andenne a bien lu, les Belges sont à Gand, les Alliés consolident leur ligne d'Audenarde à Tournai et de Condé à Guise, les Américains vont atteindre Sedan. Le pays sera donc balayé méthodiquement et l'armée allemande devra se serrer entre Visé et la Semois pour rentrer chez elle.

M. Ronamieux rouvrit sa tabatière :

— La verrons-nous ici ?

M. Nalonsart plissa ironiquement le nez :

— Il va sans dire que le flot du sud du Brabant et du nord de la province de Namur s'écoulera sur les grandes routes de la région.

Le receveur s'en allait en glissant sa boîte de nacre dans la poche de son gilet. Les yeux inquiets de Remy Pinon interrogeaient toujours le maître d'école. En revanche, Julien mâchait joyeusement sa chique. Tout à coup, Jean Clarambaux leva le doigt :

— On n'entend plus le canon, fit-il.

Les quatre hommes tendirent l'oreille et, à la file indienne, gagnèrent le seuil... Rien ! Ils ne bougeaient pas, comme si la vue du jardin les eût pétri-

fiés. Rien ! Une fauvette rôdait dans les framboisiers où s'égrenaient des baies gâtées. Julien avait la bouche large ouverte. Boum !... Boum !... On se battait encore en France. M. Nalonsart secoua la tête et les trois autres se regardèrent en faisant de même. Mais ils n'eurent pas le temps d'exprimer leurs réflexions : un Allemand, très grand dans son uniforme passé de couleur, saluait la vieille Javet sur la route et entrait dans le jardin. La femme, très curieuse, vint coller son béguin blanc contre la grille. L'arrivant jetait un coup d'œil distrait sur le carnet qu'il tenait ouvert sous son pouce :

— Monsieur Nalonsart Georges ?

...De nouveau, le rentier avait un hôte. Un peu raide, un peu distant, mais poli. Une quarantaine d'années, le teint brun, les moustaches fortes, le visage figé sous le bonnet déteint. Julien et Remy s'éloignaient. Le maître d'école bavardait avec l'étranger. Celui-ci, comme Hans Mosen, était un sous-officier attaché à l'intendance des étapes. Lorsqu'il parla de couvertures, M. Nalonsart offrit les siennes : le vieillard détestait les puces. Le *feldwebel* tendit aussitôt son étui bourré de cigares et sa figure s'éclaira lorsque les deux hommes se servirent. Jean Clarambaux se hasarda à lui demander des nouvelles des opérations militaires. Le visage de l'étranger était clos.

— Nous ne savons plus rien, fit-il.

Il hésita, regarda les deux Belges l'un après l'autre, mais ses lèvres, qui avaient remué, se serrèrent sur ce qu'il allait dire. Il annonça tout simplement qu'il se présenterait à sept heures du soir et s'en alla. Le canon tonna jusqu'au crépuscule : des coups rares et lourds. On eût dit qu'il y avait de

longues trouées silencieuses dans la ligne du front. Le ciel était gris et hostile et comme il ne passait plus de trains depuis le matin, le silence pesait étrangement sur le village. Quand et comment tout cela finirait-il? Jusqu'où le reflux dévastateur s'élargirait-il?... Le soir, bien qu'elle se fût pressée, Marie Clarambaux servait encore un peu de riz — le dessert du souper — à son fils et à M. Nalonsart lorsque le *feldwebel* vint sonner. Le maître d'école alla ouvrir et l'étranger s'arrêta discrètement devant la porte de la salle à manger pour saluer son hôte.

— Demande-lui s'il veut une cuillerée de riz, dit le vieillard.

Jean Clarambaux eut à peine le temps de traduire l'invitation : l'étranger acceptait. Il déposa un paquet dans le vestibule, enleva son bonnet, puis, le buste raidi, se mit à table. La première cuillerée avalée, il se tourna vers Man en essayant de sourire :

— Bon... Madame.

Man essaya de sourire à son tour. Elle avait une peur malade des Allemands. Ni Fritz, ni Frédéric, ni Hans Mosen ne l'avaient mise à l'aise. Elle les saluait lorsqu'ils passaient, malgré leur terrible uniforme qui irritait ses nerfs. Elle était toute bonne, elle avait remis deux gaufres à Fritz le jour de son départ et senti que Hans Mosen la regardait avec une tendresse filiale, mais ses nerfs gardaient le souvenir des mauvaises nuits du mois d'août 1914 : ils échappaient à sa volonté... Le malaise de l'hôtesse fit rougir le *feldwebel* qui s'inclina vers son voisin, le maître d'école :

— Nous n'avons plus grand'chose, dit-il. Mais je puis vous donner du pain. Madame veut-elle un peu de viande conservée?

Poliment, Jean Clarambaux refusait. Il ne manquait rien à la maison, on vivait à la campagne, la région était très fertile, la récolte de pommes de terre raisonnable... Le visage clos de l'étranger se pencha sur son dessert, mais comme Man lui tendait le sucrier, il lui sourit et saupoudra attentivement son assiettée. On se taisait. L'Allemand demanda enfin à combien de kilomètres du village se trouvait Aix-la-Chapelle. On bavarda : le temps était mauvais, il y avait beaucoup de malades, la grippe régnait en Hesbaye. L'étranger disait que les médicaments manquaient et que les troupes du front étaient décimées par la dysenterie : « la guerre est une grande misère ». Les assiettes étaient vides. M. Nalonsart ayant bourré sa pipe, le *feldwebel* offrit un cigare et les trois hommes fumèrent en silence jusqu'à ce que Man eût desservi la table. L'étranger demanda enfin :

— Où est Mons ?

Le rentier désigna la carte et l'autre vint voir, raide et gauche, les doigts noués derrière le dos. Il interrogeait visiblement les lignes de chemins de fer et les distances.

— Mons... Namur (il disait Namour). On s'est battu hier à Mons...

La nouvelle était incroyable : le vieillard et le maître d'école se regardèrent avec stupéfaction. Mais, tordant ses fortes moustaches noires, l'étranger épelait d'autres noms :

— Ath... Flobecq... les Anglais sont là...

Man semblait deviner que le désastre allait de nouveau déferler sur le pays : ses yeux élargis consultaient tour à tour son fils et le rentier. Le jeune homme questionna l'Allemand : la délégation de

Berlin était-elle arrivée en France? se battrait-on autour de Namur? n'évacuerait-on pas la population civile? L'autre ne savait rien, on ne savait plus rien, les soldats des étapes écoutaient chaque matin si le canon s'était tu, les journaux n'arrivaient plus depuis vendredi. Il examinait attentivement la cendre de son cigare :

— C'est fini, disait-il, c'est fini... Madame, Messieurs, excusez-moi : je suis fatigué. Je n'ai pas dormi hier. Je vous souhaite une bonne nuit.

Le maître d'école le conduisit à sa chambre en éclairant l'escalier avec un copeau crépitant et parfumé, puis l'étranger le remercia et, à son tour, dirigea le faisceau de sa lampe électrique dans le vestibule. Le jeune homme retrouva M. Nalonsart étendu tout de son long dans le fauteuil. Man était déjà sortie : le rentier l'avait rassurée, et, comme d'habitude, elle allait souhaiter le bonsoir à Fulvie Legendre avant de regagner sa petite maison.

— Formidable, disait le vieillard. Dans trois semaines, tout le pays est balayé. Je crois d'ailleurs qu'on ne se bat plus que sur quelques taches du front.

Le visage poli du misanthrope s'éclaira un instant et une demi-douzaine d'anneaux de fumée sortirent de sa bouche arrondie... La défense de Namur? Bah !... on verrait bien... on verrait bien... On tâcherait de se tirer d'affaire comme en août 1914. Le principal était d'en finir. On ne tuerait plus. Le vieux visage se durcit : mais, mille milliards, quand donc se déciderait-on à signer l'armistice? M. Nalonsart ouvrit le couvercle du foyer pour le refermer sur son cigare.

— Tu vas rentrer, mon gros, il est l'heure.

Dans le jardin où s'amoncelait le brouillard, les hommes interrogèrent l'horizon : le canon se taisait... Le lendemain matin, Jules Cornet signala que, depuis son réveil, avant l'aube, il n'avait rien entendu. Mais, vers dix heures, une sourde détonation gronda derrière la campagne brumeuse. Plus rien. Les voies du chemin de fer restaient vides. M. Ronamieux vint dire qu'on avait signé la paix à minuit, et, peu après, Remy Pinon annonça qu'on se battait à Nivelles et que le drapeau belge flottait sur l'hôtel de ville de Namur... On ne savait rien. Godelet fumait son jardin et l'air bas et lourd s'imprégnait d'une forte odeur d'ammoniaque. Julien fendait du bois dans la cour, Fulvie Legendre étalait sa lessive sur un coin du Grand Pré et M. Nalonsart, la chatte entre ses sabots, taillait ses groseilliers. Le canon se taisait toujours. Il était près de midi lorsque le maître d'école vint rejoindre le vieux rentier. Au village, on racontait les nouvelles les plus invraisemblables : le kaiser était assassiné, le kronprinz s'était suicidé à Bruxelles, les Allemands préparaient la défense de Namur...

— Pas de journal ? demandait M. Nalonsart.

Soudain, un avion bourdonna en plein ciel : un « *taube* ». Ses ailes de trèfle étaient très visibles. Il longeait le Meuse, survolait Andenne, se rapprochait de la ville et descendait comme s'il eût voulu atterrir sur la colline. Il remonta brusquement et redescendit. Que se passait-il donc ?... L'appareil rasait les toits, s'élançait au-dessus du bois, coupait l'horizon en deux, replongeait, faisait le tour des usines, montait droit vers les nuages, glissait jusqu'aux cheminées, se redressait, trouait le ciel de son vol vertical, étincelait sous un rayon de soleil, se

retournait sur lui-même et tombait... De la cour de M. Nalonsart, Man avait tendu ses mains jointes au-dessus des groseilliers et Fulvie courait comme une folle dans son jardin. Chacun croyait que l'appareil était perdu, mais, d'un vol sûr et serein, il filait vers Huy.

— Il est saoul sans doute ! cria Julien.

Une cloche chanta dans la vallée ; une autre lui répondit aussitôt, en amont ; le bourdon d'Andenne bougea, le clocher du village tinta à son tour. C'était divin ! Déjà une musique cristalline coulait des bords de la plaine hesbignonne, toutes les cloches de la région chantaient. Bim !... baw !... bim !... La Grosse, la Glawinne et la Clochette sonnaient éperdument. Comme c'était beau et bon ! Les fines tours des hauteurs, toutes ensemble, composaient un air puéril de serinette, les clochers trapus du fond priaient, la voix grave de la collégiale Sainte-Begge élargissait son cantique. Bim !... baw !... bim !... Tous les sonneurs du pays étaient pendus aux cordes ! Des nappes de musique caressaient les collines, les campagnes, les villages et lavaient le ciel de son attente angoissée. Comme c'était beau et bon !... Jean Clarembaux serrait sa mère dans ses bras et M. Nalonsart, son lorgnon au bout du pouce, pleurait silencieusement :

— Enfin, dit-il, enfin on ne tue plus. Est-ce possible?...

Les cris des hommes couvraient déjà la voix des clochers. Julien agitait son chapeau et des mains lui répondaient par-dessus les haies, et Remy Pinon sautait à pieds joints sur son seuil. Le village était bruyant comme aux jours des frairies passées : des gens couraient sur les routes, on s'embrassait, les

enfants dansaient, le vieux Nonguel, qu'on n'avait plus vu depuis deux ans, pareil à un faucheur, se balançait sur ses béquilles devant le pignon blanc de Mardigras. Le drapeau belge flottait sur le toit pointu de l'église dont la Grosse, la Clochette et la Glawinne sonnaient à toute volée. La bonne nouvelle rebondissait d'un clocher à l'autre, jusqu'au fin fond de la Hesbaye, jusqu'aux sables du Limbourg, jusqu'aux villages assassinés du pays de Herve, jusqu'à la frontière germanique... Un drapeau rouge bougeait sur la tour de la *commandanture* et, au bord du talus du chemin de fer, la voix de la sentinelle bourdonna gravement dans la guérite. Puis des soldats, le sac au dos, passèrent dans la campagne : eux aussi chantaient.

— ...*Mädchen sind wie die Engelein...*

Mais une clameur vint étouffer leur chanson : du parc du château, un train débouchait, il était bondé et couvert d'Allemands et les drapeaux pourpres saluaient les paysans qui accouraient pour voir passer la révolution. Le convoi s'étirait lentement, renâclant sous sa charge formidable, et le tonnerre des voix s'amplifiait à chaque tour de roue. Le dernier wagon apparut, une dernière loque pourprée au toit, et le maître d'école salua le train rouge...

Ce fut une journée confuse. Mangea-t-on à midi?... On apprit bientôt qu'un fort contingent de soldats avait quitté Andenne en y abandonnant ses officiers et que les prisonniers italiens et russes mendiaient aux portes dans la villette. On n'avait pas de nouvelles du dehors, les campagnes de l'est étaient encore vides, mais la débâcle s'égrenait sur la grand'route, de l'autre côté de l'eau. Des villageois vagabonds et affairés donnaient, en passant,

de brefs détails : attelés à un chariot pittoresque — une caisse sur deux roues pleines : deux rondelles d'un arbre moyen —, trois hommes se sauvaient lentement avec un sac de farine ; par deux, par quatre, les soldats gris, épuisés, boitants, suants, les pieds bandés, la tête nue, s'en allaient vers la révolte et la faim ; un cavalier dormait sur sa pauvre bête éreintée qui s'affaisserait avant d'arriver à Huy ; un vieux du *landsturm* sommeillait au bord du chemin ; des débris d'autos jonchaient la levée : les plus pressés avaient déjà mis la nuit à profit pour désertre les zones de l'étape. Le long du fleuve, les bateaux étaient vides : des tonnes de farine, de sucre, de harengs, de chou conservé avaient disparu dans les maisons des deux rives... Vers trois heures, la *commandanture* quittait le village en chantant. Le *feldwebel* arriva dans l'entrefaite, salua discrètement M. Nalonsart et le maître d'école, et monta à sa chambre. Sur la route, des Français, des Russes, des Italiens et des Sénégalais se promenaient sur deux rangs, par habitude. Un nouveau train rouge dont les toits étaient couverts d'officiers promena sa clameur dans la campagne.

— Les grandes routes de Hesbaye sont grises de déserteurs, vint annoncer Julien.

Le mineur allait et venait d'un jardin à l'autre en fumant comme un dragon. Deux Russes, barbus, sales et loqueteux, s'aventurèrent timidement jusqu'au seuil de M. Nalonsart. Les yeux craintifs, ils firent signe qu'ils avaient faim. On eût dit des vieillards et ils se ressemblaient comme des frères. Julien prit le maître d'école par le bras :

— Il faut leur parler. J'ai un lapin : qu'ils viennent manger chez moi.

M. Nalonsart crut que le mineur avait bu :

— Un lapin ?

Le vieux se mit à rire et le rentier comprit enfin pourquoi Malengraux rôdait depuis trois jours le long de la haie du Grand Pré. Le maître d'école s'entretenait avec les Russes qui savaient quelques mots d'allemand. Julien les emmena. M. Nalonsart appela Marie Clarambaux qui rentra aussitôt chez elle, puis il monta l'escalier et frappa à la porte du *feldwebel*. Déjà l'instituteur coupait lentement et gauchement des tranches de pain dans la cuisine : les miettes s'amoncelaient sur la table. Après le beurre, le jeune homme épuisa le saindoux. Le rentier descendit avec deux pains et deux boîtes de viande.

— Cet Allemand est un brave type, dit-il. Il reste des confitures. Mon gros, tire ton plan : je n'ai jamais su faire une tartine. Je vais jeter un coup d'œil chez Julien.

Un troisième train rouge passa, couvert d'inscriptions, bruyant, joyeux et menaçant : les officiers étaient étendus sur les toits, silencieux et mornes. Man arriva avec un sac qu'elle venait de coudre à la hâte et termina la confection des tartines parce que le couteau de son fils émiettait tout le pain allemand.

— Un vrai péché, disait Man.

Dans la cour de Julien, les Russes s'agenouillaient devant Rosalie Malengraux et baisaient le bas de sa robe. Jean Clarambaux semblait rêver à la fenêtre entr'ouverte, le menton dans ses mains. Il était malade de bonheur. La levée de Namur grouillait de fuyards : piétons, cavaliers, un chariot, une auto. Un Italien et un Français entraient chez Jules Cornet et un gigantesque Sénégalais riait tout seul

sur la route. Man sortit en courant avec son sac plein, car les Russes partaient. Leurs doigts sales osaient à peine toucher la toile blanche :

— « *Matame* »... « *Matame* »...

Ils baisaient aussi la robe de Man. Du seuil de M. Nalonsart, le *feldwebel* les salua militairement, puis sa main eut un geste amical et craintivement les Russes inclinèrent la tête. Julien toussait, s'essuyait les yeux et jurait dans son mouchoir. L'Allemand donnait une poignée de cigares aux deux vagabonds qui s'en allaient à reculons.

— « *Gùten Erfolg!* » disait-il. « *Gùten Erfolg!* »

Remy Pinon tapotait le dos de Julien qui toussait toujours. Les Russes avaient disparu : dans la grisaille des haies, on ne voyait plus que la tache blanche de leur sac. Rosalie racontait qu'ils s'étaient servis d'une cuiller pour boire la sauce et qu'ils voulaient manger les os. Le *feldwebel* se tourna vers M. Nalonsart et lui annonça son départ : son haleine sentait l'alcool. Il s'informa du plus court chemin pour gagner la grand'route de Liège, puis il le pria de l'accompagner jusqu'à la chambre pour en faire l'inventaire. Le rentier le regarda par-dessus les verres de son lorgnon, secoua la tête et gonfla les lèvres. L'Allemand dévisagea longuement son hôte, avec émotion. Le maître d'école, qui avait tout de même quitté la fenêtre, vint à la rencontre des deux hommes.

— Il part tout de suite, dit M. Nalonsart. Demande-lui s'il ne lui manque rien.

L'étranger n'avait besoin de rien. Il monta l'escalier sur la pointe de ses bottes, le rentier alla chercher le genièvre dans la cave et Jean Clarambaux sortit les verres du buffet. L'Allemand descen-

dait pesamment et s'inclinait devant la porte de la salle à manger. Il vit le cruchon de grès et, sur un signe du vieillard, entra.

— Dans ce paquet, disait-il, il y a un pain et une paire de souliers. Voulez-vous bien les donner à des malheureux ?

Il leva son verre et l'on but en silence. Le soir tombait déjà, le ciel devenait rouge au-dessus du bois et une paix étrange succédait à l'animation bruyante de la journée. Seule une rumeur confuse longeait l'autre rive du fleuve vers laquelle se resserrait l'exode des vaincus. Des bottes martelèrent la route : un groupe de soldats gris apparut derrière la haie dépouillée. L'Allemand les désigna d'un mouvement du menton, vida son verre et endossa son sac.

— « *Gùten Erfolg !* », dit gravement M. Nalonsart.

Il lui rendait ainsi, de tout son cœur, le souhait que le Prussien avait adressé aux Russes, puis il serra la main que l'étranger lui tendait discrètement. Les deux Belges accompagnèrent jusqu'à la grille le fugitif qui les salua une dernière fois et partit sans se retourner. Ils étaient des millions qui s'en allaient ainsi, la tête basse, au hasard des routes, vers leurs foyers affamés ou dévastés. Là-bas, sur la levée, des phares d'autos s'allumaient et s'éteignaient et les hennissements de klaksons déchiraient l'air humide : le brouillard tombait sur les armées en fuite. Plusieurs trains hurlants passèrent pendant la nuit.

Le lendemain, dans la matinée, le fils Rovet apporta des nouvelles griffonnées au crayon, sur des feuilles à cigarettes, par l'échevin d'Andenne. Les soldats s'étaient révoltés à Bruxelles et avaient

vidé la prison de Saint-Gilles où l'on détenait les déserteurs ; les officiers, épaulettes arrachées, se cachaient ; le drapeau rouge flottait sur la *commandanture* de la rue de la Loi ; on promenait en ville un affût de canon pavoisé aux couleurs nationales. Malheureusement, près de la gare du Nord, on avait mitraillé des manifestants, des civils belges étaient blessés, on manquait de détails. Le duc de Brunswick avait abdicqué, le Wurtemberg proclamait la république et le roi de Bavière avait disparu. Un bombardement aérien avait endommagé la rue de la Station à Louvain. Trois lignes de dialecte recommandaient la prudence : les vaincus avaient pillé, volé, incendié et tué dans les villages des Flandres qu'ils abandonnaient depuis octobre.

— Par où repasseront ces brigands du front ? demandait M. Ronamieux dont la barbiche restait inerte.

Le brouillard se détacha du fleuve et l'on vit que les fuyards se pressaient toujours sur la levée. Puis vint une autre nouvelle : des régiments gris stationnaient dans la campagne, au-dessus du village. M. Ronamieux allait de porte en porte en prêchant le calme. De temps en temps, une sourde détonation grondait contre les rochers. Que se passait-il ? La voie du chemin de fer restait vide et la guérite bariolée gisait au pied du talus. De nouvelles détonations éveillèrent l'écho des collines et l'on apprit enfin que les Allemands faisaient sauter des dépôts de munitions dans les gares. Un Hesbignon signala au hameau voisin que toutes les routes du Plat-Pays étaient couvertes de troupes. La situation restait donc inquiétante : on se trouvait, comme aux jours de l'invasion, à la merci de la débâcle haineuse des

vaincus. Les révoltés, dont on n'avait rien à craindre, étaient partis les premiers : on allait avoir affaire aux régiments disciplinés du front. L'animation de la veille faisait place à une sorte de craintive torpeur et les prisonniers errants, Français, Russes, Italiens, Sénégalais, avaient disparu. Les villageois ne quittaient pas leurs jardins.

— La bande de Zoulous lève le camp, vint annoncer Julien qui rentrait d'une audacieuse tournée dans les campagnes. Ils descendent vers la chaussée d'Eghezée.

Étaient-ce les derniers? Où se trouvaient les Alliés? L'après-midi fut calme et silencieuse et la nuit glissa bientôt des collines. On n'entendait que la procession continue des Allemands sur la rive droite du fleuve et, lorsque le village s'éveilla à l'aube, la rumeur persistait dans le brouillard. Pour la première fois, depuis plus de quatre années, les paysans n'avaient pas hébergé de soldats gris. Peut-être n'en reverrait-on plus?... On apprit tout de suite qu'une interminable colonne d'ennemis bougeait à la frontière de la Hesbaye et que les hameaux semblaient morts le long des routes. La journée se passa dans l'attente. Parfois une sourde détonation grondait au fond des carrières. On n'eut pas la moindre nouvelle du dehors. La barbiche inerte, M. Ronamieux ne quittait plus sa porte, Remy Pinon allait et venait dans sa cour pour assouplir les souliers que lui avait remis M. Nalonsart. Julien était invisible, le maître d'école aidait le rentier à déterrer ses dahlias. Le vieillard ne parlait que de la saison, de ses fleurs et des oiseaux. La nuit vint très tôt : les vaincus se pressaient toujours sur la levée. Enfin, Julien rentrait, plié en deux par la fatigue :

— Le Plat-Pays est couvert de Zoulous : ils enlèvent la paille et ils ont volé des vaches vers Eghezée.

La nuit fut cependant tranquille et le brouillard emprisonna le village toute la matinée du lendemain. La journée s'annonça identique à celle de la veille : aussi vide, aussi morne, aussi longue. Mais, vers le crépuscule, la route s'anima : des Allemands. On les vit venir avec l'angoisse des soirs d'août 1914. Une centaine d'hommes envahirent le hameau : ils étaient barbus, sales, et maigres comme des clous, et leurs yeux fiévreux observaient insolemment les paysans qui ouvraient leurs barrières. Le maître d'école vint annoncer à M. Nalonsart que trois hommes logeraient à la maison, mais un officier entraît aussi dans la cour, tenant en laisse un chien de haute taille. L'arrivant saluait, raide et rogue :

— Capitaine Jungklaus...

Le vieillard soulevait sa casquette avec un fin sourire que Jean Clarambaux connaissait depuis quinze années :

— Nalonsart, docteur en philosophie et lettres.

L'officier saluait de nouveau et le vieillard soulevait une fois encore sa casquette. Par-dessus la haie, Man appela son fils qui repartit avec une folle envie de rire, malgré l'anxiété qui pesait sur les maisons. Jamais le rentier n'avait dit son titre à personne, le jeune homme lui-même ne l'avait découvert que sur une enveloppe jaunie, oubliée dans un livre, et, à cette occasion, M. Nalonsart avait d'ailleurs haussé les épaules et parlé d'autre chose. Le maître d'école traversa le chemin. La brume pesait sur les jardins d'où montait la rumeur confuse des voix gutturales, des aboîments de

chiens et le mélancolique meuglement d'une vache. Ici et là, des lampes électriques éclairaient les cours un instant. Man perdait la tête : les soldats s'installaient déjà dans la cuisine, la mine sournoise et railleuse. Leurs sacs et leurs fusils encombraient l'angle du mur, près de la fenêtre. Ils étaient donc trois ; un roux, un grand, l'autre avait une longue cicatrice à la joue droite. Marie Clarambaux leur servait une tasse d'orge. Elle dit à voix basse :

— Mon fils, ils réclament des tartines.

Le maître d'école sortit le pain du *feldwebel* de l'armoire :

— Avez-vous du beurre ?

Le roux secoua la tête. Jean Clarambaux alla chercher le saindoux et des pommes dans l'autre pièce. Très nerveuse, Man émiettait le pain allemand. Le balaféré dévorait déjà un fruit, le grand ouvrait une boîte de viande et le roux suçait son orge. Tous trois sentaient mauvais et ils se taisaient, hostiles — ou recrues de fatigue. Ils étaient affreusement sales. Le grand arrondit le dos et demanda enfin à combien de journées de marche se trouvait Aix-la-Chapelle et s'il ne passait plus de trains. La réponse leur fit courber la tête sur la table. Un long silence. Man leur servait deux cuillerées de poireaux sur une assiette et le balaféré la remercia d'un sourire, le roux aussi releva les yeux vers elle, mais tous trois étaient déjà debout : le capitaine Jungklaus entrait, suivi de M. Nalonsart contre qui se dressait le chien. Le rentier le tenait par les deux pattes de devant qui lui labouraient la poitrine :

— Wolf, sois sage, grondait amicalement le vieillard. Tu déchireras mon gilet.

Le capitaine faisait l'inventaire de la cuisine

à peine éclairée par la petite flamme de la lampe à acétylène, jetait un coup d'œil sur la table, saluait Man et le maître d'école et se tournait vers les trois hommes immobiles dont les doigts raidis touchaient le bonnet. La bouche à ressort s'ouvrit dans le masque carré et Wolf dressa les oreilles :

— ...correction... silence... digne Allemagne... pas la moindre infraction...

Man, qui ne comprenait rien à ce qui se passait, interrogeait des yeux M. Nalonsart, mais le vieillard jouait de nouveau avec la belle bête à la robe gris d'ardoise qui, tout de suite, avait compris que son maître ne s'adressait pas à elle. L'officier resalua les Clarambaux et s'en allait, précédé du faisceau de sa lampe électrique. Le maître d'école se rendit compte que les deux hommes faisaient la tournée des maisons. La rumeur s'était d'ailleurs apaisée dans l'amoncellement du brouillard humide. Seuls, les chiens aboyaient et, sur la route, Wolf ruminait un long grondement. Jean Clarambaux quitta le seuil pour venir s'asseoir tout contre le poêle : la nuit serait froide. Les trois fuyards demandèrent poliment l'autorisation de déplacer la table, puis ils ouvrirent leurs couvertures et s'étendirent : ils mouraient de sommeil, expliquait le roux. Marie Clarambaux finissait sa tartine au coin du feu, la tasse dans sa main.

— Allez dormir, Man : je reste ici, disait son fils.

Il passa une partie de la nuit dans le fauteuil d'osier à relire, sous la menue flamme de la lampe, la « *Légende de Gösta Berling* » de Selma Lagerloef. Les trois étrangers dormaient : le balafre ronflait doucement, le roux appuyait la joue contre son poing sale, le grand était replié sur lui-même.

Minique, le vieux chat, vint flairer une botte et disparut aussitôt. Les dormeurs étaient affreux : des faces de forçats débilités par les corvées et les privations. Quelle misère ! Étaient-ce là les orgueilleux et implacables soldats de 1914 ? Quatre années d'obéissance canine, de boue, de gadoue et de tortures indicibles les avaient transformés en cheminoux loqueteux. Les Belges reviendraient-ils dans ce terrible état ?... Le maître d'école s'assoupit, les yeux humides. Il s'éveilla à deux heures et demie. Les hommes s'étaient déplacés : le roux ronflait, la tête du balafre avait glissé du sac et reposait sur un coin de la couverture, le grand avait étendu les jambes jusqu'au milieu de la pièce. Jean Clarambaux éteignit la lampe dont la flamme agonisait et alluma la veilleuse : l'odeur de la graisse de cheval rôda dans la cuisine. Il ne quittait plus les trois esclaves des yeux. Trois assassins, trois malheureux. Se vengeraient-ils au moins de leur honte ? Étaient-ils honteux de leurs crimes et de leur avilissement ? ...Le balafre leva la tête, tendit l'oreille, regarda son hôte avec étonnement et se rendormit. Le jeune homme acheva sa lecture, s'assoupit et sursauta dans son fauteuil. Le roux ouvrait la porte :

— ...toujours de la viande conservée... malade...

Ils sortirent tous deux. Du seuil, le maître d'école interrogea le silence du hameau : on n'entendait pas le moindre bruit. Quand tout cela finirait-il ? Où se trouvait donc l'armée belge ?... Jean Clarambaux songeait puérilement qu'aucun brouillard ne résisterait devant l'arrivée des Alliés. Le roux rentrait en grelottant et se recouchait. La veilleuse crépitait et fumait. L'instituteur pencha la tête sous une onde de sommeil... Des coups de sifflets : l'aube

rôdait devant la fenêtre, les fuyards étaient debout, affairés et bavards. Ils partaient en remuant leur mauvaise odeur de forains et ils saluaient leur hôte, la main raidie contre le bonnet :

— Adieu... Merci...

— Bon retour, dit le maître d'école.

Les coups de sifflets, les appels, les aboîments se multipliaient et des silhouettes confuses se pressaient déjà sur le chemin. Une ombre grise était accroupie au fond du jardin de Godelet, une autre encore au pied du néflier de Mardigras. Man descendait prudemment l'escalier. La lumière du jour pénétrait le brouillard qui devenait livide. Des ordres gutturaux dominèrent la rumeur de la route : les vaincus s'en allaient, en rangs compacts, suivis d'un tomberneau que traînait un lourd cheval boiteux. Les bottes traînaient sur le schiste. M. Nalonsart arrivait, visiblement fatigué, ni lavé, ni rasé :

— Tout va bien ?

Le vieillard se mit à rire discrètement :

— Julien s'est disputé hier avec un lieutenant qui voulait des frites.

Il imita à ravir la voix du mineur :

— Prends le mal de rage, disait-il. Des « frites » ? Veux-tu m'en cuire des « frites », espèce de blanc-bec de rien du tout ? Heureusement le capitaine Jungklaus (le vieillard avait imité la voix de l'officier) arrangea les choses. Julien et Rosalie ont dormi dans mon bureau. Tout est à sa place dans les maisons, chez eux, chez Fulvie, chez les Pinon et chez Cornet. Je n'ai pas encore vu Mardigras, ni Ronamieux, ni les Purnalle. A tantôt.

Il n'y avait plus un seul Allemand sur la route. Les gens du hameau nettoyaient et aéraient leurs

demeures. On apprit dans la matinée que les vagabonds avaient rapiné dans le centre du village : des lapins, des œufs, du lard... et un sac de son chez Godelet. Rien ne vint troubler la tranquillité de la journée et le soir rôda sur les campagnes vides. La nuit fut calme et, le lendemain, on disait que la région était définitivement nettoyée, puis, l'après-midi, on signala que des bandes avaient campé dans les environs de Warêt-l'Evêque, à quatre kilomètres de la Meuse. D'ailleurs, la levée de l'autre rive grouillait toujours de fuyards. Le fils Rovet vint remettre à M. Nalonsart de nouvelles feuilles à cigarettes qui rallièrent les voisins. Le kaiser avait gagné la Hollande : il était passé à Ruremonde lundi ; on avait signé l'armistice lundi, vers onze heures, à Rethondes, près de Compiègne. Dimanche, un violent bombardement avait infligé des pertes aux grenadiers belges non loin de Gand.

— Voilà l'une des pires férocités de cette guerre, disait M. Nalonsart qui restait étendu dans son fauteuil. Lundi matin encore, des jeunes hommes sont peut-être morts une heure avant la fin des hostilités, après des années de martyre et d'angoisse. L'Europe est à jamais salie par la prolongation de cette inutile boucherie.

Les joues flasques et les yeux énormes de Mardi-gras bougèrent :

— Les Allemands sont tout de même punis.

Le vieillard déposa sa pipe sur la table et, d'un coup de pouce, enleva son lorgnon :

— Non. Les punis sont les morts — des innocents —, et les enfants débilités, et les ménages ruinés, matériellement et moralement. Les coupables allemands ne sont pas tués : des états-majors

alliés ont épargné les états-majors germaniques. Le capitaine me l'a avoué avant-hier et j'en étais presque sûr depuis trois ans. Du reste, les Allemands reviendront bientôt chez nous : ambassadeurs, princes, hommes politiques, tous bellicistes, puisque patriotes notoires d'outre-Rhin. On jouera leur hymne national pour les honorer et si, un jour, on met la main sur le bourreau d'Andenne ou sur le bourreau de Rossignol, on le reconduira courtoisement en auto jusqu'à la frontière. Veux-tu bien me donner ma tisane, mon gros ?

Le visage de Julien était devenu hideux, et, ramassé sur lui-même, ses dents noires à l'affût, il hoqueta :

— Je les tuerai... J'irai à Bruxelles à pied pour les tuer.

M. Nalonsart vidait sa tasse, se levait et posait doucement la main sur l'épaule du brave homme :

— Tu serais immédiatement arrêté, mon pauvre vieux. Tu n'as pas le droit de punir : ce droit t'échappe, il appartient aux grands de ce monde qui ne punissent jamais les grands. On célébrera la victoire sur les cadavres de 30 ou 40,000 pauvres petits soldats belges... Je vais déterrer mes derniers dahlias, mon gros. Veux-tu bien venir me donner un coup de main ?

Remy Pinon dit timidement :

— On n'osera plus faire la guerre.

Le vieillard eut un sourire triste :

— Il y aura des guerres aussi longtemps que les hommes n'oseront pas désobéir, c'est-à-dire toujours, puisque l'homme a une âme d'esclave...

Les voisins s'en allèrent — peu convaincus. Ils vénéraient M. Nalonsart, mais celui-ci disait des

choses que personne ne pensait et il les disait, en outre, dans une autre langue que la leur. Il parlait très mal le patois et lorsqu'il avait recours à plus de trois mots pour exprimer sa pensée, il se servait aussitôt du langage des écoles. Il n'était pas des leurs, l'étincelle qu'il éveillait chez eux s'éteignait tout de suite, chacun rentrait dans la zone obscure et naïve où se complaisait le peuple — et M. Nalonsart le sentait bien. Les hommes se séparèrent sur la route : Julien allait faire sa tournée dans les campagnes. Mais, au jardin, le maître d'école observait, sans mot dire, le visage mobile et triste de son compagnon silencieux. Celui-ci dégageait attentivement les dahlias de la terre humide qui s'était collée aux tubercules. Sur la levée, le long de la Meuse, les fuyards semblaient moins nombreux que la veille.

La journée du lendemain et du surlendemain se passèrent dans une sécurité relative, mais on n'eut pas la moindre nouvelle du dehors. Les paysans avaient suivi l'exemple de Julien ; malgré quelques averses, des vigies surveillaient les campagnes aux quatre coins du village. On ne voyait plus rien à l'horizon. Cependant, vers le soir du 18, on signala l'apparition de régiments isolés à la frontière de la Hesbaye, mais les vaincus remontaient vers la plaine. Le fils Rovet vint dire que les groupes d'hommes qui passaient encore sur la grand'route de l'autre rive étaient fatigués et mornes : ils ne regardaient même plus les maisons et ils avaient abandonné des malades le long du chemin. La nuit ensevelit la commune dans un immense paquet de brouillard. L'Allemagne, racontait-on, disposait de quatorze jours pour évacuer la Belgique. Cela pouvait durer une semaine encore et des bruits

alarmants circulaient : les fuyards avaient volé du bétail dans le Namurois. M. Nalonsart était redevenu taciturne et il ne quittait plus son bureau, ni ses livres, ni sa chatte. Après le souper, le maître d'école rentra chez lui et alla se coucher tout de suite ; le tilleul apaisait progressivement ses nerfs que les dernières journées avaient mis à l'épreuve.

Le matin, on constata que la grand'route était vide. La fin?... Une mauvaise nouvelle fit le tour du village : la veille, au cours du pillage, une jeune fille de Wasseiges avait eu les intestins perforés par une balle de revolver, des médecins allemands l'avaient opérée immédiatement, mais on disait qu'elle allait mourir. Les paysans faisaient toujours le guet dans les campagnes. Rien. M. Nalonsart et le maître d'école fumaient leur pipe au fond du jardin en interrogeant la levée silencieuse et vide, quand, au tournant de la route, le fils Rovet arriva sur un vélo aux roues de bois :

— Les Canadiens sont à Namêche !... les Canadiens !...

Comme d'une boîte à surprise surgit de sa maison l'invisible M. Ronamieux. La barbiche raidie, il courait vers le village :

— A Berlin !... à Berlin !...

Les jardins répétaient le cri du fils Rovet, et les gens s'en allaient à la rencontre de l'armée américaine. Le voisinage se vidait : Pinon et Julien partaient, les femmes suivirent, puis passa tout un groupe de ménages des environs de la station : les femmes portaient les bébés dans leurs bras. Pince-mille jouait de l'accordéon en longeant une haie, le drapeau national sortit du toit de Mardigras, une troupe bruyante descendit la colline, et tout un

hameau, un boiteux à ses trousse, se pressa à travers un champ de betteraves... M. Nalonsart et le maître d'école restaient seuls.

— Enfin, dit le vieillard, je vais me reposer. J'ai besoin d'une semaine de sommeil, car mon estomac est bien malade.

Le maître d'école regarda longuement le vieillard qui le regardait. L'homme sourit enfin et posa les mains sur les épaules de son compagnon :

— Clarambaux, puisque tout est fini et que ton idéalisme ne te fera plus encourir dix stupides années de travaux forcés, je vais te dire ce qu'il y a de plus beau dans la vie d'un homme.

Le visage du vieillard devint net et pur : une figure de marbre.

— Clarambaux, il faut se garder, ferme comme un roc, malgré les marées de sottises et de mensonges. Convaincre son entourage serait le principal, mais, crois-moi, Clarambaux, l'homme peut se consoler de n'y avoir pas réussi en constatant que quatre années d'ignominies ont déferlé autour de ses idées sans avoir d'influence sur elles. Voilà, lorsqu'on est vaincu, comme les meilleures des consciences le furent depuis 1914, voilà l'unique beauté de la vie, Clarambaux.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE DIX-HUIT JUILLET MIL NEUF CENT TRENTE-TROIS
A L'UNION DES IMPRIMERIES (S. A.), FRAMERIES.
DIR. : V. QUENON

LES ÉDITIONS DE BELGIQUE ont publié :

dans leur collection « Littéraire »

ROGER AVERMAETE

LA SONATE D'AMOUR

R. BOUILLEROT et J.-M. MOULINASSE

POLDINE... VIERGE RANCE

LE CHEVALIER SANS TÊTE

MAURICE BUTAYE

L'ENFANT DE LUMIÈRE

SERGE BRISY

TU NE TUERAS POINT...

GEORGES DELIZÉE

LES AMOURS DE DIANE D'ARGENSAUL

MAURICE DES OMBIAUX

LA FARCE DU POTIE

LIÈGE QUI BOUT

UNE FILLE DE MEUSE

LES VERRES ET LES VINS

NAMUR LA GAILLARDE

MARCELLE ELCO

L'ENVERS DE LA GLOIRE

JULIA FRÉZIN

EN SILENCE

LOUIS HANNAERT

A LA DÉRIVE

ÉCLAIRCIES

EMMA LAMBOTTE

L'AVENTUREUX

CAMILLE MATHY

LA TRAHISON DE JUDAS

MARCEL MILLET

LE SECRET DE ROQUEMAURE

JULIENNE-M. MOULINASSE

KASR-EL-CHEITAN

RODOLPHE PARMENTIER

LES CORNES DE CLOCHEVILLE

JUSTIN SAUVENIER

UNE FEMME S'EN ALLA...

JEAN TOUSSEUL

LE PASSÉ

LA MOUETTE

dans leur collection « Les Beaux Voyages »

HUBERT COLLEYE

EN REVENANT DE LORRAINE ET D'ALSACE

DÉSIRÉ DENUIT

AU BEAU PAYS DE PORTUGAL

JOSÉ GERS

TERRE MOZABITE

RENÉ GÖLSTEIN

VISAGES DE NEW-YORK

8858
A
M